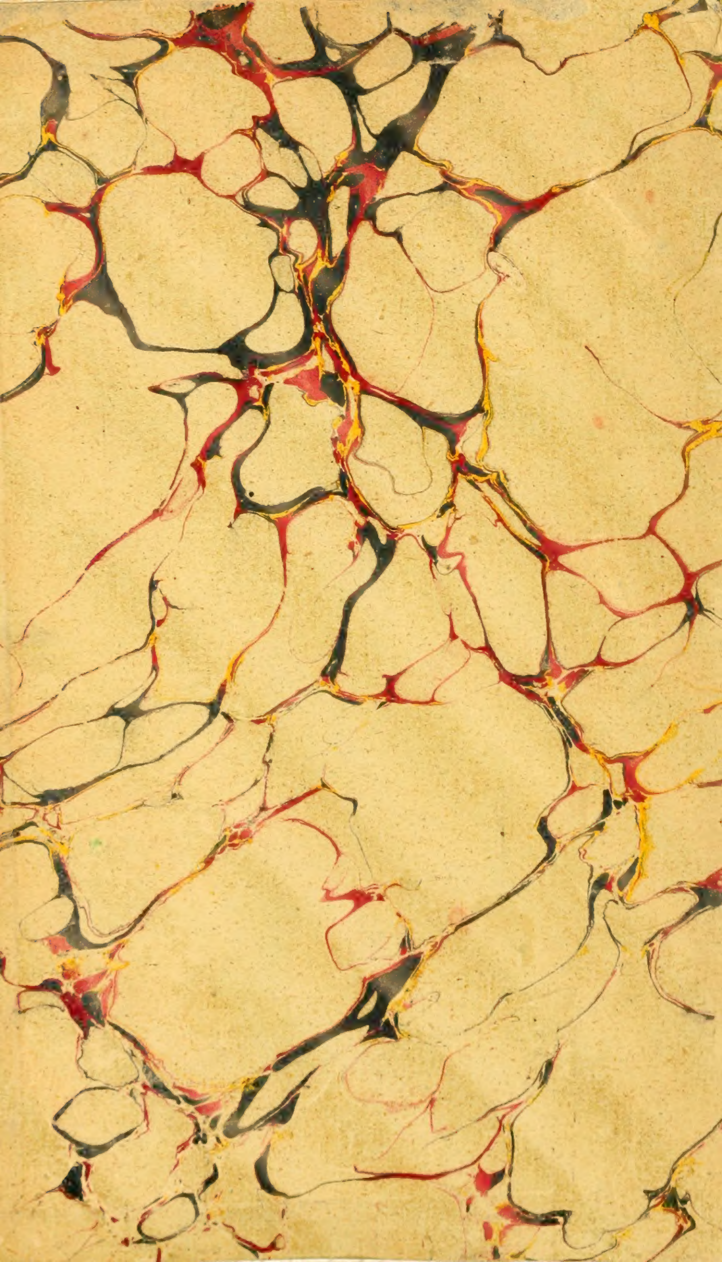

DU BELLAY





LES

SOURCES ITALIENNES

DE LA

« DEFFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOISE »

DE JOACHIM DU BELLAY

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DE LA RENAISSANCE

DIRIGÉE PAR

P. DE NOLHAC et L. DOREZ

Première série, petit in-8° carré.

I. — Henry COCHIN. La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque. 1 vol. . . . . 4 fr.

II-III. — Louis THUASNE. *Roberti Gaguini Epistolæ et orationes.* 2 vol. . . . . 25 fr.

IV. — Henry COCHIN. Le frère de Pétrarque. 1 vol. 6 fr.

V. — Louis THUASNE. Études sur Rabelais. 1 vol. . 10 fr.

VI. — L. M. CAPELLI. Pétrarque. Le traité *De sui ipsius et multorum ignorantia.* 1 vol. . . . . 6 fr.

VII. — Joseph DE ZANGRONIZ. Montaigne, Amyot et Saliat. Étude sur les sources des Essais de Montaigne. 1 vol. 6 fr.

VIII. — René STUREL. Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque. 1 vol. avec planches.

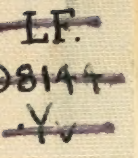
IX. — P. VILLEY. Les sources italiennes de Du Bellay.

Deuxième série, grand in-8° raisin.

I-II. — Pierre DE NOLHAC. Pétrarque et l'humanisme. Nouvelle édition revue et considérablement augmentée avec un portrait inédit de Pétrarque et des fac-similés de ses manuscrits. 2 vol. et planches. . . . . 20 fr.

III. — COURTEAULT. Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais (1545-1617), étude biographique et littéraire, suivie de harangues, poésies et lettres inédites. . 7 fr. 50

IMPRIMERIE F. PAILLART, ABBEVILLE



PIERRE VILLEY

LES SOURCES ITALIENNES

DE LA

« DEFFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOISE »

DE JOACHIM DU BELLAY

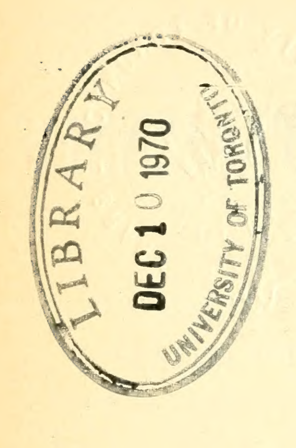


PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS

1908


LIBRARY
DEC 10 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

AVANT-PROPOS

Après les remarquables travaux de MM. Chamard, Vianey et Séché sur Du Bellay, il semblait que rien ne restait à faire sur cet auteur.

Mes recherches cependant m'ont permis de rencontrer un texte de Sperone Speroni, qui jette une vive lumière sur la « Deffence et Illustration de la langue française ».

Il en résulte que cette œuvre, capitale dans l'histoire de notre littérature, n'est pas du tout, comme on le pensait en général, une œuvre originale. Certainement, elle est en grande partie traduite de l'italien, et probablement en totalité elle est d'inspiration italienne. C'est seulement par son opportunité, par son influence qu'elle est intéressante. C'est ce que je vais essayer de montrer dans cette étude ; et du même coup elle fera voir, je pense, jusqu'à quel point la Pléiade est redevable de ses théories à l'Italie, et combien le développement du vulgaire français au XVIe siècle a été encouragé par l'exemple des écrivains italiens.

Je prie quelques-uns de mes anciens maîtres de bien vouloir trouver ici l'expression de ma sincère gratitude : en

particulier M. Ferdinand Brunot dont les leçons, non moins que les ouvrages appréciés de tous, m'ont initié à l'histoire de la langue française ; M. Henri Chamard, dont les études sur Du Bellay m'ont servi de guides ; et encore et surtout M. Gustave Lanson.

Je dois aussi adresser mes très sincères remerciements à M. Léon Dorez pour l'extrême bienveillance qu'il m'a témoignée à l'occasion de cette publication. Tous ceux qui ont écrit dans cette collection ont pu apprécier cette bienveillance. Pour moi cependant elle s'est manifestée d'une manière particulière dont je suis profondément touché. M. Dorez voudra bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

Pierre VILLEY.

INTRODUCTION

LE DÉVELOPPEMENT DU VULGAIRE TOSCAN AU DÉBUT DU XVIe SIÈCLE

I. — LES REVENDICATIONS EN FAVEUR DE LA LANGUE ITALIENNE AU XVe SIÈCLE.

Partout, avant de donner l'essor aux littératures nationales, la Renaissance de l'antiquité a commencé par compromettre leur développement. En dépréciant les langues vulgaires dans l'estime publique, quelque temps elle a semblé les faire reculer devant l'invasion des langues anciennes.

Il ne pouvait guère en être autrement. Toutes les sciences dont le trésor se répandait sur le monde, étaient rédigées en grec et en latin ; et il en était de même des admirables œuvres oratoires et poétiques qui enchantaient l'imagination. On ne pouvait en jouir qu'à condition de connaître les langues anciennes. Elles parurent d'abord inséparables de ces langues. Il

semblait que les vulgaires étaient incapables d'exprimer tant d'idées abstraites, de faire éprouver tant d'impressions diverses. Les érudits avaient seuls accès à ces merveilles. Ils pouvaient enrichir et polir leur esprit, améliorer leur vie ; ils se sentaient d'un monde différent et infiniment supérieur. Quelque temps on put avoir l'impression qu'une classe des doctes se constituait, distincte de celle des indoctes, jalouse de ses privilèges comme toute caste l'est instinctivement. L'aboutissement du système eût été de constituer dans l'Europe occidentale une sorte de mandarinisme international.

Mais cet état de choses ne pouvait pas durer. L'œuvre de la Renaissance ne devait être complète que le jour où elle aurait vulgarisé les trésors de l'antiquité, où elle les aurait mis à la portée de tous. Les ignorants désiraient, eux aussi, parer leur vie des bienfaits de l'antiquité.

Il n'est pas rare, au temps de la Renaissance, de voir en Italie de grands princes s'adonner à l'étude des lettres anciennes, lire des livres grecs et composer des vers latins. Pourtant, d'une manière générale, les seigneurs avaient autre chose à faire que de se transformer en philologues, et sans philologie ils prétendaient avoir part aux trésors que quelques doctes cherchaient à se réserver jalousement. Ils voulaient en particulier connaître les règles pratiques que, pour améliorer la vie humaine, les anciens avaient dégagées de l'observation des faits ; il leur fallait connaître les morales de l'antiquité, ses préceptes poli-

tiques, sa science militaire. Il leur fallait lire les histoires qui par leurs exemples enseignent aux hommes à bien vivre, à gouverner les Etats et à diriger les armées. Pour qu'ils pussent lire les histoires, les traités de morale et de politique, il était nécessaire qu'on les écrivît en langue vulgaire. De leur côté, les grandes dames se lassèrent vite d'être courtisées en latin ; elles voulaient comprendre les compliments qu'on leur adressait. La société tout entière demandait à goûter la poésie, l'éloquence, tous les plaisirs de la vie intellectuelle. Dans plusieurs pays, dans les pays protestants, le peuple et la bourgeoisie voulurent comprendre les dogmes qu'ils croyaient, les prières qu'ils proféraient, tout le passé de leur religion : on réclama des traductions de la *Bible* ; pour convaincre les foules et assurer le succès des idées nouvelles, on discuta les problèmes religieux dans la langue de tous. Aussi bien que les doctes, le peuple était sujet aux épidémies, aux blessures, aux maladies; la médecine dut lui enseigner à y remédier ; pour cela, il fallut qu'elle parlât un langage intelligible à tous.

C'est ainsi que lentement, progressivement, la brèche de bonne heure ouverte s'agrandit en dépit des résistances. Une à une, les diverses sciences cédèrent devant la nécessité inéluctable d'accorder à tous, même aux plus ignorants, leur part de bien-être. Elles cédèrent plus ou moins tôt, selon que leurs fruits étaient plus ou moins plaisants et utiles dans la pratique de la vie. Par exemple, dans les

pays catholiques où la connaissance des choses de la foi paraissait dangereuse, la théologie resta fort longtemps uniquement latine. La jurisprudence, qui ne pouvait être appliquée à la pratique de la vie que par des spécialistes, résista longtemps, elle aussi, à la poussée. Tout de suite, au contraire, les ouvrages historiques qui sont à la fois très plaisants et très profitables à lire, trouvèrent des traducteurs. Les imprimeurs favorisèrent beaucoup cette émancipation : les livres vulgaires, quand ils étaient de nature à intéresser le public, se vendaient bien ; ils avaient un large débouché. Les imprimeurs demandèrent donc des livres en langue vulgaire. C'est ainsi que les barrières qui séparaient la classe des doctes et celle des indoctes se sont peu à peu abaissées. Le travail scientifique y perdit peut-être en unité ; en revanche, il devint accessible à un nombre beaucoup plus considérable d'esprits, et les bienfaits de la culture antique se répandirent beaucoup plus largement sur le monde.

En France, la lutte de la langue vulgaire contre les langues savantes a été longue et laborieuse (1). Elle emplit tout notre XVI[e] siècle. Encore, à la fin de cette période, son succès est-il loin d'être complet.

En histoire, on serait presque tenté de croire que

(1) On trouvera toute cette lutte exposée avec détail et d'une manière tout à fait intéressante dans le livre de M. Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, tome II, livre I. Mon but n'est pas de résumer le travail de M. Brunot, mais simplement de détacher quelques faits qui fassent sentir que la rivalité entre le français et le latin a empli notre XVI[e] siècle.

le français l'a emporté sans combat, tant les traductions d'historiens anciens, les publications de mémoires et de relations de tout genre se multiplient. Pourtant, au début, les histoires à prétentions littéraires, les grandes histoires d'apparat comme celle de Paul Émile, s'écrivent en latin ; c'est seulement entre 1570 et 1580 que, avec les ouvrages de Girard du Haillant, de Du Tillet, de Vignier, de Claude Fauchet, de Pasquier, malgré la retentissante défection du président de Thou, la partie est manifestement gagnée. En poésie, le triomphe est complet, éclatant, autour de 1550, avec la Pléiade qui substitue aux genres populaires une poésie savante, imitée des anciens et des Italiens, et qui prouve qu'en vers notre langue peut aborder tous les sujets. Calvin a failli assurer le même progrès dans la théologie ; mais le catholicisme, triomphant en France, abandonnera le terrain conquis par lui. En politique, le succès sera assuré entre 1570 et 1580, quand les troubles civils feront fleurir dans notre pays une ample moisson de littérature politique, et quand Jean Bodin se jugera contraint d'écrire sa *République* en français, quitte à la traduire plus tard en latin. En morale, le mouvement s'était dessiné beaucoup plus tôt ; après Montaigne et Du Vair, il n'y a plus de recul à redouter. Dans la philosophie spéculative, dans les diverses sciences, des tentatives ont été faites, quelquefois avec éclat ; en chirurgie surtout, et en médecine, on peut lire en français des livres fameux. D'une façon générale cependant, il faut reconnaître qu'il reste beaucoup à faire.

Ces quelques indications suffisent pour faire comprendre que le XVIe siècle est la grande époque de la lutte entre le français et le latin, que c'est par suite l'époque des revendications en faveur de la langue vulgaire de la France.

En Italie, les progrès de la langue vulgaire avaient été beaucoup plus rapides. Cela tient à diverses causes. D'abord, la Renaissance envahit l'Italie beaucoup plus tôt et plus complètement que la France. C'était une raison sans doute pour qu'on se piquât d'écrire plus purement que partout ailleurs la langue de Cicéron et pour qu'on fût tenté de latiniser avec un entêtement plus tenace ; mais c'en était une également pour que, plus que dans les autres pays, la masse se montrât empressée à enlever aux doctes leur privilège, et à prendre sa part des arts et des sciences. Le cicéronianisme sévit plus qu'ailleurs, mais le triomphe de la langue vulgaire fut rapide. Les abus mêmes du cicéronianisme le secondèrent : en condamnant les auteurs à n'user que des tours ordinaires au pur langage classique, on décourageait ceux qui traitaient des matières scientifiques ou des questions modernes; on les obligeait presque à écrire en langue moderne.

Ensuite, l'esprit de société, en Italie, était plus développé que chez nous. Les réunions mondaines, où les seigneurs et les dames tenaient une place considérable, contribuèrent beaucoup à assouplir la langue, à façonner l'instrument dont on avait besoin. Bon nombre des ouvrages toscans sont adressés à des

dames, parfois même inspirés par elles. Les salons et les académies ont donné quelque dignité au parler vulgaire. Nous verrons tout à l'heure l'Académie de Sienne poser la première la question de l'orthographe italienne, et les académiciens florentins ont beaucoup fait pour décider les philosophes à écrire en italien. Les noms de Gelli et de Varchi en font foi.

Enfin et surtout, le vulgaire toscan avait depuis longtemps des modèles. Pétrarque, Dante et Boccace étaient des ancêtres illustres. On pouvait se recommander de leur autorité. Ils avaient montré toutes les ressources du toscan et l'avaient enrichi en le maniant. Ils offraient des exemples à imiter. Ils avaient filtré la langue et l'avaient élevée à la dignité de langue artistique. Ils autorisaient l'usage, en quelque sorte, et de leurs ouvrages on pouvait extraire les éléments d'une grammaire italienne. La langue française, au contraire, manquait de maîtres et de modèles. Guillaume de Lorris et Jean de Meung (1), que Joachim Du Bellay loue dans sa *Deffence*, étaient lus sans doute : ils ne pouvaient pas prétendre à l'autorité de Pétrarque et de Boccace. La langue littéraire restait à créer.

Pour tous ces motifs, l'émancipation du vulgaire italien devança celle du vulgaire français. A la fin du XVe siècle, elle était déjà fort avancée. Non seulement les traductions d'ouvrages anciens étaient nom-

(1) II, II, p. 174.

breuses, mais les œuvres originales, tout imprégnées de l'esprit de l'antiquité, commençaient à se multiplier.

Par ses œuvres et par ses idées, un homme comme Leone Battista Alberti qui est du début du siècle (il est né en 1404), avait contribué à ce progrès. C'était un humaniste : il avait reçu une culture antique très approfondie. Il avait écrit en latin dans tous les genres : des apologues, un opuscule sur les avantages et les inconvénients des lettres, des dialogues, des satires, même une comédie. Aussi bien il fallait un humaniste pour entreprendre cette tâche avec profit, pour féconder les lettres vulgaires par l'expérience et par l'art des anciens. Mais Alberti appartenait à une grande famille florentine. Il voulait que ses écrits fussent lus et goûtés par les gens de son monde. Par là il échappait à l'esprit de caste et tendait à rapprocher les doctes et les indoctes.

Entre 1440 et 1450, il écrivit en italien son *Teogenio*, son traité *Della tranquillità dell' animo*, surtout ses quatre livres *Della famiglia*. Ce sont d'importants ouvrages, tout imprégnés de l'esprit de l'antiquité, où Alberti aborde, au profit de tous, des questions de morale pratique et familière, où il cherche à concilier les idées des philosophes païens et celles des Pères du christianisme. Naturellement l'innovation d'Alberti provoqua des protestations. On en retrouve l'écho dans ses préfaces, et il y réplique par une véritable défense de la langue toscane. On disait que c'était avilir de pareils sujets que de les traiter en langue

vulgaire ; que d'ailleurs la langue vulgaire était incapable de les exprimer. Alberti eut conscience de son audace et ne se laissa pas intimider. « Quel sera ce téméraire, écrit-il, qui me persécute et me blâme, si j'écris de façon à ce qu'il m'entende ? Au contraire, les hommes prudents me loueront peut-être, si, en écrivant de façon à ce que chacun m'entende, j'aime mieux venir en aide à beaucoup que plaire à quelques-uns, car on sait combien les lettrés sont rares de nos jours. Et ceci me serait très agréable que, qui sait me blâmer, sût, en parlant, se faire applaudir. J'avoue bien que cette antique langue latine est très copieuse et ornée. Je ne vois pas non plus pourquoi il faut tellement haïr notre langue toscane d'aujourd'hui, de façon à ce que tout ce qui y est écrit, quoique excellent, nous déplaise... Et je sens ceci, c'est que, qui serait plus savant que moi, et tel que beaucoup veulent être réputés, celui-là trouverait dans notre langue commune d'aujourd'hui autant d'ornements que dans celle qu'ils prônent tant eux-mêmes et désirent si fort chez les autres. Je ne peux pas souffrir que beaucoup jugent mauvais ce qu'ils emploient pourtant et qu'ils louent ce qu'ils ne comprennent pas, ni ne se soucient d'entendre... Et s'il est vrai, ce qu'ils disent, que cette antique langue sut jouir auprès de toutes les races d'une grande autorité, parce que beaucoup de savants l'employèrent, il en ira certainement de même de la nôtre, si les savants la veulent travailler et polir avec tout leur soin et dans toutes leurs veilles.... Et moi, je n'attends d'autre récompense que celle de la volonté

que j'ai eue et qui m'incite à mettre tout mon talent, toute mon œuvre et toute mon industrie au service des miens (1). »

Déjà la thèse nouvelle est là fortement exprimée. Dans l'intérêt du grand nombre, il faut exposer en langue vulgaire les questions qui intéressent la masse des lecteurs. Et si cette langue vulgaire nous paraît insuffisante, c'est parce que nous n'avons pas l'habitude d'en user, parce qu'elle n'a pas été travaillée. Elle est riche et belle en réalité. Quand les savants l'auront façonnée, elle sera parfaitement apte à rendre les services qu'on lui demande. Ces idées devaient avoir d'autant plus de retentissement, qu'elles étaient émises par un homme d'un savoir encyclopédique, qui excellait dans toutes les sciences, et qui jouissait

(1) « E chi sarà quello temerario che pure mi perseguiti, biasimando che io scriva in modo che l'uomo m'intenda ? Piutosto forse i prudenti mi loderanno, se io scrivendo in modo che lui non m'intenda prima cerco giovare a molti, che piacere a pochi ; chè sai quanti siano pochissimi a questi dì i letterati. E molto qui a me piacerebbe, se chi mi sa biasimare, ancora altrettanto sapesse dicendo farsi lodare. Ben confesso quell'antica latina lingua essere copiosa molto e ornatissima ; ma non però veggo in che sia la nostra oggi toscana tanto da averla in odio, che in essa qualunque benchè ottima cosa scritta ci dispiaccia. ..... E sento io questo, chi fosse più di me dotto, o tale quale molti vogliono esser reputati, costui in questa oggi comune troverebbe non meno ornamenti che in quella, quale essi tanto prepongono, e tanto in altri desiderano. Nè posso io patire che a molti dispiaccia quello che pure usano, e pur lodino quello che non intendono, nè in sè curano d'intendere..... E sia quanto dicono, quella antica appresso di tutte le genti piena d' autorità, solo perchè in essa molti dotti scrissero, simile certo sarà la nostra, se i dotti la vorranno molto con suo studio e vigilie essere elimata e pulita..... Io non aspetto d'essere commendato se non della volontà, qual me muove a quanto in me sia ingegno, opera, et industria, porgermi utile ai nostri..... » (ALBERTI, *Opere volgari*, 1825, t. II, p. 221). Ce passage est cité par Girolamo MANCINI, *Vita di L. B. Alberti* (Firenze, 1882, in-12), pp. 224-225, et par Ph. MONNIER, dans son *Quattrocento*, t. II, p. 276-277, n° 2.

de l'admiration de tous les humanistes. Pour ses ouvrages techniques, sur l'architecture, sur la peinture, sur l'art nautique, etc., Leone Battista Alberti se tient au latin. Ceux-là ne s'adressent qu'à des spécialistes. Mais pour les écrits moraux dont tout le monde peut profiter, où tout le monde peut apprendre à améliorer sa vie, il a opté pour le toscan. Et tout de suite on l'a imité. Matteo Palmieri et d'autres ont écrit des dialogues sur le modèle qu'il avait donné. En 1441, il organisa un concours en langue vulgaire, et le sujet proposé était une question morale : *Della vera amicizia*.

En poésie, le succès fut plus facile encore, car là surtout l'exemple de Pétrarque enhardissait les novateurs. Laurent de Médicis favorisa ouvertement la langue toscane. Il écrivit lui-même des vers toscans où l'imitation de l'antiquité était sensible. Dans le commentaire (*Commento di Lorenzo de' Medici sopra alcuni de' suoi sonetti*) qu'il a composé sur quelques-uns de ses sonnets il a défendu la langue vulgaire contre ses détracteurs : « Il ne me reste plus à répondre qu'à une objection, celle d'avoir écrit en langue vulgaire, langue qui, au jugement de certaines gens, n'est capable et n'est digne d'aucun sujet important. Et voici ce qu'on y répond : Une chose n'est pas moins digne pour être plus commune. Au contraire, on éprouve qu'un bien est d'autant plus grand qu'il est plus communicable et plus universel, comme est par nature celui qu'on appelle souverain bien. Il ne serait pas souverain s'il n'était pas infini ; or, aucune chose ne

peut se dire infinie si elle n'est universelle. Il ne semble donc pas que le fait d'être commune à toute l'Italie enlève à notre langue quelque chose de sa dignité (1)... » Laurent pose alors en principe que deux caractères essentiels font le prix d'une langue : la richesse et l'élégance. Que doit-on penser de la langue italienne à ce double point de vue ? « Il n'y a pas de meilleur moyen d'en juger que l'expérience. Dante, Pétrarque, Boccace, nos écrivains florentins, ont fait voir très clairement dans leurs compositions de prose et de vers qu'avec une grande facilité on peut tout exprimer en cette langue. Qui lira, en effet, la *Comédie* de Dante verra que beaucoup d'idées concernant la théologie ou la philosophie y sont exprimées avec une grande dextérité et une grande aisance. On y verra encore, très bien adaptés aux circonstances, les trois genres de style que recommandent les orateurs : le style bas, le style moyen, le style élevé (2)... Qui

(1) « Resta adunque solamente respondere alla obiettione, che potessi essere fatta, havendo scritto in lingua volgare, secondo il giudicio di qualcuno non capace o degna di alcuna eccellente materia o subietto, et a questa parte si responde : alcuna cosa non essere manco degna, per essere più commune : anzi si prova, ogni bene esser tanto migliore, quanto è più communicabile et universale, come è di natura sua quello che si chiama sommo bene : perchè non sarebbe sommo, se non fusse infinito ; nè alcuna cosa si può chiamare infinita, se non quella, che e commune a tutte le cose. Et però non pare che lo essere commune a tutta Italia la nostra lingua, le tolga dignità. » (Ed. de Venise, 1554, fol. 117.)

(2) « Nessuna miglior ragione si può introducere, che la esperienza, Dante, il Petrarca, il Boccaccio, nostri poeti fiorentini, hanno ne' gravi et dolcissimi versi et orationi loro mostro assai chiaramente, con molta facilità potersi in questa lingua esprimere ogni senso, perche chi legge la Comedia di Dante, vi troverà molte cose theologice et naturali essere con gran destrezza et facilità espresse. Troverà ancora molto attamente nel scrivere suo quelle tre generationi di stili, che sono da gli oratori laudati, cioè humile, mediocre et alto. » (*Ibid.*, fol. 110 r.)

niera que chez Pétrarque on trouve un style grave, aimable et doux, et que dans ses poèmes amoureux il y a plus de sérieux et de charme que chez Ovide, chez Tibulle, chez Catulle, chez Properce et chez aucun poète latin ?... En prose, quiconque a lu Boccace, ce grand savant et ce grand orateur, estimera singulières et uniques au monde, je ne dis pas seulement son invention, mais son abondance et son éloquence. Si l'on examine son *Décaméron*..., sans conteste on jugera qu'aucune langue n'est plus capable que la nôtre d'exprimer [toutes les passions]... Nous conclurons donc que les hommes et le travail ont plutôt manqué à la langue, que la langue aux hommes et aux sujets. Quant à sa douceur et à son harmonie il suffit de s'être familiarisé avec elle pour s'apercevoir qu'elle est très grande et tout à fait apte à émouvoir. Ces qualités, qui sont qualités propres d'une langue, me paraissent se trouver assez largement dans la nôtre... Aussi, de ce chef, personne ne peut me blâmer d'avoir écrit dans la langue dans laquelle je suis né et dans laquelle j'ai été élevé, surtout si l'on considère que les langues latine et hébraïque étaient en leur temps les langues maternelles et naturelles de ceux qui en faisaient usage (1). »

(1) « Chi negherà nel Petrarca trovarsi uno stile grave, lepido et dolce, et queste cose amorose con tanta gravità et venustà trattate, quante senza dubbio non si trova in Ovidio, in Tibullo, in Catullo, in Propertio, o in alcun' altro Latino. .....In prosa et oratione soluta chi ha letto Boccaccio, huomo dottissimo et facondissimo, facilmente giudicherà singolare et sola al mondo, non solamente la inventione, ma la copia et la eloquenza sua : et considerando le opere sue del *Decamerone*..... senza controversia giudicherà nessuna lingua meglio essere atta

Pour complaire à Laurent de Médicis, on écrivit autour de lui des vers en langue vulgaire. Le *Morgante* de Pulci était lu à sa table, paraît-il. Quand Politien, l'humaniste fameux, le savant helléniste, n'eut pas dédaigné de composer ses *Rime* d'une élégance si délicate, et ses *Stanze per la giostra*, quand il eut marié la manière de Pétrarque à l'imitation des grands anciens, la cause de la poésie vulgaire fut définitivement gagnée. Sannazar et l'Arioste écriront encore des vers latins, mais toute leur célébrité leur viendra non de leurs œuvres d'humanistes, mais de leurs poèmes italiens, l'*Arcadia* (1504) et l'*Orlando furioso* (1516).

Puis, après la poésie, ce fut le tour de la politique, à laquelle Alberti avait fait une petite place dans son œuvre, et de l'histoire, que Matteo Palmieri, imitateur d'Alberti, avait illustrée déjà au XVe siècle. Les œuvres de Machiavel dans ces deux genres datent du premier quart du XVIe siècle, et celles de Guichardin ne leur sont guère postérieures.

Dans les sciences, tout naturellement, le progrès avait été moins rapide. En tout sujet on pouvait lire

ad esprimere, che la nostra..... Et però concluderemo piu tosto essere mancati alla lingua gli huomini et la essercitatione, che la lingua a gli huomini et alla materia. La dolcezza et harmonia della quale, a chi, per essersi assuefatta con essa, ha con lei qualche consuetudine, veramente e grandissima, et atta molto al movere. Queste, che sono, e che forse a qualcuno potrebbono pur parere proprie laudi della lingua, mi paiono assai copiosamente nella nostra..... Et per queste medesime ragioni nessuno mi puo riprendere, se io ho scritto in quella lingua, nella quale io sono nato et nodrito, massime perché et la Ebrea et la Latina erano nel tempo loro tutte materne et naturali. » (*Ibid.*, fol. 119 r°, 119 v°, 120 r°.)

quelques livres italiens ; mais, d'une façon très générale, le latin restait la langue scientifique. Il ne se résignait pas volontiers d'ailleurs à abdiquer son rôle de langue artistique : dans tous les genres, les humanistes continuaient à écrire très assidûment des œuvres latines. Mais ils se répétaient sans cesse les uns les autres. L'humanisme s'épuisait. Au début du XVIe siècle, sans parler de la comédie qui trouve toute sa vivacité dans le parler vulgaire, on peut dire en général qu'en poésie, en histoire, en morale, en politique, les œuvres les plus originales s'écrivaient en italien.

II. — LES « PROSE » DE BEMBO.

C'était un argument puissant, décisif, en faveur des partisans de la langue vulgaire. Car le débat se poursuivait. Le principal défenseur du toscan à cette époque, c'est le cardinal Pietro Bembo. Bembo était un humaniste très soucieux de belle forme. Il était auteur de nombreux ouvrages latins et on le comptait parmi les purs cicéroniens. Sa conversion à la langue des « barbares » fit scandale comme une défection. Il ne se contenta pas d'écrire en toscan ses *Asolani*, ouvrage de philosophie morale sur l'amour, des *Rime* et des *Stanze :* il alla jusqu'à prendre ouvertement le parti de la barbarie dans ses *Prose della lingua volgare.*

Pour bien mesurer tout l'intérêt de cet ouvrage, il

faut savoir que s'il ne parut qu'en 1525, il fut commencé dès 1502, antérieurement à la composition des œuvres de Sannazar, de Machiavel et de l'Arioste par conséquent. On en parla beaucoup avant sa publication, et des parties en circulèrent manuscrites. Leone Battista Alberti voulait qu'on reconnût à la langue italienne le droit à l'existence. Bembo va plus loin : pour certains sujets il exige l'emploi du vulgaire ; il déclare que les langues anciennes ne suffisent plus aux besoins modernes.

L'ouvrage est composé en forme de dialogue, comme tant d'autres écrits italiens de cette époque, en particulier comme la plupart des écrits où est traitée la question des langues. Bembo feint de raconter à Jules de Médicis, le futur Clément VII, un entretien qui eut lieu chez son frère Carlo Bembo, et dont les interlocuteurs supposés sont trois personnages fameux alors : Julien de Médicis dit le Magnifique, Federico Frégoso et Ercole Strozzi. La conversation tombe sur le sujet des langues vulgaires, qui paraît avoir été, dans ce temps-là, un des thèmes favoris des causeries distinguées. Tout le monde semble d'accord pour reconnaître qu'il est temps de renoncer aux langues savantes : c'est désormais l'opinion commune. Seul Ercole Strozzi proteste ; il tient pour la tradition, réclame l'emploi du latin, et demande à Carlo Bembo comment son frère Pietro, si érudit et si parfait lettré, a pu se résoudre à abandonner la langue de Cicéron. Ercole Strozzi avait effectivement composé des vers latins ; ce n'est donc

pas sans quelque raison que notre auteur lui attribue le rôle de défenseur du latin.

Les arguments de Strozzi peuvent se ramener à quatre principaux :

1° La tradition nous commande d'écrire en latin. Toutes les sciences sont rédigées dans les langues anciennes ; nous devons suivre l'exemple de ceux qui les ont inventées et qui nous en ont transmis le trésor ;

2° A écrire vulgairement il n'y a ni réputation ni gloire à acquérir. On n'y peut gagner que l'approbation des ignorants, et encore d'un petit nombre d'ignorants, les seuls compatriotes de l'auteur, tandis que les ouvrages latins sont lus par les savants du monde entier ;

3° La langue italienne est une langue irrégulière, sans beauté, barbare, puisque tous les barbares l'ont altérée et y ont mêlé quelques débris de leurs idiomes. Il va même jusqu'à prétendre que dans son fonds elle ne diffère pas de la langue populaire que la masse parlait à Rome du temps d'Auguste, langue populaire dont les lettrés et les savants usaient eux-mêmes dans la vie pratique, mais qu'ils méprisaient et qu'ils délaissaient pour une langue toute artificielle, créée de toutes pièces pour l'expression des formes littéraires et des idées ;

4° Enfin, il déclare que même si on voulait accepter le principe d'écrire en langue vulgaire, la chose serait impossible, parce qu'il n'y a pas une langue vulgaire, mais plusieurs ; qu'on ne saurait imposer un

ordre quelconque à ce chaos de termes et de formes grammaticales qu'on entend sur le territoire italien.

Carlo Bembo et ses amis ont réponse à tous ces arguments. Très nettement, dès le début, ils posent le principe que l'exemple des anciens ne les oblige pas, que les langues ne font pas partie inhérente des idées qu'elles expriment, qu'elles ne sont pas de la substance de la chose. Les anciens écrivaient en grec et en latin, parce que le grec et le latin étaient leurs langues naturelles. Suivre leur exemple, à le bien prendre, c'est écrire, nous aussi, dans la langue qui nous est naturelle, c'est écrire en italien. Quant à la gloire, dont tout écrivain doit se soucier (car elle est le mobile des grandes actions), les latiniseurs se trompent s'ils pensent l'acquérir plus sûrement en écrivant dans la langue de Cicéron. La rivalité avec ces grands modèles anciens n'est pas possible ; et puis, quand ils réussissent, les modernes ne font encore que porter du bois à la forêt : « Si faticano di portare alberi alla selva ». Leurs écrits seront nécessairement perdus dans cet amas de chefs-d'œuvre. Au contraire, dans les langues modernes, la matière est neuve ; il est facile d'acquérir de la réputation ; à bon marché on y peut passer pour inventeur : « Chiunque ora volgarmente scriverà, potrà sperare di meritar buona parte di quella grazia che a primi ritrovatori si dà. »

Mais la partie capitale de cette apologie, c'est l'histoire, esquissée par Federico Fregoso, des origines de la langue vulgaire et de ses destinées. Bembo y pose clairement le double principe de l'évolution des

langues, et de la nécessité d'écrire une langue qui soit comprise sans effort par les contemporains. L'idée, exprimée par Ercole Strozzi, que le vulgaire du XVI[e] siècle n'était autre que la langue populaire des Romains de la grande époque, devait être assez répandue parmi les latiniseurs d'alors, car je la retrouve fréquemment reprise chez les imitateurs de Bembo. Pour eux, à seize siècles de distance, la situation restait la même, et en dédaignant l'italien pour écrire en latin, ils ne faisaient que ce qu'avaient fait avant eux les Virgile et les Cicéron. Fregoso n'a pas de mal à réfuter cette erreur : « Vous vous trompez, dit-il à son adversaire : les deux langues d'alors étaient non le latin et l'italien, mais le grec et le latin. Le grec était la langue savante, le latin était le parler vulgaire. Les grands latins ont rejeté la langue savante empruntée, pour user de leur langue naturelle. Mais, peu à peu, ce latin s'est corrompu. Il a été gâté par les barbares qui ont occupé longuement l'Italie. Il l'a encore été par les influences variées des langues étrangères, par l'action de la langue provençale en particulier, à laquelle les Italiens ont emprunté leur poésie lyrique. De ces diverses altérations est sortie une langue nouvelle, dérivée de l'ancienne, mais différente d'elle. Pétrarque ne l'a pas méprisée pour cela, Dante et Boccace ne l'ont pas méprisée, et ils ont bien fait, car leurs œuvres vulgaires leur ont assuré une gloire immortelle. Il est fatal que les langues humaines se dégradent ainsi avec le temps. A l'imitation de Pétrarque, de Dante et de Boccace, nous devons suivre

leur mouvement, nous accommoder à leurs fluctuations, et ne pas nous cramponner à des formes surannées et mortes. » A vrai dire, Bembo n'a que des notions très incomplètes, très rudimentaires même, sur les causes qui transforment incessamment les langues. Il ne voit que les causes externes ; les causes internes lui échappent complètement. Son histoire du latin vulgaire paraîtrait sans doute singulièrement critiquable à un romaniste du XX[e] siècle. Peu importe : l'essentiel est qu'il a compris la fatalité de ces transformations, et que, avec des réserves sans doute, mais clairement néanmoins, il a déclaré qu'il fallait parler sa langue naturelle. C'est en écrivant le toscan, nous dit-il, que nous imiterons vraiment les Romains qu'on nous propose comme modèles : à leur exemple, en effet, nous rejetterons une langue savante qui nous est étrangère.

Il n'a plus dès lors qu'à répondre à la dernière objection de Strozzi, à lui prouver que malgré la multiplicité des dialectes qui sont parlés dans la péninsule et en dépit de leur confusion, il est possible de constituer une langue italienne bien une et susceptible d'être réglée. Ici, l'exemple de la Grèce peut servir d'autorité. En Grèce aussi, il y avait plusieurs dialectes ; on en comptait cinq pour le moins. Cela n'a pas empêché les Grecs de produire une littérature que nous admirons. Deux solutions se sont présentées à eux : tantôt, de tous ces dialectes fondus ensemble, ils ont tiré une langue commune ; tantôt ils ont choisi un de ces dialectes, le dialecte

attique, pour l'élever au-dessus des autres et l'imposer en quelque sorte à la majeure partie des écrivains. Les Italiens peuvent faire de même. Eux aussi, ils pourraient prétendre à constituer une langue commune ; mais ils ont mieux à faire, et Bembo est d'avis de prendre l'autre parti. De toutes les langues italiennes la langue toscane est la plus belle ; elle a particulièrement cet incomparable avantage sur toutes les autres d'avoir été illustrée par de grands écrivains qui l'ont réglée en quelque sorte, et qui montrent le chemin à leurs successeurs. Bembo veut qu'on écrive en toscan. Que des auteurs de génie exploitent les trésors de la langue toscane ; ils constateront que ses ressources sont inépuisables ; elle ne leur fera pas défaut, et Bembo lui prédit un brillant avenir.

Bembo a triomphé d'Ercole Strozzi et des latiniseurs, et pourtant nous ne sommes encore qu'à la fin du premier livre des *Prose*. L'ouvrage en contient trois. C'est que déjà il ne suffit plus de conclure en faveur de la langue vulgaire : on veut aller bien audelà ; on veut l'étudier, faire connaître ses qualités et ses ressources, en régler l'usage. Voilà l'objet véritable de l'œuvre de Bembo. En réalité, nous n'en avons encore vu que l'introduction. Au second livre, Bembo dégage les principes essentiels de la poétique et de l'éloquence toscane. Au troisième, il compose proprement une grammaire de la langue vulgaire. Pour qu'on s'adonnât si longuement à de pareilles études, il fallait que désormais le succès de l'italien fût certain. On le polissait pour qu'il pût mieux

remplir la tâche à laquelle il était appelé. Et Bembo n'était pas seul à concevoir ces hautes ambitions. Autour de lui, bon nombre d'écrivains s'employaient au même travail. Il ne fait qu'y participer, avec l'autorité singulière que lui confèrent sa réputation d'humaniste et sa haute position sociale. On ne doit pas oublier que c'est là un mouvement général vers 1525.

III. — LE TRAVAIL GRAMMATICAL AUTOUR DE BEMBO.

Dans l'effort qui fut alors tenté pour régler la langue vulgaire, on peut distinguer, semble-t-il, trois questions principales. D'abord, il fallait se mettre d'accord sur ce qu'était la langue vulgaire, déterminer ce qu'on entendait par ce mot. Ensuite, il fallait en préciser la grammaire. Enfin, on sentit bientôt la nécessité d'en fixer l'orthographe. Définie dans son contenu, précisée et clarifiée par le travail des grammairiens, simplifiée dans son écriture, elle serait plus apte à produire des œuvres classiques, à porter une littérature admirée comme les littératures grecque et latine.

Nous venons d'entendre Bembo, un Vénitien, déclarer que le vulgaire dont les écrivains doivent user, c'est la langue toscane, non la langue toscane du XVIe siècle, mais celle du XIIIe, celle dont ont fait usage les Pétrarque et les Boccace. Cette conclusion n'était

pas du goût de tout le monde. De fait, elle était médiocrement cohérente avec les principes que ce même Bembo venait de poser. Demander aux écrivains de se conformer à l'usage de Pétrarque et de Boccace, c'était encore leur imposer une langue savante, presque une langue morte. Si chacun doit écrire dans son langage naturel, il n'y a pas de raison pour s'arrêter au XIIIe siècle ; il faut résolument descendre jusqu'au XVIe. Il ne faut pas redouter les néologismes, aussi bien dans la syntaxe que dans le vocabulaire. Il n'y avait même pas lieu d'imposer à tous le dialecte toscan. Sans doute, on ne pouvait guère conseiller à chacun d'écrire dans son dialecte : la confusion aurait été inextricable. Au moins pouvait-on essayer de constituer une langue commune, où tous les dialectes seraient représentés. La logique semblait le vouloir ainsi, et quand un principe est posé, il se trouve toujours des esprits pour le conduire à ses conclusions extrêmes.

Quand on écrit et quand on parle, dit un interlocuteur chez Bembo, c'est pour être compris du plus grand nombre possible : nous ne voulons donc pas de langue morte. Usons du toscan, qui était la langue de Pétrarque et de Boccace, mais usons du toscan moderne, tel qu'il se parle de nos jours. Parmi les avancés, c'était l'opinion de quelques Florentins. Mais les Lombards, les Vénitiens, les Romains, en un mot tous ceux qui n'étaient pas de Florence, refusaient de faire une place priviligiée au toscan et voulaient une langue mêlée. Ils s'appuyaient sur l'au-

torité de Dante lui-même, qui, dans son *De vulgari eloquio*, avait prétendu écrire non en toscan, mais en italien.

On argumenta beaucoup contre eux. A ceux-ci, de bonne heure, peut-être dès 1514, Machiavel répondit dans son *Dialogo intorno alla lingua*, qui ne fut publié que plus tard, mais dont des copies manuscrites circulèrent sans doute avant qu'il fût imprimé. Il répliqua qu'une langue mêlée de la sorte ne pouvait exister, qu'on ne pouvait pas même la concevoir. Aux partisans du toscan moderne, Bembo riposta qu'une langue purement populaire ne pouvait pas suffire au service qu'on attendait d'elle. Elle était incapable de rendre les délicatesses d'un art raffiné et de suffire à l'expression des concepts scientifiques. Pétrarque et Boccace avaient étoffé et façonné la langue toscane ; il fallait recueillir leur héritage. Il disait encore à ses adversaires : « Si les conséquences que vous tirez de mon principe étaient exactes, nécessairement les auteurs populaires seraient les plus grands ; toute idée d'art serait à rejeter. Or il n'en est rien. Jamais une langue inculte n'a contenté les artistes. Ce n'est pas la masse, c'est l'élite qui fait les grandes réputations. »

Les partisans du toscan moderne ne firent pas grand bruit. D'abord ils étaient une infime minorité puisqu'ils ne se recrutaient qu'en Toscane et qu'ils avaient tout le reste de l'Italie contre eux. Ensuite, ils étaient bien obligés de reconnaître la nécessité d'enrichir leur dialecte, et pour l'enrichir, naturellement

il fallait recourir aux œuvres des grands modèles. Enfin, puisque Dante, Pétrarque et Boccace étaient de Florence, si l'on reconnaissait leur autorité, si l'on prenait leur langue comme modèle, l'amour-propre local était satisfait.

En revanche, les partisans de la langue commune, dite langue italienne, furent nombreux. Le premier peut-être, Vincenzo Colli Calmeta, dans sa *Poesia volgare*, reprit des théories analogues à celles que Dante avait émises dans son *De vulgari eloquio* (1). Mais le plus fameux des défenseurs de la langue « courtisane » est Baldassar Castiglione, qui dans son célèbre *Courtisan* (*Il Cortegiano*), propose comme idéal la langue des cours. Dans les réunions de gens du monde dont s'entouraient volontiers les princes et seigneurs, où se rencontraient des personnages venus de tous les coins de l'Italie, on parlait une langue nécessairement assez hospitalière aux mots et aux tours de toute provenance, mais qui, sans aucune affectation de recherche ou de purisme, était comme triée par des personnes de bonne éducation et de bonne manière. Il n'y avait pas de règles pour la former. On n'en pouvait proposer aucun modèle écrit. On la trouvait dans l'usage de la bonne société. Avec moins de netteté peut-être, Giangiorgio Trissino a repris une théorie analogue dans son dialogue intitulé : *Il Castellano*. Le *Castellano* fut publié une année seulement après le *Cortegiano* (1529), mais

(1) Cf. à ce sujet : Pio Rajna, *La lingua cortigiana*, dans les *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli* (Torino, 1901).

il ne faut pas oublier que le *Cortegiano* était composé depuis longtemps déjà.

En réalité, entre les partisans de la langue commune et les partisans de l'ancien toscan, le désaccord était moins grand qu'il ne semblait. Ils s'appuyaient sur des principes opposés ; mais, dans la pratique, ils aboutissaient à des résultats qui n'étaient pas très différents. Les imitateurs de Pétrarque et de Boccace reconnaissaient assez volontiers qu'il fallait leur laisser leurs archaïsmes, lorsque ces archaïsmes étaient choquants pour des oreilles modernes. Voici un aveu bien significatif de Niccolò Liburnio, par exemple : « Io non niego nelle tre Cantiche di Dante et nel Decamerone del Certaldese alcune antiche dittioni trovarsi, lequai non piacerebbemi al tempo nostro usare. Notabile certamente è di Quintiliano l'ammonitione, dove dice esser cosa da rider, voler più presto adoperar il sermone, cui gli huomini dell' età già preterita usarono, che quello col quale al presente favellano (1). » C'est l'avis d'un des plus fervents partisans de l'ancienne langue. En retour, bien que Baldassar Castiglione fût Lombard, bien qu'il se prononçât énergiquement pour la langue « courtisane », dans la pratique il s'éloignait peu du dialecte toscan. Le professeur Cian (2), dont l'avis fait autorité, déclare que, manifestement, « dans le *Cortegiano*

(1) *Le Tre Fontane* (1526), introduction (éd. de Venise, 1534, fol. 8 v°).

(2) *Il Cortegiano del conte Baldesar Castiglione*, annotato e illustrato da Vittorio Cian (Firenze, 1894), p. 61.

les archaïsmes toscans ne sont pas rares. » Il ajoute qu'on les trouve plutôt dans la morphologie que dans le vocabulaire. Baldassar Castiglione, d'ailleurs, recommande très particulièrement l'imitation des trois grands écrivains de l'Italie au courtisan qui cherche à perfectionner sa langue. Trissino, qui lui aussi est un Lombard, n'agit pas autrement dans son *Castellano*. Dante est son modèle, et il réédite le *De vulgari eloquio* pour le bien montrer. Il veut donc qu'on imite Dante. En dernière analyse, toute sa thèse se ramène à ceci : comme Dante l'a déclaré lui-même, la langue de la *Divine Comédie* ne doit pas s'appeler langue toscane, mais langue italienne, et par suite quand nous imiterons Dante, nous devrons dire que nous écrivons non en toscan, mais en italien.

Si on laisse de côté les questions de prononciation, tout ce grand débat de principes aboutissait à peu près à une querelle de mots. Il est vrai qu'elle dissimulait des rivalités d'amour-propre, et c'est ce qui la fit durer : les Toscans étaient jaloux de leur hégémonie littéraire, et les autres Italiens s'entêtaient à ne pas leur accorder une suprématie intellectuelle. Il faut ajouter encore que les deux théories représentaient à tout le moins deux tendances : d'un côté se rangeaient les puristes, qui prétendaient se tenir le plus possible à la tradition ; de l'autre, les novateurs qui réclamaient plus de liberté et voulaient avoir leurs coudées franches. Mais en somme, qu'on appelât leur langue toscane ou qu'on l'appelât italienne, on était d'accord pour accepter l'autorité de Pétrarque,

de Dante et de Boccace : voilà l'essentiel. Les modèles de la langue nouvelle n'étaient plus discutés. Elle allait pouvoir se développer d'autant plus rapidement, et conserver cette unité relative qui est peut-être nécessaire pour fixer une littérature classique. Les grammairiens savaient à quelles sources ils devaient puiser les règles de la langue.

Ils se multiplièrent rapidement. Le signal fut donné par la grammaire de Gianfrancesco Fortunio qui parut en 1516 : *Le regole grammaticali*. Son succès fut si grand qu'on en cite quinze éditions en moins de quarante ans. Beaucoup d'autres l'imitèrent. En 1529, dans son *Castellano*, Giangiorgio Trissino nomme sept auteurs de grammaires vulgaires déjà connus, et la liste pourrait être allongée, car il exclut de son énumération ceux qui sont natifs de la Toscane. Il aurait pu encore y joindre son propre nom, vu que, cette même année 1529, il publiait une *Grammatichetta* qui n'est pas un des moins recommandables ouvrages du genre.

Si l'on veut saisir toute l'influence des trois grands modèles sur l'effort qui fut alors tenté pour enrichir et pour fixer la langue, il suffit d'ouvrir les *Tre Fontane* de Niccolò Liburnio que nous citions tout à l'heure. Voici comment, dans sa préface, il indique l'objet de son ouvrage : « Aux jeunes gens de bonne éducation et de bon esprit, aux honnêtes et vertueuses femmes d'Italie, quel don puis-je offrir qui soit plus approprié à leurs besoins,... qui soit plus digne d'eux, que l'entière, et, pour ainsi dire, la

vivante image de l'éloquence de nos trois plus grands écrivains toscans ? Bien sûr, des Lombards, des habitants de Brescia, de Trévise, jugeront qu'il est vain et peu à propos de marquer les accents dans le parler quotidien et dans la causerie familiale, et d'avoir à la bouche des mots toscans. A ceux-là je ne prétends imposer aucune règle. Mais aux plus nobles personnes, aux plus distinguées, aux plus intelligentes, je n'hésite pas à dire que, sinon dans la conversation familière, au moins pour les lettres et pour les compositions de tout genre en prose et en vers, c'est une pratique qui assure la faveur et qui orne merveilleusement le style, que de tenir à sa disposition les tours les plus heureux de l'éloquence vulgaire, qui sont très doux et très plaisants aux oreilles des Italiens de toute région. Donc, jeunes gens, suivons nos deux poètes et la prose de Boccace (1)... »

Et si l'on veut connaître maintenant le plan de son ouvrage, on n'a qu'à tourner une page : « Voici comment j'ai distribué la grammaire de mes trois auteurs : d'abord, pour Dante Alighieri, vous trouverez ses verbes, puis ses adverbes, ses interjections, ses pronoms..., ses prépositions, ses conjonctions..., ses noms hétéroclites, les figures de style qui sont propres à Dante (2)... » Voilà la matière du premier livre. Dans les deux suivants, on conservera le même ordre, mais le deuxième sera consacré à Pétrarque, le

(1) Ed. citée, fol. 5 v°-6.
(2) Ed. citée, fol. 7 v°.

troisième à Boccace. Voilà bien les « trois fontaines » du beau langage où les écrivains vulgaires doivent venir puiser. Les listes de mots autorisés par les grands auteurs s'allongent ainsi d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Ils sont classés par ordre alphabétique, et pour chacun, Liburnio cite les vers de son poète auquel il se réfère, ou tout au moins indique par une référence le passage où on pourra le trouver. C'est déjà une méthode très scientifique. Et ce que Liburnio fait ici surtout pour le lexique et pour la morphologie, d'autres le feront pour la morphologie et pour la syntaxe. Ils chercheront à déterminer l'usage de Dante, de Pétrarque et de Boccace.

Enfin, encore dans le même temps, toujours dans le but de régulariser la langue et d'en simplifier l'étude, on songea à réformer l'orthographe italienne. Dès 1515, paraît-il, ou environ, la question fut débattue dans l'Académie de Sienne et cette assemblée semble avoir conçu un plan de réforme très net et tout à fait rationnel. Le principe de l'orthographe phonétique était posé sans timidité, et les conséquences en étaient rigoureusement déduites. Mais on ne tenta rien pour les faire passer dans la pratique. Claudio Tolomei qui, dans son *Polito* (1), nous parle longuement de ce projet, déclare que l'Académie n'a pas voulu bouleverser les habitudes reçues, que le système orthographique était désormais consacré par l'usage et par l'autorité des grands écrivains classiques, et

(1) Cf. *Il Polito*, de Tolomei, publié sous le nom d'Adriano Franci (Venise, 1531).

que le mieux était de s'y tenir, en dépit de ses défauts manifestes.

L'orthographe restait donc indécise et encombrée de signes étymologiques. Mais un homme hardi entreprit d'y mettre ordre. C'est ce Giangiorgio Trissino que nous avons déjà dû nommer plusieurs fois, et qu'il faut citer sans cesse quand on étudie l'histoire de la langue italienne au début du XVIe siècle. La courte lettre qu'il écrivit sur ce sujet au pape Clément VII (1) donna le signal d'un important débat littéraire sur lequel nous aurons occasion de revenir. Disons seulement que si Trissino n'obtint pas gain de cause, son effort ne fut pas perdu. Il avait été jusqu'à proposer l'adoption de signes empruntés à l'alphabet grec. Une pareille innovation déroutait trop les lecteurs. Mais il avait attiré l'attention sur le problème. On s'arrêta à une réforme plus timide, incomplète, qui rapprocha pourtant l'écriture de la prononciation.

C'est ainsi que de toutes parts, et de bien des manières à la fois, on s'efforçait de perfectionner la langue. Et tout de suite on passait aux applications. On voulait immédiatement que ses progrès fussent marqués par des progrès dans la littérature. Enrichir la langue, pour Du Bellay, c'est à la fois développer ses moyens d'expression et multiplier les œuvres qui l'illustrent. Les deux points de vue se distinguent à peine. De même, en Italie, en même temps qu'on

(1) Publiée à Rome en 1524, chez Lodovico degli Arrighi.

travaille à améliorer la grammaire de la langue vulgaire, on s'efforce de l'enrichir des genres littéraires cultivés par les anciens. Il semble qu'on l'ennoblisse en l'asservissant aux Grecs et aux Latins. Un retour à l'antiquité, appuyé sur des théories de l'imitation, complète à souhait les tentatives que nous venons d'indiquer. On retrouve à la tête de ce mouvement plusieurs des mêmes personnages : Trissino est peut-être le plus décidé à dépouiller l'antiquité, comme il est le plus ardent à simplifier l'orthographe.

IV. — PERSISTANCE DES QUESTIONS DE LANGUE PENDANT TOUT LE XVI[e] SIÈCLE.

Il était nécessaire d'entrer dans ces détails pour montrer quels efforts, vers 1530, la langue italienne avait déjà tentés pour s'organiser et se régler. Tout ce travail marque le succès des idées de Bembo et de son entourage. Les grammairiens le nomment volontiers et se recommandent de lui. La théorie qui prévalait et qui consistait à chercher les modèles du style chez les écrivains du XIII[e] siècle était celle qu'il avait préconisée. Tous ce concours d'activités collaborant à une même fin assurait le recul définitif du latin qu'il avait préparé. Sa situation personnelle, très considérable auprès des princes italiens et surtout des papes (Paul III l'éleva au cardinalat), servit encore

ses idées en leur assurant plus d'autorité et une plus large diffusion.

Pendant longtemps, ces questions sur la langue restèrent vivantes, tout à fait à l'ordre du jour. Il semble qu'on s'en entretenait avec une prédilection marquée dans les réunions mondaines. Dans le *Courtisan* de Castiglione, nous voyons que les gentilshommes, le sujet des langues une fois entamé, ne peuvent se résigner à l'abandonner. Il faut que les dames interviennent pour les ramener à l'objet de la discussion, sans quoi la digression n'aurait pas de fin. Encore leur faut-il des injonctions réitérées pour les décider à quitter une matière sur laquelle tout le monde a tant à dire (1).

Toutes ces préoccupations se firent jour dans une ample littérature. Il serait inutile d'énumérer les nombreux écrits où nous les rencontrons. Notons seulement les titres de quelques œuvres qui ont joui d'un certain succès en leur temps : Giambattista Gelli, *Ragionamento intorno alla lingua* (1546) ; Claudio Tolomei, *Il Cesano* (1555) ; surtout *L'Ercolano* de Benedetto Varchi (1570) (2), dialogue qui, inspiré

(1) Cf. *Il Cortegiano*, éd. Cian (Florence, 1894), l. I. ch. XXIX-XXXIX.

(2) Varchi, dans son *Ercolano*, répond en particulier à dix questions. En voici les titres, qui suffiront à montrer les préoccupations principales du volume. I. Qu'est-ce qu'une langue ? II. A quels signes se connaissent les langues ? III. Classification des langues. IV. Sont-ce les langues qui font les écrivains, ou les écrivains qui font les langues ? V. Quand, où, comment, par qui et pour quelles raisons naquit la langue vulgaire ? VI. La langue vulgaire est-elle une langue nouvelle, ou n'est-elle que la langue latine altérée et corrompue ? VII. De combien de langues et de quelles langues est composé le vulgaire ? VIII. De qui doit-on apprendre à parler les langues : du peuple, de maîtres ou des écrivains ? IX. A quels signes peut-on connaître et doit-on

par la querelle littéraire d'Annibal Caro avec Ludovico Castelvetro, semble résumer tout le travail du siècle sur les questions des langues, et un *Dialogue* de Girolamo Muzio écrit en réponse à *L'Ercolano* dont il combat les idées : *Battaglie per la diffesa dell' italica lingua* (1582). Cette nomenclature suffit à montrer que l'attention publique ne s'était pas encore détournée de ces questions quand Du Bellay composa sa *Deffence et Illustration de la langue françoise.*

On continuait à écrire des grammaires et à compiler des lexiques. Et cela n'est aucunement surprenant, car l'inventaire des mots n'était pas achevé, et il restait bon nombre de règles à formuler ou à préciser. Mais surtout on mettait un entêtement curieux à se quereller sur le nom qu'il convenait de donner à la langue dont on faisait usage. Dans *L'Ercolano* de Varchi, les questions techniques tiennent passablement de place : il s'efforce de montrer par des accumulations de mots toute la richesse de son vulgaire. Mais tout ce qui concerne l'histoire de cette langue l'intéresse, et ce qui lui tient à cœur par-dessus tout, c'est de montrer : 1° qu'elle ne le cède à aucune des langues anciennes, et que sur plusieurs points même elle est supérieure à la grecque aussi bien qu'à la

juger qu'une langue est supérieure à une autre, c'est-à-dire plus riche ou plus belle ou plus douce, et quelle est celle qui possède le plus ces trois caractères : la grecque, la latine, ou la vulgaire ? X. La langue vulgaire, c'est-à-dire celle dont ont fait usage pour parler et pour écrire Dante, Boccace et Pétrarque, doit-elle s'appeler italienne, ou toscane, ou florentine ? — Il convient de noter que les réponses à ces deux dernières questions occupent presque autant de place que les huit autres réunies. Les premières questions, au contraire, sont très brièvement traitées.

latine ; 2° qu'elle doit s'appeler langue toscane et non langue italienne. Il est Florentin, il fait œuvre patriotique ; Gelli et Tolomei, qui sont Toscans eux aussi, plaident la même cause que lui. Au contraire, Muzio, qui est de Padoue, reprend la théorie de Castiglione et de Trissino, appelle sa langue « italica lingua » et veut un lexique très mélangé qui puise largement dans les divers dialectes.

Mais beacoup plus que cette dispute de noms et de tendances, il est singulier de voir persister longtemps encore l'autre querelle, la querelle du latin et du vulgaire. Il semble vraiment qu'après tout le travail de défense et d'illustration dont Bembo a été l'âme, surtout qu'après l'apparition des belles œuvres italiennes qui ont marqué le début du siècle, elle n'avait pas lieu de continuer. Les faits avaient répondu aux latiniseurs. On devait se taire d'un côté comme de l'autre.

Il y avait bien une manière de prendre la question qui n'était peut-être pas trop surannée. C'était de se placer au point de vue scientifique et philosophique. Dans les œuvres d'art, le « vulgaire » avait fait ses preuves. Pour les sujets savants, sa victoire était moins manifeste. Sans doute, les traductions d'œuvres philosophiques ne faisaient pas défaut; en particulier, les écrits platoniciens, qui eurent une influence considérable sur la littérature italienne, pouvaient se lire en italien. Toutefois les œuvres originales se faisaient attendre. Elles ne venaient pas consacrer les progrès accomplis. Aussi c'est la conquête des domaines de la philosophie et des sciences que Gelli réclame dans un

Ragionamento que Du Bellay a pu lire, puisqu'il date de 1546. Dans ses *Capricci del Bottajo* (1548) et dans sa *Circe* (1550) il abordait beaucoup de questions philosophiques en italien. L'occasion était bonne de plaider en faveur de la langue vulgaire. Très nettement, il a posé le principe que toutes les « disciplines », comme l'on disait alors, devaient être rédigées dans la langue de tous. Il affirme que les langues ne valent point par elles-mêmes : ce ne sont que des moyens pour exprimer nos conceptions. Puisque les langues vulgaires les rendent aussi clairement, ces conceptions, et puisqu'elles ont l'avantage d'être entendues de tout le monde, c'est elles que nous devons employer. Elles ont même cette notable supériorité sur les anciennes, qu'elles peuvent, au fur et à mesure des circonstances, créer des mots nouveaux et s'adapter aux besoins de chaque époque. Enfin, Gelli insiste sur une idée que beaucoup d'autres reprendront après lui : « Nous perdons le plus clair de notre temps et de nos forces à apprendre les vocabulaires et les grammaires des langues anciennes ; cet apprentissage achevé, nous n'avons plus le courage d'étudier les sciences pour elles-mêmes ; nous nous arrêtons aux mots, à l'écorce. » Et toutes les raisons qu'on cherche à lui opposer l'irritent : ce n'est que vanité et présomption d'érudits ; sa théorie s'impose à son esprit avec la force de l'évidence.

Mais on ne se contentait pas toujours, à l'exemple de Gelli, de défendre la langue vulgaire comme langue philosophique et scientifique ; parfois encore, on

reprenait le débat dans toute sa généralité, et, tout en faisant naturellement une part prépondérante à l'expression des idées philosophiques et des connaissances techniques, on recommençait à plaider dans son entier une cause en bonne partie déjà gagnée. C'étaient des redites désormais superflues.

On ne doit pas s'en étonner. D'abord, lorsque les circonstances conduisent une génération à formuler une idée, une théorie, pour dénoncer et corriger quelque abus, il est ordinaire que cette idée, cette théorie continue à s'affirmer au-delà du temps où son utilité se fait sentir, et quand, depuis longtemps déjà, l'abus qu'elle était appelée à combattre, a disparu. Un besoin la fait naître et lui assure le succès ; puis elle se répète en vertu du mouvement acquis ; elle se vide peu à peu de son intérêt d'actualité et tourne au lieu commun. En France aussi, on continuera à défendre la langue vulgaire alors même qu'elle n'aura plus grand'chose à redouter des langues savantes.

Mais, en Italie, une raison particulière s'ajoutait à cette raison d'ordre général, pour motiver la persévérance des avocats. Les latiniseurs avaient des prétextes spéciaux pour continuer la lutte. Ils ne voulaient pas désarmer. Ils arguaient que la langue latine était la langue nationale de l'Italie au même titre que le vulgaire, puisqu'elle avait été parlée par les anciens Romains. A leurs yeux, c'était sauvegarder un patrimoine national que de défendre le latin ; c'était conserver la tradition des grands siècles et renouveler la chaîne des temps, c'était assurer au pays l'héritage de gloire

amassé par les ancêtres. Quelquefois ils affectaient de voir dans la langue italienne le parler populaire déjà en usage à la grande époque et méprisé par les classiques ; quelquefois ils la considéraient comme le résultat d'une corruption due aux invasions des Barbares. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, leur dédain leur paraissait justifié. Ils pouvaient s'estimer autorisés à croire que l'Italie avait deux langues également siennes, l'une fixe, l'autre en incessante mutation ; l'une enrichie par le maniement des plus grands maîtres, rendue apte à l'expression des sentiments les plus délicats et des concepts les plus abstraits, l'autre façonnée au commerce de la vie pratique ; l'une littéraire et savante, l'autre populaire. Dans la vie journalière ils devaient faire usage du vulgaire italien, mais dans leurs livres ils devaient l'ignorer. Ils faisaient œuvre de bons citoyens en illustrant l'Italie, au prix de longues études, dans la langue qui pouvait le mieux la glorifier aux yeux des autres peuples.

On reste surpris de constater combien, encore à cette époque, étaient nombreux ceux qui se réclamaient de cette doctrine, et qui préconisaient l'emploi exclusif du latin comme langue littéraire. A Bologne, lors de l'entrevue de Charles-Quint et de Clément VII, au cœur de l'Italie, devant un public nombreux autant qu'illustre, un professeur de langues anciennes, Romolo Amaseo, prononçait deux discours en faveur de la langue latine. L'italien, disait-il, ne devrait être que la langue du peuple ; on ne devait l'entendre que dans les boutiques et sur les marchés.

Francesco Florido Sabino n'est pas moins énergique dans son Apologie de Plaute. Son œuvre est intitulé : *Francisci Floridi Sabini in L. Accii Plauti aliorumque latinæ linguæ scriptorum calumniatores Apologia.* Ces détracteurs des Latins, contre lesquels Florido prend ici les armes, ce sont les partisans du vulgaire toscan qui veulent déconsidérer les descendants des purs classiques. Très dur pour tous les auteurs de livres italiens, il témoigne quelque indulgence pour Pétrarque, parce que Pétrarque n'a écrit en langue vulgaire que des œuvres frivoles. Ses ouvrages sérieux sont en latin.

Giambattista Gainèo, dans une harangue composée pour l'Accademia degli Infiammati de Padoue, Pier Angeli da Barga, dans une harangue prononcée publiquement à Pise, ne se montraient pas moins décidés. Celui-ci s'indignait contre la tentative de Bembo qui lui paraissait déraisonnable ; il l'accusait d'avoir obéi à un puéril souci d'ambition, d'avoir voulu décourager les latiniseurs pour éclaircir les rangs de ses émules et se réserver la gloire d'être un cicéronien sans égal.

Dans son traité *De l'Imitation*, Bartolomeo Ricci, cicéronien convaincu s'écriait : « Una tantum latina sit lingua, eaque (ut rectius illi ominer, optima.» Et il partait en guerre contre les traducteurs qui profanent les admirables œuvres de l'antiquité en les faisant passer dans une langue informe et sans règles. « Quantum ab italica lingua (ut de nostris tantum agam) damni ac calamitatis jam pridem huic avectum sit, atque

adeo in dies invehatur magis, difficile est dictu. Si quidem et in nobilissimis civitatibus jam publicæ academiæ celebrantur, quæ ad italici sermonis rationem omnes disciplinas traducere conantur, et ex omni ordine multi reperiantur, qui quæ latina sunt, in suam linguam convertere non cessent, quoque jam ventum sit, ut multa Ciceronis volumina confecerint. Ex quo uno tanto tamque nefario scelere non solum eloquentiæ, sed latinæ rei litterariæ universæ crudele exitium afferri videtur. Non enim jam pridem multi desunt (ut illud istis etiam condonem, quod sua ista convertendi ratione opti mos auctores misere dilacerent ac infeliciter discerpant), qui cum ignorantiam suam excusent, tum etiam laborem hunc fugiant (1)... »

C'était ce recul des études latines, rendues inutiles par les traductions, qui inquiétait Bartolomeo Ricci, et il s'indignait de le voir se produire au profit d'une langue vulgaire, sans noblesse par conséquent, apprise sans effort. Dans le même temps, Celio Calcagnini la traitait de « fœdissima barbaries », et s'irritait contre ceux qui cherchaient à la relever en lui donnant des règles. Il reprochait à ses partisans de rejeter des moissons de blé déjà récoltées pour continuer à se nourrir de glands (2).

On pourrait allonger beaucoup cette liste des ennemis implacables de la langue vulgaire. Je cite, d'après

(1) *De Imitatione* (éd. de Venise, 1545), fol. 32 r°.
(2) Calcagnini, *Aliquot opuscula* (1544), p. 373 ; cf. Fontanini, *Biblioteca dell' Eloquenza Italiana*, éd. de 1753, p. 35.

Apostolo Zeno, l'annotateur de Fontanini : Lazzaro Buonamico, Mario Corrado, Raffaelo Cillenio, Gabriello Barrio, Girolamo Rorario da Pordenone dans son traité intitulé : *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine,* Lodovico Nogarola, Sigonio dans son discours intitulé : *De usu latinæ linguæ retinendo,* Anastasio Germonio dans ses *Pomeridianæ quæstiones,* etc. Mais il nous faut insister avant tout sur les dates : tous ces écrits et ces discours sont postérieurs aux *Prose* de Bembo, à l'œuvre de Machiavel et à l'admirable production italienne du début du XVI[e] siècle. Les harangues de Romolo Amaseo sont de 1529, le traité de Francesco Florido Sabino de 1537, le *De Imitatione* de Ricci de 1541 ; le *De Imitatione* de Calcagnini fut publié en 1544. Ainsi, bien que leur cause fût irrémédiablement perdue, ces entêtés du latin ont maintenu le débat ouvert jusqu'à l'époque où parut la *Deffence et Illustration* de Joachim Du Bellay. Ils l'ont maintenu même bien longtemps après : le discours de Sigonio auquel nous faisions allusion tout à l'heure, n'est probablement pas de beaucoup antérieur à 1559 ; les *Pomeridianæ quæstiones* de Germonio parurent seulement en 1580.

Cette ténacité a frappé les contemporains. Dans son *Ercolano,* Varchi a relevé une bonne partie des ouvrages que je viens d'énumérer. A son tour, dans son traité sur la langue italienne, Muzio y a fait des allusions. Nécessairement ils ont suscité des répliques. La neuvième question de Varchi tout entière semble écrite pour leur répondre. Dans son *Ercolano,* qui a été

composé vers 1560, Varchi déclare que les partisans du latin sont légion.

Quelque nombreux qu'ils fussent, les faits leur donnaient chaque jour des démentis plus formels. Les publications en italien se multipliaient de plus en plus, et toute la vie littéraire passait de leur côté. Parfois les latiniseurs eux-mêmes étaient amenés par les circonstances à renier leurs principes et à composer en langue vulgaire. Aussi ces querelles, où s'étalent les préjugés d'érudits entichés de philologie, sont des querelles mortes en quelque sorte, et ressemblent à des exercices oratoires. L'histoire littéraire pourrait presque négliger toutes celles qui sont postérieures à la publication des *Prose*. J'entends l'histoire littéraire de l'Italie, car pour celle de la France il en va tout autrement. Vaines dans leur propre pays à cause de leur date, à cause de cette même date elles furent fructueuses dans le nôtre. En France, le débat s'ouvrit plus tard. Aussi ces redites, ces survivances eurent plus d'action sur lui que les œuvres écrites au fort de la lutte. Grâce à elles, quand il fallut défendre la langue française, nos écrivains trouvèrent auprès d'eux, dans des œuvres contemporaines, des arguments tout élaborés, des théories toutes prêtes dont ils pouvaient faire usage à leur tour, qui les enhardissaient dans leur entreprise, qui avaient pour leur cause autant de poids que pour la cause toute semblable de Bembo.

LES
SOURCES ITALIENNES
DE LA
« DEFFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOISE »
DE JOACHIM DU BELLAY.

CHAPITRE PREMIER

L'INFLUENCE DE L'ITALIE SUR LES APOLOGISTES DE LA LANGUE FRANÇAISE. — LA « DEFFENCE ET ILLUSTRATION » DE JOACHIM DU BELLAY (1).

Je n'ai pas à faire l'histoire des progrès du vulgaire français au XVIe siècle, de ses luttes avec le latin, de ses conquêtes lentement assurées dans les différents domaines de la production littéraire et scientifique : elle a été magistralement exposée par M. Ferdinand Brunot dans son *Histoire de la langue française* (2). Je renvoie le lecteur à cet ouvrage. Il nous suffira de rappeler que, pendant tout le cours du XVIe siècle, on rencontre, dans des écrits de tout genre, des revendi-

(1) Au cours de cette étude je renverrai constamment à l'excellente édition de la *Deffence et Illustration*, publiée par M. Henri Chamard (Paris, Fontemoing, 1904).

(2) Cf. Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, tome II, le XVIe siècle (1906), livre I.

cations en faveur de la langue vulgaire (1). Les écrivains proclament qu'elle est capable de rivaliser avec le latin, de le supplanter ; ils ont à cœur de l'enrichir, de l' « illustrer » comme ils disent ; ils demandent qu'on lui fasse une place de plus en plus large aux dépens des langues mortes.

Depuis Claude de Seyssel, qui adresse en 1509 au roi Louis XII la préface de sa traduction de Justin, ces revendications se succèdent ininterrompues jus-

(1) M. Henri Chamard en a dressé une liste abondante dans sa belle édition de la *Deffence et Illustration* de Joachim du Bellay (Paris, Fontemoing, 1904, p. 7-15). Il faut la compléter par les nombreuses indications données par M. Ferdinand Brunot dans son *Histoire de la langue française*. On pourrait y joindre encore quelques déclarations intéressantes :

Pelletier du Mans, dans son *Dialogue de l'ortografe e prononciacion francaese*... (éd. 1550, F. 75) dont quelques expressions rappellent la *Deffence* de du Bellay, et qui insiste surtout sur l'utilité de rédiger les sciences en français.

Jacques Tahureau, dans ses *Dialogues* (rééd. de Conscience, 1871, p. 165 et suiv., ouvrage qui fut publié seulement en 1565 mais qui a été composé dès 1554.

Guillaume Postel, dans *La République des Turcs* (Poitiers, 1560, début de la deuxième partie). Postel espère et prétend démontrer que le gouvernement du monde doit appartenir à « la race gallique » dans un avenir prochain ; c'est pourquoi il a à cœur de magnifier la langue française, et pourquoi il se promet qu'un ouvrage écrit en français a des chances très particulières de parvenir a l'immortalité.

Coustau, *Le Pegme*, trad. française par Lanteaume de Romieu (Lyon, 1560, préface). L'ouvrage est une collection d'épigrammes dont chacun est accompagné d'une narration philosophique. Il avait d'abord paru en latin. Le traducteur commença par mettre seulement en français les épigrammes : il partageait alors, dit-il, l'opinion de ceux qui s'opposaient à ce que Cicéron mit la philosophie en latin ; il estimait que le français n'était pas capable de si grands problèmes. Dans son édition de 1560, il a changé d'avis : il traduit les narrations philosophiques et il veut qu'on écrive de tout sujet en français.

Jean Bodin, *Les six livres de la République* (Paris, 1576, préface). Bodin explique les raisons qui l'ont décidé à écrire en langue vulgaire un ouvrage aussi important que le sien.

Louis le Roy, dit Regius, dans la *Vicissitude* (Paris, 1577, f. 23 v° et 112 r°). Le Roy reprend sans originalité les idées de Joachim Du Bellay, à une époque où il était devenu parfaitement superflu de les exprimer.

qu'à la fin du siècle. D'abord elles sont très clairsemées. Elles se font plus fréquentes à partir de 1530, après la publication du *Champ fleury* de Geoffroy Tory (1529) qui semble donner l'impulsion. Autour de 1550, à l'époque où Joachim Du Bellay publie sa *Deffence et Illustration* (1549) elles se multiplient d'une manière considérable : on les trouve partout. On peut dire d'une façon générale que, dans la première partie du siècle, elles ont perdu beaucoup de leur intérêt ; sans doute, quand elles se placent sur le terrain des sciences, elles peuvent avoir leur raison d'être ; mais le plus souvent ce ne sont que des redites dépourvues d'originalité et sans à propos.

Ces défenseurs de la langue française ont été littéralement hantés par l'exemple de l'Italie. Venus un siècle plus tôt, alors que l'humanisme régnait encore à peu près sans conteste dans la péninsule et que l'imprimerie n'avait pas encore répandu les œuvres de Dante, de Pétrarque et de Boccace, ils n'auraient pas trouvé en lui ce secours puissant. Désormais, au contraire, le triomphe du vulgaire italien était un fait qui s'affirmait chaque jour d'une manière plus éclatante. Pourquoi n'eût-on pas espéré le même succès pour le vulgaire français ? Il fallait imiter les Italiens. Sans doute la France n'avait pas de grands modèles littéraires : il fallait donc lui en donner.

Dans beaucoup des déclarations que nous pourrions citer, on retrouve cette préoccupation de l'Italie. L'un des plus anciens avocats de cette cause, ce Jean Lemaire de Belges, dont les œuvres paraissent à

Pelletier du Mans marquer le point de départ de notre langue, intitule son opuscule : *La concorde des deux langages*. Vous êtes tenté de croire qu'il s'agit du français et du latin ? Il n'en est rien. Les deux langages dont parle Lemaire sont le français et le toscan. Son but est de montrer que le vulgaire français n'est pas inférieur au vulgaire toscan. S'il arrive à nous convaincre, pourquoi n'attendrions-nous pas, nous aussi, toutes les belles œuvres dont s'enorgueil- les Italiens ?

D'autres recommandent aux écrivains français de marcher hardiment sur les traces des grands Italiens. Quand Joachim Du Bellay conseille de traduire les ouvrages de philosophie en français, il s'autorise de « l'exemple des Italiens, qui l'ont quasi toute convertie en leur vulgaire, principalement la platonique (1). » Quand il recherche les genres littéraires qui peuvent illustrer notre langue, il cite le sonnet au même titre que les genres antiques, et comme maîtres du sonnet il indique « Petrarque et quelques modernes Italiens (2). » A côté des auteurs grecs et romains, il aime à citer les Italiens (3). Dans sa courte *Deffence*, le nom de Pétrarque revient quatre fois sous sa plume. Il loue encore Luigi Alamanni, « Sannazar, gentilhomme napolitain », dont les églogues lui paraissent admirables. L'exemple de l'Arioste surtout semble enfler ses espérances, et au poète qui voudra

(1) I, x, p. 128.
(2) II, iii, p. 225.
(3) II, iii, p. 195 et II, xi, p. 316.

suivre toutes ses instructions il déclare avec une emphase enthousiaste : « Ce sera toy veritablement qui feras hausser la teste à ton pauvre langaige, et d'un brave sourcil s'egaler aux superbes langues greque et latine, comme a faict de nostre tens en son vulgaire un Arioste Italien, que j'oseroy' (n'estoit la saincteté des vieulx poëmes) comparer à un Homere et Virgile. Comme luy donq', qui a bien voulu emprunter de nostre langue les noms et l'hystoire de son poëme, choysi moy quelque un de ces beaux vieulx romans françoys, comme un *Lancelot*, un *Tristan*, ou autres : et en fay renaitre au monde un admirable *Iliade* et laborieuse *Eneïde* (1). »

Pelletier du Mans, un autre défenseur énergique de la langue française qui combat aux côtés de Du Bellay, nous assure qu'il a une sérieuse culture italienne : « J'è ù le Petrarque, le Bocace e l'Arioste si familiers, e avec cela, me suis aprochè si pres de ceus qui parloét l'Italien : qu'il ne sauroèt ètre que je n'an usse apris quelque chose (2). » Lui aussi, comme Du Bellay et quelques années auparavant, dans la Préface de son *Art poétique*, avait proposé comme modèles aux écrivains français, à côté de Cicéron et de César, Pétrarque, Boccace, Dante, Sannazar. Ces modernes prouvaient qu'on pouvait rivaliser avec les grands hommes de l'antiquité. Ils devaient en outre stimuler notre émulation. Quelques lignes plus loin, Pelletier, remerciant François I[er] de ce qu'il a déjà fait pour

(1) II, v, p. 234.
(2) *Dialogue de l'ortografe*, p. 31.

le réveil des lettres dans son pays et pour la langue française, écrit encore : « A voir la fleur où elle est de présent, il faut croire pour seur que si on procede tousjours si bien, nous la voirrons de brief en bonne maturité, de sorte qu'elle suppeditera la langue Italienne et Espagnole, d'autant que les François en religion et bonnes meurs surpassent les autres nations. »

Une question patriotique est donc en jeu. L'amour-propre national défend de rester en arrière. La langue française ne doit pas se montrer inférieure à la langue italienne. Du Bellay souffre de cette constatation que « les etrangers ne prisent nostre langue comme nous faisons les leur (1). » Dans un sujet tout littéraire comme le sien, il ne lui semble aucunement déplacé d'insérer une longue comparaison entre la France et l'Italie, qui, tout naturellement, reste à l'avantage de la France, et où il est montré entre autres choses que « la France, soit en repos, en guerre, est de long intervale à preferer à l'Italie, serve maintenant et mercenaire de ceux aux quelz elle souloit commander (2) », et dont la conclusion pourrait se résumer ainsi : puisque nous ne sommes inférieurs à personne, puisque nous sommes même supérieurs à tant d'autres, pourquoi ne nous fions-nous pas à nos propres forces ? Pourquoi ne nous assurons-nous pas une supériorité de plus en cultivant notre langue ? Un peu plus tard, il disait plus nettement encore :

(1) II, XI, p. 309.
(2) II, XII, p. 322.

« Certes, j'ay grand honte, quand je voy le peu d'estime que font les Italiens de nostre poesie en comparaison de la leur : et ne le trouve beaucoup etrange, quand je considere que voluntiers ceulx qui ecrivent en la langue toscane, sont tous personnaiges de grand' erudition : voire jusques aux cardinaux mesmes, et autres seigneurs de renom qui daignent bien prendre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité de beaux ecriz : usant en cela de la dilection, et discretion familiere à ceulx qui legerement n'exposent leurs conceptions au publique jugement des hommes (1). »

C'est toujours le même souci d'amour-propre national, et la même attention à tirer parti des exemples que nous donnent les Italiens. Il semblait même à quelques-uns que les destinées de la puissance politique de la France et les destinées de sa langue étaient en quelque sorte liées ensemble. Dès 1509, Claude de Seyssel voyait dans l'enrichissement de la langue un moyen pour le roi de fortifier l'unité de ses états. Un demi-siècle plus tard, Guillaume Postel (2), avec son imagination de visionnaire, voyait déjà le sceptre de l'univers entre les mains du roi très-chrestien. Dès lors, pensent-ils, la langue française se sera assuré la succession de la langue latine ; elle sera appelée à jouer dans le monde, le rôle joué jadis par le latin. C'est travailler pour la gloire universelle de la France maîtresse du monde, que d'enri-

(1) Préface de la seconde édition de l'*Olive*. Passage déjà cité par M. Chamard dans son *Joachim Du Bellay*, p. 100.

(2) Dans *La République des Turcs*, éd. de 1560, 2e partie, pp. 5 et suiv.

chir sa langue, et, du même coup, écrire en français, c'est acquérir pour ses propres œuvres les titres les plus incontestables à l'immortalité.

Dans ces temps heureux, qu'il espère voir de son vivant, la langue parlée par la race gallique aura sa revanche complète sur les langues de la péninsule. L'italien sera définitivement dépassé. Je ne prétends pas du tout que les chimères de Guillaume Postel aient été fort accréditées de son temps, mais il n'est pas jusqu'aux déformations individuelles des idées qui puissent nous renseigner parfois sur la pensée d'une époque. Les exagérations d'un Postel nous laissent deviner combien le sentiment patriotique, exacerbé par des rivalités nationales et par des guerres continuelles, incitait les hommes du XVI[e] siècle à travailler leur langue, à tâcher de dépasser l'Italie. C'est ainsi que l'exemple de l'Italie encourageait les Français en leur montrant ce qu'il était possible de faire, et les stimulait en aiguillonnant leur amour-propre.

Mais l'Italie a fait plus encore : elle a préparé les armes dont ils devaient faire usage dans le combat. Les défenseurs du vulgaire italien ont servi de guides aux défenseurs du vulgaire français, et c'est sur ce point qu'il convient d'insister.

Quand on examine les plaidoyers écrits dans les deux langues, on est frappé de retrouver de part et d'autre les mêmes arguments. Il faut reconnaître toutefois qu'il n'y a là aucune preuve d'influence. La cause était la même des deux côtés ; et les circons-

tances étaient assez semblables pour suggérer aux avocats des défenses analogues. Pour prouver l'influence des théoriciens italiens, il nous faut, sur quelques points, saisir l'infiltration de leurs idées dans les écrits des théoriciens français.

De tous les plaidoyers composés au XVIe siècle en faveur de la langue française, le plus développé, le plus célèbre, celui qui a été le plus fréquemment lu au XVIe siècle, c'est la *Deffence et Illustration* de Joachim Du Bellay. Je ne discute pas ici la question très controversée de savoir si les idées qu'elle apportait étaient neuves pour le milieu dans lequel elle voulait les répandre ; mais elle a soulevé une polémique importante lors de son apparition, et, dans la suite, la renommée de son auteur et le succès de la Pléiade lui ont assuré une large diffusion. Or cette *Deffence et Illustration* de Joachim Du Bellay est très certainement inspirée en grande partie par l'exemple de l'Italie.

On y trouve partout des détails qui prouvent que les œuvres des théoriciens italiens n'étaient pas inconnus à Du Bellay. Il ouvre son opuscule en exprimant le regret que la nature n'ait pas donné aux hommes un langage unique : « Si la nature (dont quelque personnaige de grand' renommée non sans rayson a douté si on la devait appeler mere ou maratre) eust donné aux hommes un commun vouloir et consentement, outre les innumerables commoditez qui en feussent procedées, l'inconstance humaine n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de

parler (1). » C'est également l'idée qu'on rencontre dans les premières lignes des *Prose* de Bembo : « Se la natura, delle mondane cose producitrice, et de suoi doni sopra esse dispensatrice, si come ha la voce a gli huomini et la dispositione a parlar data ; così anchora data loro havesse necessità di parlar d'una maniera medesima in tutti ; ella senza dubbio di molta fatica scemati n'havrebbe et alleviati, che ci soprasta. Conciosia cosa chè a quelli, che ad altre ragioni et ad altre genti passar cercano, che sono sempre et in ogni parte molti, non convenerebbe, che per intendere essi gli altri, e per essere da loro intesi, con lungo studio nuove lingue apprendessero. »

Du Bellay veut montrer que tout homme doit écrire dans sa langue maternelle, que même les savants doivent renoncer au latin. Il rappelle à ce sujet l'exemple de Bembo : « Maintz bons esprits de notre tens, combien qu'ilz eussent ja acquis un bruyt non vulgaire entre les Latins, se sont neantmoins convertiz à leur langue maternelle, mesmes Italiens qui ont beaucoup plus grande raison d'adorer la langue latine que nous n'avons. Je me contenteray de nommer ce docte cardinal Pierre Bembe, duquel je doute si onques homme immita plus curieusement Ciceron, si ce n'est paravanture un Christofle Longueil. Toutesfois par ce qu'il a ecrit en italien, tant en vers comme en prose, il a illustré et sa langue et son nom trop plus qu'ilz n'estoient au paravant (2). »

(1) I, I, p. 45.
(2) II, XII, p. 328.

Cette conversion du cicéronien Bembo était sans cesse rappelée par les partisans du vulgaire italien. Elle avait (on le conçoit) frappé ses compatriotes. Au début des *Prose*, Bembo lui-même s'était fait reprocher par Strozzi ce que cet irréductible partisan des latiniseurs appelait sa défection. Beaucoup d'autres après lui ont mentionné le même fait, quelquefois pour le blâmer, plus souvent pour le louer et le proposer en exemple à la manière de Du Bellay.

Comme Du Bellay, Gelli avait recommandé aux modernes de faire des mots nouveaux en les empruntant du latin, et comme Du Bellay encore, pour donner ce conseil, il s'était autorisé de l'exemple donné par les Romains eux-mêmes qui avaient pris des termes aux Grecs.

On pourrait encore signaler quelques expressions significatives qui se rencontrent à la fois chez les auteurs italiens et chez Du Bellay ; celle-ci par exemple : « Les anciens usoint des langues qu'ilz avoint succées avecques le laict de la nourice (1). » Je la retrouve chez Bembo (2), chez Gelli, et ailleurs encore. Elle fait partie du bric-à-brac traditionnel.

Il est plus intéressant d'insister sur quelques réminiscences de l'antiquité, qui sont exploitées à peu près de la même manière par Du Bellay et par les Italiens en faveur de leur thèse. Je ne parle pas de l'admiration d'Alexandre pour Homère ni du cri que lui arrachait la vue du tombeau d'Achille : « O bienheureux

(1) I, II, p. 155.
(2) *Prose*, vers le début du premier livre.

adolescent, qui as trouvé un tel buccinateur de tes louanges (1) ! » Ces souvenirs de Cicéron qui se retrouvent chez plusieurs des Italiens que nous avons nommés, sont encore chez beaucoup d'autres auteurs du temps. Ils ne constituent même pas un commencement de preuve par conséquent. Mais voici qui est plus intéressant : les Italiens aiment à rappeler l'exemple de Cicéron qui, malgré l'opposition de ses contemporains, osa exprimer en latin la philosophie grecque. Du Bellay le rappelle également, et il commente avec complaisance le début du *De Finibus*, où Cicéron expose les raisons qui l'ont décidé à agir ainsi (2). Il écrit encore : « Caton l'Aisné (je dy celuy Caton, dont la grave sentence a eté tant de foys approuvée du senat et peuple romain) dist à Posthumie Albin, s'excusant de ce que luy, homme romain, avoit ecrit une hystoire en grec : Il est vray qu'il t'eust faillu pardonner, si par le decret des Amphyctioniens tu eusses eté contraint d'ecrire en grec : se moquant de l'ambicieuse curiosité de celuy qui aymoit mieulx ecrire en une langue etrangere qu'en la sienne. Horace dit que Romule en songe l'amonnesta, lors qu'il faisoit des vers grecz, de ne porter du boys en la forest. Ce que font ordinairement ceux qui ecrivent en grec et en latin (3). » Ces deux traits, employés par leurs auteurs au service de la langue latine, avaient servi à défendre la langue

(1) II, v, p. 242.
(2) I, xii, p. 159.
(3) II, xii, p. 326.

italienne avant d'être utilisés par Du Bellay au profit du français. Je relève le premier chez Gelli, le second chez Bembo.

Dans aucun de ces rapprochements nous ne saisissons un emprunt direct. Nous n'en pouvons donc pas tirer de conclusions bien précises. Je suis tenté de croire que Du Bellay avait lu les *Prose*, dont l'auteur jouissait alors en Italie et hors d'Italie d'une si grande réputation. Il est très possible aussi qu'il ait connu les *Ragionamenti* de Gelli, publiés peu de temps avant la *Deffence* (1546), précisément à la même époque que ces recueils de Giolito qui sont si largement mis à contribution dans l'*Olive*. Mais il est fort possible encore qu'il n'ait lu ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages, et que ces rencontres s'expliquent par la lecture d'un troisième ouvrage qui a échappé à mes recherches et qui appartenait au même groupe littéraire que ces deux-là. La seule chose que ces détails rendent tout à fait vraisemblable, c'est que Du Bellay a connu, d'une manière ou d'une autre, les idées des défenseurs du vulgaire italien.

Mais à côté de cet ouvrage ou de ces ouvrages que Du Bellay a probablement lus et qui ne lui ont laissé que des réminiscences, il en est un, toujours du même groupe, qu'il a étudié de très près, avec le dessein de l'exploiter, et qu'il a très largement exploité. Il en a traduit des fragments entiers qui ont passé textuellement dans son opuscule à lui. Plusieurs chapitres de la *Deffence* en sont ainsi tirés. C'est un des *Dialogues* de Sperone Speroni.

CHAPITRE II

SPERONE SPERONI ET SON DIALOGUE DES LANGUES

Sperone Speroni est un personnage assez oublié aujourd'hui, mais qui a joui d'une grande célébrité en son temps. Il est vrai que la réputation semble lui être venue surtout plus tard, après l'époque où Joachim Du Bellay écrivit la *Deffence*. Les *Dialogues* ne lui ont pas été recommandés, semble-t-il, par le nom de leur auteur, mais par leur contenu propre ; et cela nous permet de ne pas nous attarder à la biographie de Sperone Speroni (1).

Il était né en 1500. Son père était professeur à Padoue. Il reçut une forte culture classique, et suivit notamment à Bologne les cours du célèbre Pomponazzi. Très jeune encore, il professa la logique dans

(1) Pour la biographie, on doit toujours se reporter à celle que nous devons à Marco Forcellini, et qui figure dans l'édition des *Opere* de Speroni donnée à Venise en 1740. Cf. également le père Nicéron, *Mémoires pour servir à l'Histoire de la République des Lettres*, t. XXXIX, p. 42. Sur les *Dialogues*, qui nous occupent ici tout particulièrement, on pourra consulter : I. Bottari, *Dei Dialoghi di S. Speroni* (Cesena, 1878) Sur Speroni critique littéraire : Zamboni, *Virgilio e l'Eneide secondo i critici del cinquecento* (Messina, 1895). La tragédie intitulée *Canace* est, de toutes les œuvres de Speroni, celle qui a eu le plus de retentissement au XVIe siècle, mais elle ne nous intéresse pas ici. On pourra consulter à son sujet les différentes histoires de la littérature italienne.

sa ville natale ; puis en 1528, à la mort de son père, il renonça définitivement à sa chaire. D'après son biographe, ses affaires domestiques motivèrent cette résolution. Il paraît dès lors avoir mené l'existence d'un bourgeois aisé et très curieux de questions littéraires. Occupé parfois par des procès, chargé de missions par ses concitoyens, il ne perdait pas de vue ses chères études. Il ne s'en faisait pas un métier, il ne se souciait pas de publier ses œuvres, et toutes celles qu'on ne l'obligea pas à laisser imprimer ne parurent pas de son vivant. Nous le trouvons à l'Académie degli Infiammati de Padoue, qu'il préside en 1542 (1). Son éloquence semble avoir été fort goûtée. Il entretenait une correspondance abondante qui faisait honneur à ses amis. Des copies de ses écrits circulaient de main en main. Il avait composé dans sa jeunesse des dialogues moraux qu'on appréciait. Il faisait des vers, et il était l'auteur d'une tragédie, la *Canace,* qu'on connaissait fort bien autour de lui, puisque, trois ans même avant qu'elle ne fût imprimée, on écrivit un *Jugement sur la Canace.* Il lisait en érudit l'*Orlando furioso,* la *Divine Comédie,* l'*Énéide,* et il préparait des commentaires sur ces divers ouvrages.

Cette manière de traiter les œuvres italiennes comme les œuvres latines et grecques, et de leur appliquer la même méthode de critique, n'était sans doute pas absolument nouvelle ; elle n'était pourtant pas

(1) Cf. Fontanini, éd. de 1753, t. I, p. 115.

encore banale. Par ses travaux d'érudition, comme par ses œuvres en langue vulgaire, l'humaniste Speroni, l'ancien professeur de l'Université de Padoue, se classait résolument parmi les modernes. En 1547, à la suite d'une traduction de Cicéron, Ludovico Dolce déclare qu'il a imité la langue de Speroni, parce que Speroni lui semble avoir écrit en italien mieux que tout autre, bien qu'il ne se soit pas astreint à suivre scrupuleusement la manière et le vocabulaire de Boccace. Salviati a dit de lui qu'il fut « uomo non pur solennissimo in isciencia, ma della nostra prosa finissimo dettatore ». Les critiques italiens s'accordent en général à reconnaître que sa forme ne manque pas d'élégance, qu'on ne trouve pas en général chez lui la prolixité verbeuse et la mollesse qui sont des défauts trop fréquents au XVIe siècle.

En dépit de ces qualités, l'influence de Speroni risquait de rester limitée à un petit cercle de familiers. Ses travaux lui assuraient peut-être un grand prestige dans son milieu; ils ne pouvaient pas avoir d'action au dehors puisqu'ils restaient inédits. Les circonstances en firent connaître quelques-uns. Un de ses amis, Alessandro Piccolomini, ayant plagié deux de ses Dialogues, pour en revendiquer la paternité, Speroni permit sans doute de les publier avec quelques autres (1542). Quatre ans plus tard, un indiscret fit imprimer une copie fautive de la *Canace* : Speroni eut encore la main forcée ; pour défendre sa réputation, il dut publier un texte plus correct (1546), et quelques années plus tard (à partir de 1550), la *Canace* provoquera beau-

coup de bruit autour de son nom, car elle soulèvera d'interminables polémiques. Une autre fois encore (1561), Francesco Sansovino, malgré sa défense, publia deux discours de Speroni dans un recueil de morceaux oratoires, et les protestations de l'auteur restèrent sans effet. Ainsi sa réputation s'étendit. Dans deux séjours à Rome (1560-64 et 1573-78), il se rencontra avec des savants illustres. Des princes l'accueillirent avec honneur. Il mourut, entouré de respect, à l'âge de quatre-vingt-huit ans (1588) (1).

Les *Dialogues* avaient contribué à cette notoriété en dépit de l'indifférence que leur auteur ne cessa de leur témoigner. La publication en fut faite par un de ses amis, Daniel Barbaro, qui s'exprime ainsi en tête de la première édition dans une épître dédicatoire au prince de Salerne : « Voyant que ces dialogues de jour en jour perdaient peu à peu leur beauté native à mesure qu'ils passaient de manuscrit en manuscrit, que pour ce motif on les lisait dans des textes incorrects, que (chose plus grave) d'autres s'appropriaient ces enfants que leur père semblait négliger et rejeter, mu de compassion et d'un légitime dépit, sans rechercher le consentement de Messer Speroni, j'ai entrepris de les faire lire dans un texte aussi correct que possible, et de leur rendre leur « état civil ». Je craignais que l'auteur ne vît comme une ombre d'offense dans une publi-

(1) Un fait caractéristique montre combien la réputation de Speroni s'était étendu vers la fin de sa vie. On voit par une lettre d'un de ses amis, qu'en juillet 1582, Ronsard envoya à Speroni un volume de vers, désireux d'en savoir son sentiment (cf. les *Opere* de Speroni, éd. 1740, t. V, p. 371).

cation qui était faite sans aveu : c'est pourquoi j'ai fait usage du nom de Votre Seigneurie, afin que sa douceur et son autorité pussent apaiser et calmer la douleur et l'amertume qu'il en pourrait ressentir (1). » Le motif véritable qui poussait Barbaro à faire cette publication, c'était le désir de revendiquer pour Speroni la paternité de deux Dialogues récemment plagiés par Piccolomini, et il est assez vraisemblable que Speroni ne s'opposa pas à l'entreprise. Il déclara pourtant plus tard que tout s'était fait sans lui, que la première édition défigurait son texte, et que jamais il ne revit aucune des éditions qui se succédèrent. Elles allaient cependant se gâtant de plus en plus. En 1574, un des amis de Speroni, Alvise Mocenigo, l'engageait à corriger son œuvre. Il n'en fit rien. Après sa mort seulement, ses héritiers assumèrent cette tâche, et aux dix Dialogues de 1542 ils en ajoutèrent huit autres jusqu'alors inédits (1596). La collection n'était pas encore complète : elle ne le fut qu'un siècle et demi plus tard, dans l'édition des œuvres de Speroni que publia Marco Forcellini, en 1740.

Le succès avait été si vif au début que les Aldes,

(1) Vedendo adunque ch'i detti Dialogi ogni giorno andavano piu della loro natia bellezza perdendo, quanto piu di mano in mano transcritti, et per tale cagione scorretti si leggevano, et quello che è peggio, da altri erano usurpati, come parto dal proprio padre negletto et rifiutato, ho voluto, mosso da compassionevole et giusto sdegno, altramente non ricercando il consentimento di Messer Sperone, fargli leggere più castigati che fusse possibile, et riconoscergli per figliuoli di chi sono. Et perchè mi pareva pure non sò che ombra d'offensione indur nello animo dell' auttore, publicandogli senza la parola sua, ho voluto usare il nome di V. S. con la dolcezza et dignità delquale io mitigasse et acquetasse ogni acerbità et dolore, che li potesse in alcuna parte venire. »

chaque année, donnaient une nouvelle édition : nous en connaissons de 1542, 1543, 1544 ; il y en a deux de 1546. Dès 1546, à Lyon, on imprima une traduction française de deux dialogues (1). Claude Gruget traduisit les huit autres peu de temps après, et sa traduction parut à Paris en 1551 (2). Muret composa en l'honneur de Speroni une ode latine. Le livre jouissait donc d'une certaine réputation quand Du Bellay l'a connu. Voici dans quels termes Gruget, désireux d'allécher son lecteur, en expose le contenu : « Il m'a semblé bon, toucher entre autres choses, et brèvement, le contenu des dix dialogues, desquelz je n'en ay traduit que huit, car quant au second, et quatreiesme, qui sont celuy de la Dignité des femmes, et celuy de la Cure familiere, que plus proprement selon les Grecs, nous nommerons economye, et selon nous, soing de mesnage, ilz ont esté par cy devant traduitz, sans que j'aye peu sçavoir par qui, et imprimez à Lyon... Le premier dialogue traite d'Amour et Jalousie, avec telle grâce et de si bon esprit, que je ne doute point (lecteur) que tu n'en raportes avecques le plaisir, beaucoup de fruit. Le second est de la Dignité des Femmes, le seul tiltre declare assez dequoy il traite. Le tiers est un discours pour le temps des

(1) *De la cure familiere Avec aucuns preceptes de mariage, extraictz de Plutarque, Aussi un Dialogue de la dignité des femmes, traduict des Dialogues de M. Speron, Italien*. A Lyon, par Jean de Tournes, 1546. — Cet opuscule est rare : on le trouve à la Bibliothèque nationale, R. 26961.

(2) Sur Claude Gruget, cf. outre les Bibliothèques françaises de La Croix du Maine et du Verdier, la Bibliothèque de l'abbé Gouget, t. XII, p. 25. Du Verdier loue Gruget pour son « langage naif et nullement affecté », et pour le désir qu'il a manifesté d'enrichir la langue française par ses traductions.

enfantemens, par lequel l'honneur des dames est grandement conservé. Le 4[e] est economique, son nom l'interprete assez. Le cinqiesme est d'usure, et par iceluy Speron monstre son bon esprit : car il fait que la pire chose du monde semble bonne. Le sixiesme est de Jupiter et Discorde, dedans lequel il se trouve de grans traitz de philosophie naturelle et morale. Le septiesme est des langues : ou se peut recueillir de grant fruit, comme l'a bien sceu faire l'un de nos excellentz François, en parlant de l'honneur de nostre langue. Aussi a la verité Speron confesse, la langue italienne proceder de nous, ou du moins la meilleure chose qu'ils ayent. Le huitiesme est de rhetorique, que je conseille estre veu de tout homme studieux, m'assurant que s'il est bien consideré, on le trouvera digne de pris, pour le labeur qui y est et pour le profit qui s'en peut tirer, qui n'est point si petit, que les doctes mesmes n'y trouvent à repaistre. Vray est que le sujet merite bien estre plus amplement dilaté, et continué davantage, comme on peut voir par la lecture d'iceluy : parquoy s'il se trouvoit quelqu'un digne de tel fardeau, il feroit beaucoup pour son honneur, et plus pour nous, s'il vouloit parachever ce que l'autheur a delaissé à faire, ou pour le moins qui ne s'est trouvé en lumiere. Les neuf et dixiesme sont deux petitz dialogues, traitans de propos amoureux, fort agreables, et plaisans, et qui neanmoins ne sont point sans fleurs ni sans fruit. »

Remarquons l'attention toute particulière que Gru-

get accorde aux dialogues intitulés *Des langues* et *De la rhétorique*. Ceux-là touchent, en effet, à des questions qui, en France, sont tout à fait à l'ordre du jour. Le premier défend la langue vulgaire contre les latiniseurs ; le second se propose d'appliquer aux langues modernes l'art de la rhétorique ancienne. Ces deux-là ont intéressé particulièrement Du Bellay comme ils ont intéressé ses contemporains. Du *Dialogue de la rhétorique* il me semble se souvenir en quelques endroits : ainsi, quand il compare les archaïsmes à des « pierres precieuses » que l'auteur peut quelquefois « usurper et quasi comme enchasser », n'a-t-il pas dans l'esprit cette phrase de Speroni : « In fra lequali [parole] (quasi stelle per lo sereno di meza notte) rilucevano alcune poche, parte antiche, ma di vecchiezza non dispiacevole, *buopo, un quanco, sovente* : parte vaghe, e leggiadre molto, lequali quasi gemme belle a gli occhi di ciascheduno, solamente da gentili e alti ingegni sono adoprate (1)... » Mais ce ne sont là que des réminiscences vagues. Au contraire, il a largement mis à contribution le *Dialogue des langues*.

En réalité, ce n'est pas un dialogue, ce sont deux dialogues de même sujet, qui se succèdent l'un à l'autre, reliés entre eux par un fil très léger.

Le premier est une discussion entre Bembo, un courtisan, et un professeur de langues anciennes nommé Lazzaro. La simple énumération des personnages suffit à faire pressentir que l'ouvrage appartient

(1) Fol. 148 r°.

au même courant que les *Prose* et que le *Cortegiano*. Dans tous les trois, en effet, nous retrouvons beaucoup d'idées communes. L'influence de Bembo sur Speroni n'est pas douteuse.

Lazzaro Buonamico vient d'être nommé professeur de latin à l'Université de Padoue. Il reçoit les félicitations de Bembo pour sa nouvelle dignité, et son enthousiasme pour ses chères études lui dicte des propos tels que ceux-ci : « J'espère faire en sorte que plusieurs hommes, de quelques estatz et nations qu'ils soient, laissans les autres estudes à part, s'adonneront à ceste seulement, comme à celle qui les peult vrayement honorer (1). » Ou encore : « J'aymeroie mieux sçavoir parler come faisoit Ciceron que d'estre le pape Clement (2). »

Il ne tarit pas de sarcasmes pour cette pauvre langue toscane qui a la ridicule prétention de se substituer au latin : « Il me semble quand j'y pren garde, que la tuscane est au regard de la latine, ce que la lye est au respect du vin : car le vulgaire n'est autre chose que la latine gastée et corrompue, ou de la longueur du temps, ou par la force des estrangers, ou par nostre pusilanimité. Au moyen dequoy ceux qui preposent l'estude de la langue vulgaire a la latine, ou ilz sont sans jugement et ne peuvent discerner le bon d'avecques le mauvais, ou estans privez d'entendement sont indignes du meilleur. Parquoy il en avient ainsi qu'à aucunes complexions humaines, lesquelles debiles de

(1) Trad. Gruget, fol. 137 v°.
(2) *Ibid.*, fol. 139 r°.

vigueur naturelle, et n'ayans povoir de faire sang de la viande dequoy se nourrit le corps, la convertissent en flegmes qui rendent l'homme sans vigueur, et le font conforme à la qualité de l'humeur. A ceste cause on devroit faire loy sur tous : quant aux non sçavans de ne parler latin pour ne diminuer la reputation de ceste divine langue, et les lettrez ne parler aux ignorans (sinon contraintz par necessité) en langue maternelle comme entr'eulx font : à fin que ce commun non sçavant, par l'exemple et auctorité des grandz personnages, ne print argument de faire cas de son ordure, ains reduisist son ignorance en bonne art (1). »

Lazzaro est donc bien le latiniseur traditionnel. En face de lui, le Courtisan, à la manière de Balthasar Castiglione, plaide pour la langue du bon usage, pour cette langue *courtisane (cortigiana)*, mélange de tous les dialectes, qui se parle dans les cours, et entre les personnes de bonne éducation. Représentant de l'opinion moyenne, le Bembo de Speroni, comme l'auteur des *Prose*, se déclare partisan d'une langue à la fois littéraire et vivante, du toscan qu'ont illustré les Pétrarque et les Boccace.

Sous prétexte de louer la langue latine qu'il doit enseigner, Lazzaro entame une diatribe en règle contre le vulgaire italien. Il l'attaque pour quatre motifs principaux :

1° Parce que, barbare par son origine, privé de nombres, de déclinaisons, de règles, de toute gram-

(1) Trad. Gruget, fol. 138 v°.

maire, il est incapable d'exprimer les conceptions de l'esprit ; c'est une « indistinta confusione di tutte le barbarie del mondo », et « il est meilleur ignorer les lettres vulgaires que les sçavoir » ;

2° Parce qu'il est sans harmonie : « c'est une musique de tabourins, ou plustost de harquebuses et fauconneaux qui estourdit le cerveau, et le brouille... » ;

3° Parce que son développement a marqué la décadence politique de l'Italie ;

4° Parce qu'il n'a ni syllabes longues, ni syllabes brèves, ni pieds, ni métrique qui vaille.

Les partisans du « vulgaire » répondent tant bien que mal à ces accusations. Bembo, le porte-parole de Speroni, se contente de laver la langue italienne du reproche de barbarie et d'irrégularité : « Je confesse notre langue maternelle estre un certain rassemblement non confuz, ains reiglé de plusieurs et diverses voix, noms et verbes, et autres parties d'oraison lesquelles au commancement furent semées en Italie par estranges et diverses nations, et puis par la douce et artificielle dilligence de noz predecesseurs, ramassées en un son, une forme et une ordre tellement composées, qu'ilz en forgerent ceste langue, qui maintenant nous est propre et non d'autruy. Imitant en cela nostre mere Nature, laquelle avec les quatre elementz fort divers entr'eulx, pour leur qualité et leur assiete nous a faiz et formez, plus perfetz et plus nobles que ne sont les elementz mesmes (1). » Il reconnait

(1) Trad. Gruget, fol. 145 r.

au reste que les reproches de Lazzaro sont en partie fondés ; mais, à son avis, les défauts de la langue vulgaire viennent, non d'une irrrémédiable impuissance, comme le prétend Lazzaro, mais d'une inexpérience passagère. Elle est encore dans sa première jeunesse : il faut l'enrichir, la façonner. Ce n'est encore qu'un « tendre surgeon » ; quand on l'aura cultivé, arrosé, enté, il portera des fruits aussi beaux que le latin. Et Bembo pose ces deux principes essentiels : que toutes les langues sont égales entre elles, différentes seulement par le génie des hommes qui les parlent et dont elles sont l'image ; et qu'il est nécessaire de s'adapter à son temps, de parler la langue de son siècle, de changer d'idiome à mesure que la nature substitue les vulgaires aux vulgaires. Ce seront les principes mêmes de Du Bellay.

Là-dessus une discussion s'engage entre lui et le Courtisan. Maintenant que Lazzaro semble vaincu, au moment de tirer les conclusions, le désaccord éclate entre les vainqueurs. Plus logique que Bembo, le Courtisan prétend déduire de ces prémisses toutes les conséquences qu'elles comportent : il demande qu'on écrive comme l'on parle, comme parlent les gens bien élevés. On débat sur la valeur respective des différents dialectes. Le Courtisan veut leur faire une place à tous et donner satisfaction à tous les amours-propres. Bembo n'admet que le toscan ; il affirme surtout qu'il ne faut pas se contenter d'écrire comme l'on parle, que le naturel ne suffit pas : pour parvenir à la gloire, il faut y joindre l'art, l'étude assidue

d'une langue qui a été enrichie par le travail des grands écrivains, et qui, quoique vulgaire, ne livre tous ses secrets qu'aux laborieux.

Un Écolier, qui avait gardé le silence depuis le début de cette scène, intervient alors à la demande d'un des interlocuteurs. La modestie qui convient à son âge l'empêchera d'exprimer un avis personnel ; il se contentera de rapporter un entretien que, en sa présence, deux maîtres illustres, Jean Lascaris et Peretto, ont eu sur ce sujet des langues. Là s'engage le second dialogue : les deux rôles sont tenus par l'Écolier qui parle tour à tour pour Peretto et pour Lascaris ; Lazzaro, Bembo, et le Courtisan, presque jusqu'au bout y assistent comme personnages muets.

Le débat n'est plus sur la valeur respective des différents dialectes italiens ; il revient à la question capitale, à la querelle du latin et du vulgaire. Mais, cette fois, le problème sera moins général : au lieu de discourir des qualités et des défauts des deux langues rivales, on demandera s'il est à propos d'écrire en vulgaire des ouvrages de science et de philosophie.

L'helléniste Lascaris affirme qu'on ne doit lire Aristote qu'en grec. La langue grecque lui paraît douée de qualités particulières qui la rendent spécialement apte à l'expression des idées abstraites ; elle « est si convenable aux sciences, qu'il semble que non pas l'humaine providence, mais la mesme Nature l'ayt formée, pour les myeux faire entendre. » Traduire Aristote, c'est donc le gâter, le rendre inintelligible.

Peretto, partisan des langues modernes, proteste

contre toutes les affirmations de son interlocuteur. Il lit les philosophes dans des traductions. Plus énergiquement encore que Bembo tout à l'heure, il affirme l'égalité des langues, il prétend que tous les langages sont capables d'exprimer toutes les idées des hommes, qu'on peut philosopher en italien par conséquent. Et, puisque la chose est possible, il en souhaite de tous ses vœux la réalisation. D'abord, la philosophie deviendra accessible à tous et répandra sur tous ses bienfaits. Ensuite, elle pourra faire des progrès beaucoup plus rapides : la nécessité d'apprendre les langues, en effet, nous empêche de nous adonner à l'étude des choses ; elle mange le plus clair de notre temps ; elle est la cause profonde de notre ignorance. Et le rêve de Peretto serait de voir traduire en vulgaire les œuvres de tous les philosophes et de tous les savants de l'antiquité ; après quoi l'on n'emploierait plus que la langue vulgaire dans les livres de science. Pour l'instant, il reconnaît l'impossibilité de se passer du latin et du grec, parce que le latin et le grec sont encore les deux clefs nécessaires pour ouvrir les portes de toute bonne doctrine ; mais il espère que cet état de choses ne durera pas, et il cherche à susciter des traducteurs. Avec une force singulière, par la bouche de Peretto, Speroni a exprimé la nécessité de rompre avec le préjugé traditionnel, et d'étudier directement les choses : « A la verité nous despensons miserablement noz jours, noz mois, et noz ans en l'estude de ces deux langues, non pas pour la grandeur du sujet ; mais pource seulement que nostre esprit contre sa

naturelle inclination fait tourner nostre estude vers les paroles. Par ainsi cest esprit desireux de s'arester en la congnoissance des choses, pour se rendre perfet, ne se contente point d'estre adonné à autre chose tellement qu'en nous amusant à dresser nostre langue, la vertu de nostre esprit demeure vaine (1)... là ou n'avons qu'une seule voye de raison, en quelque langue que ce soit, pour nous conduire à verité, en la laissant à gauche, nous prenons le chemin, lequel par effet nous eslongne d'autant plus de nostre but, comme il semble à autruy que nous en sommes voisins. Aussi nous est-il bien avis que nous sçachons assez de quelque science, quand sans congnoissant sa nature, nous pouvons dire en quelle sorte elle estoit nommée par Ciceron, Pline, Lucrece, et Virgile, pour les autheurs latins, et pour les Grecs, Platon, Aristote, Demosthene, et Eschines : sur les simples paroles desquelz, les hommes du jourd'huy dressent le fondement de leurs artz et sciences : tellement qu'en disant ces motz, langue grecque, ou langue latine, il semble que l'on die langue divine. Et que la vulgaire soit une langue inhumaine, et du tout privée des discours des intelligences, non pour autre cause par aventure, que, pour ce que nous l'aprenons sans travail, et des enfance, et que les autres par grand labeur nous sont faites familieres, comme langues que nous jugeons plus convenables aux doctrines, que ne sont les paroles de l'Eucaristie, et du batesme, avec leurs deux

(1) Speroni, fol. 164 v°.

sacrementz. Et est ceste fole opinion si fort imprimée en l'esprit des hommes, qu'il en est beaucoup en ceste erreur, de penser que pour devenir philosophes il leur sufist de sçavoir lire et escrire en grec, sans plus, comme si l'esprit d'Aristote estoit (en guyse d'un esprit familier dans un cristal) enfermé dans l'alphabet grec, et qu'il fust contraint d'entrer avec les lettres en l'esprit des hommes, pour les faire philosophes (1). »

La conclusion de tout cela est qu'il faut cesser complètement d'écrire en latin. Dans un morceau d'allure un peu oratoire, mais très ferme, Speroni affirme l'impossibilité d'égaler les anciens en leur langue. Pour lutter à armes égales avec eux, il nous faut user de notre langue maternelle. Le Courtisan veut aller au-delà : vite il se hâte de décréter que l'étude des langues anciennes et modernes est superflue, et qu'il suffit d'écrire comme l'on parle. Mais Speroni l'arrête : manifestement, ce n'est pas le Courtisan, mais Bembo et Peretto qui présentent sa manière de voir. Bien que ses personnages conservent chacun leur opinion, et qu'il n'ait pas eu la ridicule naïveté de les mettre d'accord après une demi-heure de discussion, ses intentions sont évidentes. Il veut que ses contemporains continuent à apprendre très sérieusement les langues anciennes pour avoir accès aux sciences et pour rester en contact direct avec les grands modèles littéraires, mais il espère qu'ils pourront un jour s'en passer

(1) Speroni, fol. 167 r°.

et déjà ils ne doivent plus s'en servir que pour lire. Il ne leur faut écrire qu'en vulgaire. Le vulgaire, d'ailleurs, devra être étudié tout comme une langue morte, de manière à devenir de plus en plus riche, souple, réglé, capable de satisfaire à tous les besoins de l'esprit. Quand il s'agira de sujets philosophiques et scientifiques, sans doute on pourra se montrer moins scrupuleux ; mais pour l'éloquence et la poésie, il faudra s'en tenir strictement au pur toscan de Pétrarque et de Boccace, s'imprégner de leurs œuvres afin de les imiter constamment.

CHAPITRE III

LA DÉFENSE DE LA LANGUE CHEZ DU BELLAY ET LE DIALOGUE DE SPERONI

C'est exactement la même conception que nous retrouvons chez Du Bellay. Lui aussi s'oppose à ce que les hommes du XVIe siècle écrivent en latin ou en grec, mais il reconnait parfaitement la nécessité d'étudier les langues anciennes. Il « confesse et soutient celuy ne pouvoir faire œuvre excellent en son vulgaire, qui soit ignorant de ces deux langues et qui n'entende la latine pour le moins (1). » La question des dialectes ne pouvait pas se poser en France comme en Italie. Depuis longtemps elle était résolue. La suprématie politique de l'Ile-de-France ne permettait à aucun parler provincial de rivaliser avec le parler de Paris. Au plus pourra-t-on se demander dans quelle mesure il convient de donner droit de cité à des termes dialectaux ; personne ne pouvait songer à constituer une langue commune en conflit avec la langue française. Au-delà des Alpes, on pouvait opposer l'un à l'autre les termes de langue toscane et de

(1) II, II.

langue italienne ; chez nous, il n'y avait plus d'opposition possible : le nom de la province dominante tendait de plus en plus à s'étendre au pays tout entier. Du Bellay n'aura donc que bien peu de chose à retirer du différend élevé entre le Courtisan et Bembo. En revanche, il puisera très largement dans les répliques de Bembo à Lazzaro, de Peretto à Lascaris. Celles-là présentent la défense du vulgaire italien contre le latin, et la défense du vulgaire français peut s'inspirer des mêmes principes.

Ce n'est pas Rabelais, comme on l'a cru, qui lui a fourni la théorie de l'origine des langues qui sert de fondement à tout son manifeste. Il l'a traduite textuellement de Speroni. Les langues, nous dit-il, ne sont pas naturelles ; elles ne se développent pas d'elles-mêmes. Elles naissent de la « fantasie des hommes » désireux de se communiquer les uns aux autres leurs conceptions, et c'est à la « fantasie des hommes » qu'elles doivent tous leurs progrès. Voilà l'idée qui emplit le premier chapitre de la *Deffence*. C'était celle avec laquelle Speroni imposait silence aux adversaires du vulgaire italien. Du Bellay s'en fait une arme non moins redoutable contre les adversaires du français.

On a souvent signalé l'extrême désordre de son plaidoyer. Il nous faut y introduire un peu de méthode si nous voulons l'analyser et mesurer sa dette envers Speroni. Dans le chaos des arguments qu'on y trouve, certains, dispersés dans divers chapitres, présentent l'apologie du français comme langue littéraire ; d'autres, ramassés dans le dixième chapitre du pre-

mier livre, le défendent comme langue scientifique. Les premiers s'inspirent surtout du premier des deux dialogues de Speroni ; les seconds, du second dialogue.

L'apologie du français comme langue littéraire répond à cinq critiques principales qu'on a coutume de lui adresser. Toutes les cinq étaient déjà relevées et réfutées chez Speroni.

La première, la principale peut-être, c'est le reproche de barbarie. Nous comprenons difficilement (il faut l'avouer) la valeur d'un argument comme celui-ci : la langue vulgaire est une langue parlée par des populations que les Grecs et les Romains qualifiaient de barbares ; ce sont les barbares qui l'ont façonnée : nous ne devons donc pas en faire usage. Il faut bien croire cependant qu'il frappait les hommes du XVIe siècle, volontiers assujettis par l'autorité des anciens, car c'est un de ceux sur lesquels les écrits du temps reviennent le plus fréquemment. Lazzaro commençait son réquisitoire par celui-là : « La langue vulgaire monstre en sa face avoir pris son origine et son accroissement des estrangers et de ceulx principalement qui firent plus d'ennuy aux Romains. C'est asçavoir des François, et des Prouvençaux : desquels non seulement nous sont derivez les noms, verbes et adverbes, mais encore l'art oratoire et poëtique. O superbe langage, nommez le comme vous voudrez, pourveu que ne le nommiez italien : car il est venu d'outre mer et de delà les Alpes, qui separent l'Italie de la France !... Depuis le declin de l'em-

pire de Rome jusques à huy il n'est venu en Italie aucune nation si barbare ne tant privée d'humanité comme les Hunz, les Gotz, les Vuandelz et autres qui en guise de trophées n'y ayent laissé quelque nom ou quelque verbe des plus excellentz qu'ilz eussent (1). » L'argument vaut contre le français autant ou plus encore que contre l'italien. Du Bellay devra donc y répondre. Mais la réplique de Bembo à Lazzaro n'est pour lui d'aucune utilité : Bembo proteste que, barbare en effet par ses origines, la langue vulgaire de l'Italie s'est épurée, ennoblie par quatre à cinq siècles de séjour en Italie, au pays des latins. Le français n'a pas de pareils titres de noblesse. Du Bellay est donc obligé de chercher autre chose, de s'en remettre à son inspiration. Elle n'est pas heureuse : nous avons été qualifiés de barbares, dit Du Bellay, par les Romains et par les Grecs, c'est-à-dire par des ennemis de la race gauloise (les Romains) et par des hommes qui n'avaient aucun privilège pour nous juger (les Grecs). Le verdict rendu contre nous est donc sans valeur. Au contraire, nos mœurs sont polies et nous ne le cédons à personne en bonnes manières. Donc nous ne devons pas mépriser notre langue, il faut en user. La réplique est très faible. Son excuse est que l'argument ne l'était pas moins.

La seconde critique relevée par Du Bellay est beaucoup plus sérieuse. On prétend que la langue est trop pauvre : elle n'a pas les ressources nécessaires pour

(1) Trad. Gruget, fol. 142 v°.

exprimer les idées et les sentiments des artistes (1). Cette fois nous sommes au fort de la question. Mais puisque Du Bellay a posé en principe que la volonté des hommes peut tout sur la langue, une pareille objection ne l'arrêtera pas. Cultivons notre langue, dit-il ; vite elle suffira à nos besoins. C'est Speroni qui lui a dicté cette réponse. Comme il avait fourni le principe, il a fourni aussi la conséquence. Il avait stimulé le courage de ses compatriotes par l'exemple des anciens que Du Bellay rapporte en ces termes : « Qui voudroit dire que la (langue) greque et (la langue) romaine eussent tousjours eté en l'excellence qu'on les a vues du tens d'Homere et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron ? Et si ces aucteurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence et culture qu'on y eust peu faire, elles n'eussent sceu produyre plus grand fruict, se feussent ilz tant eforcez de les mettre au point ou nous les voyons maintenant (2) ? » Chez Speroni il a trouvé à plusieurs reprises répétés les quatre grands noms qui reviennent sous sa plume : Homère, Demosthène, Virgile et Cicéron. Surtout, c'est de Speroni qu'il a traduit mot à mot la longue comparaison qui emplit presque le troisième chapitre de la *Deffence* : Notre vulgaire ressemble à une pousse encore jeune ; sa nature est de porter des fleurs et des fruits, mais elle n'a pas encore été cultivée, arrosée, greffée ; les Romains et les Grecs ont soigné les leurs comme de bons jardiniers : de là « ces fleurs et ces

(1) I, III, p. 66.
(2) *Ibid.*, p. 67.

fruictz colorez de cete grande eloquence », avec ces nombres et cette liaison si artificielle. Imitons leur exemple, nous ne manquerons pas de récolter une moisson aussi riche. Il n'y pas là seulement une comparaison longuement suivie dont l'éloquence a été justement louée, il y a surtout un argument essentiel : éloquence et argument, tout revient de droit à Speroni.

Et l'on sent encore l'influence de Speroni dans les autres objections que Du Bellay relève pour les réfuter. Quand il répond à ceux qui « estiment la langue barbare et irreguliere, incapable de cete elegance et copie qui est en la greque et romaine : d'autant (disent ilz) qu'elle n'a ses declinations, ses piez et ses nombres, comme ces deux autres langues (1), » il reprend manifestement les mots de Lazzaro : « la langue ne le peut soufrir, estant barbare comme elle est, et incapable de nombres et de décoration... Ne voyez vous cestre pauvre langue manquer en declinaison de nom, les verbes sans conjugaisons et sans participes, et pour conclusion sans aucune bonne proprieté (2) ? » Et plus loin (3) Lazzaro reprend longuement et âprement la langue vulgaire de ne connaître ni spondées ni dactyles, et prétend que faute de pieds elle est privée de tout rythme. Du Bellay lui réplique que « nostre langue n'est tant irreguliere qu'on voudroit bien dire : veu qu'elle se decline, si

(1) L. c., p. 109.
(2) Trad. Gruget, fol. 142 r°.
(3) L. c., p. 161.

non par les noms, pronoms et participes, pour le moins par les verbes, en tous leur tens, modes et personnes (1). » Dans ce siècle de pédantisme, la complexité grammaticale est un titre de noblesse dont il ne veut pas laisser frustrer le français. Avec Bembo, il s'efforcera de montrer en outre que nous avons des procédés spéciaux pour « recompenser » les « piedz » et les « nombres » qui nous font défaut (2).

Vient ensuite la question de l'harmonie de la langue sur laquelle Du Bellay s'attarde moins longuement que Speroni. La phrase où il a persifflé les « mynoises ou extortionneres prononciations des autres langues » et que le *Quintil Horatian* a louée comme d'un « bon François » semble bien lui appartenir en propre : « Il est bien vray que nous usons du prescript de Nature, qui pour parler nous a seulement donné la langue. Nous ne vomissons pas notz paroles de l'estommac, comme les yvroingnes : nous ne les etranglons pas de la gorge, comme les grenoilles : nous ne les

(1) I, IX, p. 111.

(2) I, IX, p. 113. — II, VII et VIII ; Speroni, trad. Gruget, fol. 147 r°.

L'expression « en faire des piedz ou des mains », que Du Bellay emploie en cet endroit (p. 114), est prise directement à Speroni : « Le rime sono piu tosto come catena al sonetto, et alla canzone, che piedi o mani di versi loro (fol. 117 r°). » Il n'y a donc pas lieu d'accepter la correction de « mains » en « mètres » proposée par M. Chamard. Lazzaro, qui prononce ces paroles, veut faire entendre que la rime ne saurait en aucune façon remplacer la metrique ancienne, et que la versification des langues vulgaires est méprisable. Du Bellay fait un usage différent des mêmes mots : lorsqu'il dit que nos ancêtres auraient pu « allonger une syllabe... accourcir l'autre, et en faire des piedz ou des mains », conformément à sa théorie qui accorde à la volonté humaine tout pouvoir sur le développement des langues, il veut exprimer cette idée que nos ancêtres pouvaient modifier à leur gré le français.

decoupons pas dedans le palat, comme les oyzeaux : nous ne les sifflons pas des levres, comme les serpens. » Je ne retrouve rien de pareil dans son modèle. En revanche, le souvenir de Speroni se marque par le rappel d'une anecdote mythologique, l'anecdote de Marsyas et de Minerve : « Aussi avons nous cest avantaige de ne tordre point la bouche en cent mille sortes, comme les singes, voyre comme beaucoup mal se souvenans de Minerve, qui jouant quelquefois de la fluste, et voyant en un myroir la deformité de ses levres, la jeta bien loing, malheureuse rencontre au presumptueux Marsye, qui depuis en feut ecorché. Quoy donques (dira quelqu'un), veux tu à l'exemple de ce Marsye, qui osa comparer sa fluste rustique à la douce lyre d'Apolon, egaler ta langue à la grecque et latine (1)? » C'est Lazzaro qui avait rappelé à Du Bellay la fable bien connue d'Ovide et qui avait comparé les contorsions des lèvres de Minerve aux contorsions que nécessite la prononciation de certains sons; mais tandis que Lazzaro en faisait usage pour critiquer le vulgaire, Du Bellay s'en sert pour donner la supériorité au vulgaire français sur tous les autres : « Celuy qui n'a le temps, disait Lazarro, ou le pouvoir de sonner les lutz et violons de la latine, se doit plustost tenir oysif que mettre la main aux tabours et cloches communes ; prenant l'exemple de Pallas, laquelle pour ne se contrefaire la face en jouant de la fluste qu'elle avoit inventée, la getta au loing et luy

(1) P. 119.

fut plus louable l'eslongner de soy, ne daignant l'approcher de sa bouche qu'il ne fut profitable à Marsias la recueillir, et sonner, car il en perdit la peau (1). »

Reste l'argument de fait : la langue a beau n'être pas barbare, être capable d'enrichissements, avoir des conjugaisons régulières, du nombre, de l'harmonie, elle ne produit aucune œuvre qui vaille. « Quelque opiniatre repliquera encores : Ta langue tarde trop à recevoir ceste perfection (2). » On s'étonne que Du Bellay ait pu écrire une pareille phrase en 1549, alors que les œuvres de Marot, de Rabelais, de Calvin et d'autres encore jouissaient de la vogue que l'on sait. On s'étonnera plus encore de penser qu'il l'a traduite de Speroni, et que Speroni l'appliquait à la langue italienne. Et d'ailleurs, comme l'objection, la réplique est entièrement empruntée par Du Bellay au *Dialogue des langues*. Une fois encore son principe fondamental le sauve : du moment que la volonté des hommes peut tout en matière de langue, ne désespérons pas de l'avenir. Et il ajoute qu'une loi de nature assure une longue durée aux fruits lentement et péniblement mûris, que les lenteurs de la langue moderne sont par suite des promesses pour l'avenir. Et il assaisonne cette argumentation d'une petite leçon de philosophie de l'histoire : nous ne devons pas désespérer de nos contemporains; la nature n'a pas réservé toutes ses faveurs pour l'antiquité ; Dieu « a donné pour loy inviolable à toute chose créee de ne durer perpetuelle-

(1) Trad. Gruget, fol. 148 r°.
(2) I, IX, p. 122.

ment, mais passer sans fin d'un etat en l'autre, etant la fin et corruption de l'un, le commencement et generation de l'autre (1). » Cette phrase encore vient de Speroni. Du Bellay y joint sans doute quelques considérations personnelles sur l'invention de l'imprimerie et sur celle de l'artillerie, mais il ne fait que développer le thème fourni par son modèle.

Partout donc nous retrouvons la même influence. Nous la sentirons encore bien davantage dans le chapitre où Du Bellay défend le français comme langue scientifique et philosophique (2). A l'exception de quelques phrases de transition, on peut dire qu'il est entièrement traduit de l'italien. Il est constitué de neuf à dix fragments de Speroni aboutés les uns aux autres, et, pour la plupart, à peine modifiés. C'est une mosaïque où l'on retrouve la majeure partie de l'entretien de Peretto et de Lascaris. Toutes les idées qui nous ont frappé tout à l'heure, ont attiré l'attention de Du Bellay. Il a senti combien il était important de traduire les livres de science en langue vulgaire. Il a tenu à affirmer que comme l'italien, le français était capable de traiter les sujets les plus graves et les plus précis : qu'il aurait le mérite de communiquer à un grand nombre d'hommes les bienfaits du savoir : qu'il déchargerait les savants de la nécessité de se livrer à d'interminables études philologiques et leur permettrait ainsi de s'adonner au développement des sciences : que toutes les objections dirigées contre ce projet pro-

(1) I, IX.
(2) I, X.

cédaient seulement d'un entêtement jaloux et puéril. Il a terminé en exprimant, dans des termes pour la plupart empruntés à Speroni, le vœu que « quelque bonne personne non moins hardie qu'ingenieuse et sçavante » donnât à notre langue « la fleur et le fruict des bonnes lettres (1). » Naturellement la forme du dialogue a disparu, mais rien n'est perdu pour cela : Du Bellay adopte les propos de Peretto, le défenseur du vulgaire ; il les fait siens : bien souvent il les laisse à la première personne. Quant aux paroles de son adversaire, de Lascaris, il les résume à la troisième personne, et il les insère dans son texte à lui sous forme d'objections qu'un tiers pourrait lui adresser. « Si on veut dire que la phylosophie est un faiz d'autres epaules que de celles de notre langue (voilà l'objection de Lascaris exactement traduite), j'ay dict... et le dy encores, que toutes langues sont d'une mesme valeur » (2) (c'est la réponse même de Peretto qui sert à Du Bellay).

La conclusion de tout cela est que, aussi bien dans les œuvres scientifiques que dans les œuvres littéraires, on doit renoncer définitivement à faire usage du latin. Du Bellay la dégage énergiquement au chapitre suivant (3). On connaît les pages souvent admirées où il invective ces « reblanchisseurs de murailles, qui jour et nuyt se rompent la teste à immiter, que dy-je immiter ? mais transcrire un Virgile et un Cice-

(1) I, x, p. 144.
(2) I, x, p. 128.
(3) I, xi.

ron, batissant leurs poëmes des hemystyches de l'un et jurant en leurs proses aux motz et sentences de l'autre (1). » Celles-là encore, presque entières, sont traduites de Speroni. Il faut lui en rendre la paternité. Mais il est temps de montrer combien plusieurs de ces emprunts sont fidèles. Pour le rendre sensible je citerai en regard le texte de Du Bellay et celui de l'auteur italien (2). J'accompagnerai ce dernier de la traduction de Gruget qui est presque toujours très littérale, et qui, par la comparaison d'une traduction contemporaine, nous fera mieux sentir combien Du Bellay suit parfois servilement son modèle. On voudra bien se rappeler que Gruget a eu connaissance de la Deffence, et l'on verra qu'en quelques endroits il semble avoir profité des suggestions de Du Bellay.

(1) *Ibid.*, p. 149.

(2) Je cite le texte de la première édition (1542). Rien ne prouve que Du Bellay ait eu connaissance de cette édition plutôt que d'une quelconque des quatre suivantes ; mais, dans l'impossibilité où nous sommes de déterminer la sienne, j'ai cru préférable de me reporter à la première. Aucune des autres, en effet, n'a été revue par Speroni et n'apporte un état différent du texte.

CHAPITRE IV

LES EMPRUNTS DE DU BELLAY A SPERONI.

DU BELLAY.

L. I. ch. I.

L'inconstance humaine n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquéle diversité et confusion se peut à bon droict appeller la tour de Babel. Donques les langues ne sont nées d'elles mesmes en façon d'herbes, racines et arbres : les unes infirmes et débiles en leurs espèces : les autres saines et robustes, et plus aptes à porter le faiz des conceptions humaines : mais toute leur

SPERONI.

Scrivono, et parlano diversamente. Laquale diversità et confusione delle voglie mortali degnamente è nominata torre di Babel. Dunque non nascono le lingue per se medesme, a guisa di alberi, o d'herbe : quale debole et inferma nella sua specie ; quale sana et robusta, et atta meglio a portar la soma di nostri humani concetti : ma ogni loro vertù nasce al

GRUGET.

Ilz escrivent et parlent diversement : laquelle diversité et confusion des vouloirs des hommes, est condignement nommée tour de Babel. Les langues donc ne naissent pas d'elles mesmes, comme les arbres ou les herbes, et ce que l'une est plus debile et infirme, et l'autre plus saine et robuste, et plus propre à porter la charge de noz conceptions humaines, ne provient que

vertu est nee au monde du vouloir et arbitre des mortelz.

Cela (ce me semble) est une grande rayson pourquoy on ne doit ainsi louer une langue et blamer l'autre : veu qu'elles viennent toutes d'une mesme source et origine : c'est la fantasie des hommes : et ont été formees d'un mesme jugement à une mesme fin : c'est pour signifier entre nous les conceptions et intelligences de l'esprit. Il est vray que par succession de tens les unes, pour avoir eté plus curieusement reiglées, sont devenues plus riches que les autres : mais cela ne se doit attribuer à la felicité desdites langues, ains au seul artifice et industrie des hommes. Ainsi donques toutes les choses, que la Nature a crées, tous les ars et sciences, en toutes les quatre

mondo dal voler de mortali. (F. 125 r°.)

Io ho per fermo, che le lingue d'ogni paese, così l'arabica et l'indiana, come la romana et l'atheniese, siano d'un medesmo valore, et da mortali ad un fine con un giudicio formate ; che io non vorrei che voi ne parlaste come di cosa dalla natura prodotta ; essendo fatte e regolate dallo artificio delle persone a beneplacito loro ; non piantate, nè seminate : lequali usiamo sì come testimoni del nostro animo ; significando tra noi i concetti dell' intelletto.

Onde tutto che le cose dalla natura criate, et le scientie di quelle, siano in tutte quattro le parti del mondo una cosa medesma ; non

du vouloir des hommes, qui en ont fait l'une plus vertueuse que l'autre. (F. 162 v°.)

Je croy pour certain que les langues de tous païs, aussi bien l'Arabique et l'Indianne, que la Romaine et Greque, sont d'un mesme effet et valeur, et formées des hommes par un mesme jugement, à une mesme fin : et pource il m'est avis que vous n'en devez parler comme de chose produite par la nature, veu qu'elles sont faites et reiglées par l'artifice des hommes, au benefice commun, et non plantées ny semées : et ce que nous nous en servons, c'est comme estans tesmoings de noz affections, et declarans entre nous les conceptions de noz espritz. (F. 162 r°.)

parties du monde, sont chacune endroict soy une mesme chose : mais pour ce que les hommes sont de divers vouloir, ilz en parlent et ecrivent diversement.

dimeno perciò che diversi huomini sono di diverso volere ; però scrivono, et parlano diversamente. (F. 125 r°.)

L. I, ch. III.

Ainsi puys-je dire de nostre langue, qui commence encores à fleurir sans fructifier, ou plus tost comme une plante et vergette n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pouroit bien produyre. Cela certainement non pour le default de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont euë en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance, ains comme une plante sauvaige, en celuy mesmes desert où elle avoit commencé

Io vi dico questa lingua moderna, tutto che sia attempatetta che no ; esser però anchora assai picciola, et sottile verga ; laquale non ha appieno fiorito, non chè frutti produtti, che ella può fare : certo non per difetto della natura di lei, essendo cosi atta a generar, come le altre ; ma per colpa di loro che l'hebbero in guardia, che non la coltivorno a bastanza ; ma a guisa di pianta selvaggia, in quel medesimo deserto, ove per se a nascere

Pour ceste cause encor que toutes choses produites par nature, et les sciences d'icelle ne soient par tout le monde qu'une mesme chose, ce neanmoins pource que plusieurs hommes sont de diverses volontez, ilz escrivent et parlent diversement. (F. 162 v°.)

Je vous dy donc ceste langue moderne, bien qu'elle soit plus vieille qu'autrement, n'estre encores qu'un petit et delicat sion, lequel n'ayant à grand' peine flory, comment auroit il porté le fruict qu'il doit faire ? Si est ce que ce n'est par le deffault de sa nature, estant aussi apte d'engendrer que les autres, ains en est la coulpe à ceulx qui l'ont eu en leur garde sans le cultiver à suffisance, le laissant comme une plante sauvage envieillir et quasi mourir en ce mesme desert où il commença de luy mesme

à naitre, sans jamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des ronces et epines qui luy faisoint umbre, l'ont laissée envieillir et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi negligens à la culture de leur langue, quand premierement elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust devenue si grande. Mais eux, en guise de bons agriculteurs, l'ont premierement transmuée d'un lieu sauvaige en un domestique : puis affin que plus tost et mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour echange d'iceux restaurée de rameaux francz et domestiques, magistralement tirez de la langue greque, les quelz soudainement se sont si bien entez et faiz semblables à leur tronc, que

cominciò, senza mai nè adacquarla, nè potarla, nè difenderla da i pruni che le fanno ombra, l'hanno lasciata invecchiare, et quasi morire.

Et se que' primi antichi Romani fossero stati sì negligenti in coltivare la latina, quando a pullular cominciò, per certo in sì poco tempo non sarebbe divenuta sì grande : ma essi, a guisa di ottimi agricoltori, lei primieramente tramutarono da luogo selvaggio a domestico ; poi, perche et più tosto, et più belli, et maggior frutti facesse, levandole via d'attorno le inutili frasche ; in loro scambio l'innestarono d'alcuni ramuscelli maestrevolmente detratti dalla greca : liquali subitamente in guisa le s'appiccarono, et in guisa sì ferno

à naistre et ne l'ont daigné arroser, ny abreuver, ny mesmes essarter ces hayes espineuses qui luy faisoient ombre. Croyez que si les antiques Romains eussent esté aussi negligens à cultiver leur latin, lors qu'il commençoit à pousser ses gettons, il ne fust pour vray en si peu de temps devenu si grand : mais eulx comme bons laboureurs l'arracherent premierement d'un lieu sauvage, pour se le faire domestique : puis à fin qu'il portast plustost ses fruitz et qu'ilz fussent plus beaux et meilleurs, en esmondant les inutiles branches, ilz y enterent quelques greffes subtilement prises du grec, qu'ilz s'apliquerent soudainement en sorte et les rendirent si semblables au tronc que maintenant ilz

desormais n'apparoissent plus adoptifz mais naturelz. De la sont nées en la langue latine ces fleurs et ces fruictz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres et cete lyaison si artificielle, toutes les quelles choses, non tant de sa propre nature que par artifice, toute langue a coutume de produyre. Donques si les Grecz et Romains, plus diligens à la culture de leurs langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouver en icelles, sinon avecques grand labeur et industrie, ny grace ny nombre, ny finablement aucune eloquence, nous devons nous emerveiller si nostre vulgaire n'est si riche comme il pourra bien estre, et de la prendre occasion de le mepriser comme chose vile et de petit prix ?

simili al tronco; che hoggimai non paiono rami adottivi, ma naturali. Quindi nacquero in lei que' fiori, et que' frutti sì coloriti dell' eloquentia, con quel numero, et con quel ordine istesso, ilquale tanto essaltate; liquali, non tanto per sua natura, quanto d'altrui artificio aiutata suol produrre ogni lingua... Dunque se Greci et Latini huomini più solleciti alla coltura della lor lingua, che noi non semo alla nostra; non trovarono in quelle, senon dopo alcun tempo, et dopo molta fatica, nè leggiadria, nè numero; già non dè parer meraviglia, se noi anchora non n'havemo tanto che basti, nella volgare: nè quindi dè prender huomo argumento a sprezzarla, come vil cosa, et da poco. (F. 117 rº.)

ne semblent point adoptifz ains naturelz, de là, bourgeonnerent, florirent et fructifierent ces belles couleurs d'eloquence avec ces nombres et ce bel ordre que tant vous exaulcez lesquelles sont ordinairement produittes par toutes langues, non tant par leur naturel que secouruës de l'artifice d'aultruy... Si donc les Grecs et Latins plus curieux de la culture de leur langue que nous de la nostre n'ont trouvé en icelle n'y la quantité n'y la grace sinon avec le temps, et apres grandz travaulx, nous devons nous esmerveiller si ce qui nous suffiroit en nostre langue nous est encores defaillant ? Si ne doit on pour tel argument la despriser comme vile et de neant. (F. 152 vº.)

L. I, ch. IX.

Telle injure ne s'etendroit seulement contre les espris des hommes, mais contre Dieu, qui a donné pour loy inviolable à toute chose crée de ne durer perpetuellement, mais passer sans fin d'un etat en l'autre, etant la fin et corruption de l'un le commencement et generation de l'autre. Quelque opiniatre repliquera encores : Ta langue tarde trop à recevoir ceste perfection. Et je dy que ce retardement ne prouve point qu'elle ne puisse la recevoir : aincoys je dy qu'elle se poura tenir certaine de la garder longuement, l'ayant acquise avecques si longue peine, suyvant la loy de Nature qui a voulu que tout arbre qui naist, florist et fructifie bien tost, bien

Et avverebbe che ove voi credereste d'argumentar solamente contra la lingua thoscana, et quella con vostre raggioni estirpare del mondo ; voi parlareste etiandio contra Dio : il quale ab eterno diede per legge immutabile ad ogni cosa criata non durare eternamente ; ma di continuo d'uno in altro stato mutarsi ; hora avanzando, e hora diminuendo, finchè finisca una volta, per mai più poscia non rinovarsi. Voi mi direte, troppo indugia hoggimai la perfettione della lingua materna : et io vi dico che così è, come dite ; ma tale indugio non dee far credere altrui

De la viendroit qu'en pensant seulement arguer la langue tuscane à fin de l'extirper (moyennant voz raisons) hors du monde vous parleriez aussi contre... dieu qui a voulu par son immuable ordonnance que nulle chose créée ne dure perpetuellement, ains que d'heure à autre leur estat se change ores en augmentation, ore en diminution jusques à ce qu'une fois tout finisse sans jamais plus renouveller. Vous me direz : nostre langue arreste trop à former sa perfection, et je respondz estre vray : mais si est ce que tel retardement ne doit faire à croire estre impossible qu'elle demeure imperfette : plustost nous peut asseurer, que deslors qu'elle nous sera acquise nous en joyrons plus long temps : car nature veult que l'arbre qui bien tost croist, florit et porte

tost aussi envieillisse et meure, et au contraire, celuy durer par longues années, qui a longuement travaillé à jeter ses racines.

esser cosa impossibile, che ella divenga perfetta : anzi vi può far certo lei doversi lungo tempo godere la sua perfettione, qual' hora egli avverrà ch' ella se l'habbia acquistata. Chè così vuol la natura ; laquale ha deliberato, che qual arbor tosto nasce, fiorisce,et fa frutto; tale tosto invecchie, et si muoia, e in contrario, che quello duri per molti anni, ilquale lunga stagione harà penato a far fronde. (F. 118 rº.)

L. I, ch. X.

Si on veut dire que la philosophie est un faiz d'autres epaules que de celles de notre langue, j'ay dict au commencement de cet œuvre, et le dy encores, que toutes langues sont d'une mesme valeur, et des mortelz à une mesme fin d'un mesme jugement formées. Parquoy ainsi comme sans muer des

Lascari. Le cose di philosophia sono peso d'altre spalle, cha da quelle di questa lingua volgare.

Peretto. Io ho per fermo, che le lingue d'ogni paese, così l'arabica, et l'indiana, come la romana et l'atheniese siano d'un medesmo valore, et da mortali ad un fine con

fruict soit bien tost vieil et meure et au contraire que celuy dure par longues années lequel aura esté long temps à faire ses rameaux... (F. 153 vº.)

Lascaris ....La philosophie est fardeau digne d'autres espaules que de celles de nostre langue.

Peret. Je croy pour certain que les langues de tous pais, aussi bien l'Arabique et l'Indianne, que la Romaine et Greque, sont d'un mesme effet et valeur, et formées des hommes par un mesme jugement, à une mesme fin... Parquoy comme le Fran-

coutumes ou de nation, le Francoys et l'Alement, non seulement le Grec ou Romain, se peut donner à phylosopher, aussi je croy qu'à un chacun sa langue puysse competemment communiquer toute doctrine. Donques si la phylosophie semée par Aristote et Platon au fertile champ atique etoit replantée en notre pleine françoyse, ce ne seroit la jeter entre les ronses et epines, ou elle devint sterile : mais ce seroit la faire de loingtaine prochaine, et d'etrangere citadine de notre republique. Et paravanture ainsi que les episseries et autres richesses orientales de l'Inde nous envoye, sont mieulx congnues et traitées de nous, et en plus grand prix, qu'en l'endroict de ceux qui les

un giudicio formate... Per la qual cosa, così come senza mutarsi di costume, o di natione, il francioso e l'inglese, non pur il greco, et il romano, si può dare a philosophare ; così credo che la sua lingua natia possa altrui compitamente comunicare la sua dottrina. Dunque traducendosi a nostri giorni la philosophia seminata dal nostro Aristotile ne' buoni campi d'Athene, di lingua greca in volgare ; ciò sarebbe non gittarla tra sassi, in mezo a boschi, ove sterile divenisse ; ma farebbesi di lontana propinqua, et di forestiera, che ella è, cittadina d'ogni provincia ; forse in quel modo che le spetiarie, et l'altre cose

çois, ou l'Anglois sans changer de meurs, ou de nation se peut aussi bien adonner à la philosophie, que le Grec [et] Romain : aussi je croy que sa langue maternelle peut à sufisance communiquer son sçavoir à autruy. Traduisant donc en ce temps cy de Grec, en vulgaire, la philosophie semée par nostre Aristote, parmy les fertiles champs d'Athenes, ce ne seroit point la getter parmy les pierres, dans le bois, ny luy donner ocasion de devenir sterile, se *(sic)* seroit plustost (d'eslongnée qu'elle est) l'aprocher, et d'estrangere, la rendre domestique à toute nation : Et peut estre ainsi que les espiceries, et autres choses orientales, sont par quelque marchant aportées des indes, en ces parties occidentales pour l'utilité commune : la ou paraventure elles sont myeulx congneues et receuës, que de ceulx qui outre mer les sement et

sement ou recueillent : semblablement les speculations phylosophiques deviendroient plus familieres qu'elles ne sont ores, et plus facilement seroient entendues de nous, si quelque scavant homme les avoit transportées de grec et latin en notre vulgaire, que de ceux qui les vont (s'il fault ainsi parler) cueillir aux lieux ou elles croissent. Et si on veut dire que diverses langues sont aptes à signifier diverses conceptions, aucunes les conceptions des doctes, autres celles des indoctes, et que la grecque principalement convient si bien avecques les doctrines, que pour les exprimer il semble qu'elle ait eté formée de la mesme Nature, non de l'humaine providence :

orientali a nostro utile porta alcun mercatante d'India in Italia : ove meglio per avventura son conosciute, e trattate, che da coloro non sono, che oltra il mare le seminorno, et ricolsero. Similmente le speculationi del nostro Aristotile ci diverrebbono più famigliari, che non sono hora ; e più facilmente sarebbero intese da noi, se di greco in volgare alcun dotto homo le riducesse.

Lascari. Diverse lingue sono atte a significare diversi concetti, alcune concetti di dotti, alcune altre de gl' indotti. La greca veramente tanto si conviene con le dottrine, che a dover quelle significare, Natura istessa, non humano provedimento, pare che l'habbia formata. (F. 125 r°.)

recueillent : Aussi les speculations d'Aristote, nous deviendroient plus familieres qu'elles ne sont, et plus facilement les entendrions, si quelque docte personne les reduisoit de Grec en beau Vulgaire.

Lascaris. Diverses langues sont propres à signifier diverses choses, les unes pour les doctes les autres pour les ignares : et entre les autres la Greque est si convenable aux sciences, qu'il semble que non pas l'humaine providence, mais la mesme Nature l'ayt formée, pour les myeux faire entendre. (F. 162 r° et F. 162 v°.)

Je dy qu'icelle Nature, qui en tout aage, en toute province, en tout habitude, est tousjours une mesme chose, ainsi comme voluntiers elle s'exerce son art par tout le monde, non moins en la terre qu'au ciel, et pour estre ententive à la production des creatures raisonnables, n'oublie pourtant les iraisonnables, mais avecques un egal artifice engendre cetes cy et celles la : aussi est elle digne d'estre congneue et louée de toutes personnes, et en toutes langues. Les oyzeaux, les poissons et les bestes terrestres de quelquonque maniere, ores avecques un son, ores avecques l'autre, sans distinction de paroles signifient leurs affections. Beaucoup plus tost nous hommes devrions faire le sem-

Io harei detto... Natura in ogni età, in ogni provincia, et in ogni habito esser sempremai una cosa medesima. Laquale, così come volentieri fa sue arti per tutto'l mondo, non meno in terra che in cielo ; et per esser intenta alla produttione delle creature rationali, non si scorda delle irrationali ; ma con eguale artificio genera noi, et i bruti animali ; così da ricchi parimente, et poveri huomini, da nobili, et vili persone con ogni lingua, greca, latina, hebrea et lombarda, degna d'essere et conosciuta, e lodata. Gli augelli, i pesci, et l'altre bestie terrene d'ogni maniera, hora con un suono, hora con altro, senza

Je luy eusse dit..... Que Nature en tout temps, en toute province, et en toutes ses actions, est tousjours une mesme chose : et que comme elle fait volontairement toutes ses artz par tout le monde, non moins au ciel qu'en la terre, sans que pour la production qu'elle fait des creatures raisonnables, elle oublie les irraisonnables, ains par son egal artifice engendre et nous et les bestes brutes : aussi luy doit il agréer d'estre congneuë, et prisée, aussi bien du povre, que du riche, et des infimes personnes, comme des nobles, en toutes langues, soient Greque, Latine, Hebraique, Françoise, ou Lombarde. Que les oyseaux, les poi s]-sons, et autres bestes terrestres, de toute sorte, ores avec un certain son, ores avec un autre, sans distinction de paroles, signifient leurs affections. Beaucoup mieulx doncques nous autres

blable, chacun avecques sa langue, sans avoir recours aux autres. Les ecritures et langaiges ont eté trouvez, non pour la conservation de la Nature, la quelle (comme divine qu'elle est) n'a mestier de nostre ayde : mais seulement à nostre bien et utilité, affin que presens, absens, vyfz et mors, manifestans l'un à l'autre le secret de notz cœurs, plus facilement parvenions à notre propre felicité, qui gist en l'intelligence des sciences, non point au son des paroles : et par consequent celles langues et celles ecritures devroint plus estre en usaige, les queles on apprendroit plus facilement. Las et combien seroit meilleur qu'il y eust au monde un seul langaige naturel...

distintione di parole, i loro affetti significare ; molto megli dover ciò fare noi huomini, ciascuno con la sua lingua ; senza ricorrere all' altrui. Le scritture, et i linguaggi essere stati trovati non a salute di lei, laquale (come divina che ella è) non ha mestieri del nostro aiuto, ma solamente a utilità e commodità nostra : acciochè absenti, presenti, vivi, et morti, manifestando l'un l'altro i secreti del core, più facilmente conseguiamo la nostra propria felicità ; laquale è posta nell' intelletto delle dottrine, non nel suono delle parole : et per conseguente, quella lingua e quella scrittura doversi usare da mortali, laquale con piu agio apprendemo : et come meglio sarebbe stato (se fosse stato possibile) l'havere

hommes le devons nous faire, chacun avec sa langue, sans avoir recours aux autres, que les escritures, et les langages ont esté trouvées, non au salut de nature, laquelle (comme divine qu'elle est) n'a besoing de nostre ayde, ains seulement pour nostre profit, et commodité : afin que vifz et mortz, presens et absentz, en manifestant l'un à l'autre les secretz de noz pensées, nous ataingnions plus facilement nostre propre felicité, qui est mise en l'intelligence des doctrines, et non en la prononciation des motz : Et par consequent, nous autres mortelz devons plustost pratiquer la langue, et l'escriture, que nous povons aprendre avec

Certes songeant beaucoup de foys d'ou provient que les hommes de ce siecle generalement sont moins scavans en toutes sciences, et de moindre prix que les anciens, entre beaucoup de raysons je treuve cete cy, que j'oseroy' dire la principale : c'est l'etude des langues greque et latine.

Car si le tens que nous consumons à apprendre les dites langues estoit employé à l'étude des sciences, la Nature certes n'est point devenue si brehaigne, qu'elle n'enfantast de nostre tens des Platons et des Aristotes. Mais nous, qui ordinairement affectons plus d'estre veuz scavans que de l'estre (1), ne consumons

un sol linguaggio, ilquale naturalmente fosse usato da gli huomini. (F. 127 vº.)

Peretto. Ditemi prima, onde è che gli huomini di questa età generalmente in ogni scienza son men dotti, e di minor prezzo, che già non furon gli antichi ? ilche è contra il dovere ; conciosia cosa chè molto meglio et più facilmente si possa aggiugnere alcuna cosa alla dottrina trovata, che trovarla da sè medesimo ?... Questo è vero, ma le cagioni son molte, tra lequali una ve n'ha, et oso dire la principale : che noi altri moderni viviamo indarno gran tempo, consumando la miglior parte de nostri anni ; laqual cosa non avveniva a gli antichi.

plus de facilité. Et comme ce seroit le mieux (s'il estoit possible) n'avoir qu'un langage qui fust naturellement usité par les hommes... (F. 166 rº.)

Peret. Dites moy premierement d'ou vient celà que les hommes de nostre temps sont universellement moins doctes, et en moins d'estime en toutes sciences, que les antiques ne furent : ce qui est contre nature, veu que il est beaucoup plus facile d'ajouster aux sciences trouvées qu'il n'est pas de les inventer ?... Je le confesse àcause de plusieurs raisons, entre lesquelles y en

(1) Ce membre de phrase, qui fait défaut dans le texte correspondant de Sperone Speroni, est une réminiscence d'un autre passage du même dialogue : « ce moderne temps, auquel on estudie, non pour estre, mais pour sembler sages. » (Trad. Gruget, fol. 167 rº.)

pas seulement nostre jeunesse en ce vain exercice : mais comme nous repentans d'avoir laissé le berseau et d'estre devenuz hommes, retournons encor' en enfance, et par l'espace de XX ou XXX ans ne faisons autre chose qu'apprendre à parler qui grec, qui latin, qui hebreu. Les quelz ans finiz, et finie avecques eux ceste vigueur et promptitude qui naturellement regne en l'esprit des jeunes hommes, alors nous procurons estre faictz phylosophes, quand pour les maladies, troubles d'afaires domestiques, et autres empeschementz qu'ameine le tens, nous ne sommes plus aptes à la speculation des choses. Et bien souvent...

Et per distinguere il mio parlare, porto ferma oppenione che lo studio della lingua greca et latina sia cagione dell' ignorantia : che se'l tempo, che intorno ad esse perdiamo, si spendesse da noi imparando philosophia, per avventura l'età moderna generarebbe quei Platoni,et quegli Aristotili, che produceva l'antica. Ma noi vani, più che le canne, pentiti quasi d'haver lasciato la cuna, et esser huomini divenuti ; tornati un' altra volta fanciulli, altro non facciamo, diece et venti anni di questa vita, che imparare a parlare chi latino, chi greco, et alcuno... thoscano : liquali anni finiti, et finito con esso loro quel vi-

a une que j'ose dire la premiere. C'est qu'entre nous, modernes, nous consumons grande partie de nostre temps et le meilleur de noz ans en vain, dequoy se sont bien gardez les anciens : et pour mieulx vous interpreter mon dire, je tien de vray que l'estude des langues Greque et Latine est l'ocasion de nostre ignorance : car si le temps que nous avons despensé à les aprendre eust esté par nous employé en la philosophie, peut estre que ce temps nous engendreroit de ces Platons et Aristotes que produisoit l'antiquité : mais quoy, nous autres quasi repentans d'avoir laissé le berceau et d'estre devenuz hommes, en retournant à nostre enfance, nous ne faisons autre chose en dix ou vingt ans de nostre aage qu'aprendre à parler l'un latin, l'autre grec, et un autre quelque autre langue, soit vulgaire ou autrement. Et apres

gore, et quella prontezza laquale naturalmente suol recare all' intelletto la gioventù; allhora procuriamo di farci philosophi, quando non siamo atti alla speculatione delle cose. (F. 124 r°.)

Fault il donques laisser l'etude des langues ?

Lascari. Dunque se lo studio delle due lingue nuoce altrui sì malamente, come voi dite, che si dee fare ? Lasciarlo ?

Non, d'autant que les ars et sciences sont pour le present entre les mains des Grecz et Latins. Mais il se devroit faire à l'avenir qu'on peust parler de toute chose, par tout le monde, et en toute langue.

Peretto. Hora no, chè non si potrebbe : perciochè l'arti, e le scientie de gl'huomini sono al presente nelle mani de latini, e de greci : ma sì fare debbiamo per l'avenire, che d'ogni cosa per tutto'l mondo possa parlare ogni lingua. (F. 124 v°.)

Il me souvient de ces reliques,

Come i corpi et le reliquie

ceste longueur de temps passée, et avec elle celle vigueur et promptitude que la jeunesse est naturellement coustumiere de donner à l'esprit nous essayons à devenir philosophes, lors que nous ne sommes plus propres à ceste contemplation des choses. (F. 161 r°.)

Lascare. Doncques si l'estude des langues est si nuysible à chascun comme vous dites, qu'est il de faire ? les laisser ?

Peret. Non pas, car il ne se peult faire pour ce que les artz et les sciences des hommes sont maintenant entre les mains des Latins et Grecz : mais pour l'avenir on devroit faire que toute langue peust parler de toute chose chascune à sa mode par tout le monde. (F. 162 r°.)

Tout ainsi que pour reverence des saintz, nous ne touchons

qu'on voit seulement par une petite vitre, et qu'il n'est permis toucher avecques la main. Ainsi veullent ilz faire de toutes les disciplines, qu'ilz tiennent enfermées dedans les livres grecz et latins, ne permettant qu'on les puisse voir autrement, ou les transporter de ces paroles mortes en celles qui sont vives et volent ordinairement par les bouches des hommes.

di santi, non con le mani, ma con alcuna verghetta per riverenza tocchiamo, così i sacri misteri della divina philosophia più tosto con le lettere dell' altrui lingue, che con la viva voce di questa nostra moderna, ci moviamo a significare. (F. 126 r°.)

Pourquoy donques ont voyagé les anciens Grecz par tant de païz et dangers, les uns aux Indes, pour voir les gymnoso-

L'India, la Scithia, e l'Egitto, ove habitava sì volentieri, produsse genti e parole molto più strane et più barbare, che

point avec les mains à leurs corps, ou reliquaires, ains avec quelque petite bague, aussi nous nous immissons plustost à signifier les secretz misteres de la divine philosophie par la langue d'autruy que par la vive voix de la nostre moderne. (F. 163 v°.) (1).

(1) Cf. aussi plus haut : « Il me semble monseigneur que vous craignez autant dire mal de la langue latine, comme si c'estoit la langue de vostre saint Anthoine de Padoué, à laquelle la latine est de tant conforme que comme ceste cy fut celle d'une personne vive de qui la santité à esté cause que maintenant elle estant mise en un reliquaire de cristal elle est adorée du peuple : aussi ceste digne relique du chef du monde Rome, ja par long temps gastée et corrompue, bien que pour le present, elle soit froide, seiche, et muette ; ce neanmoins pource qu'elle est faite idole par aucun peu de supersticieuses personnes, cestuy là qui ne l'adorera pour dieu ne sera point par eux reputé chrestien. » (Trad. Gruget, fol. 154 v°.) « Parmi, Monsignor, che così temiate di dir male della lingua latina ; come se ella fosse la lingua del vostro Santo da Padoua ; allaquale è di tanto conforme, che come quella fu di persona già viva, la cui santità è cagione che hora posta in un tabernacolo di cristallo sia dalle genti adorata ; così questa degna reliquia del capo del mondo, Roma, guasto e corrotto già molto tempo, quantunque hoggimai fredda et secca si taccia, nondimeno fatta idolo d'alcune poche e superstitiose persone, colui da loro non è christiano tenuto, che non l'adora per Dio. » (F. 119 r°.)

phistes, les autres en Egypte, pour emprunter de ces vieux prestres et prophetes ces grandes richesses, dont la Grece est maintenant si superbe ? Et toutefoys ces nations, ou la phylosophie a si voluntiers habité, produysoint (ce croy-je) des personnes aussi barbares et inhumaines que nous sommes, et des paroles aussi etranges que les nostres.

non sono hora le mantovane ; et le bolognesi. (F. 127 vo.)

Bien peu me soucyroy'-je de l'elegance d'oraison qui est en Platon et en Aristote, si leurs livres sans rayson etoint ecriz. La phylosophie vrayement les a adoptez pour ses filz non pour estre nez en Grece, mais pour avoir d'un hault sens bien parlé et bien ecrit d'elle. La vérité si bien par eux cherchée, la disposition et l'ordre des choses, la sentencieuse breveté de l'un et la di-

Altrotanto harei detto al mio maestro Aristotile ; della cui elegantia d'oratione poco mi curarei, quando senza ragione fossero da lui scritti i suoi libri : natura haver lui adottato per figliuolo, non per esser nato in Athene, ma per haver bene in alto inteso, bene parlato, et bene scritto di lei : la verità trovata da lui, la dispositione et l'ordine

Les Indes, la Scithie, et l'Egipte, ou elle habitoit si volontiers, produisoient hommes et langages beaucoup plus estranges et barbares, que ne fait pour le present le Mantouan, et le Boulongnois. (F. 165 vo.)

Autant en eussé-je dit à mon maistre Aristote, de l'eloquence duquel je me fusse peu soucié, s'il eust escrit ses livres sans raison. Que Nature l'avoit adopté à filz, non pour estre né en Athenes, ains pour l'avoir bien hautement congneuë, et pour en avoir bien parlé, et bien escrit. Que la verité par luy trouvée, la disposicion et ordre des choses, la gravité et brieveté des sentences, luy sont propres, et non à autre... Que nous autres de ce temps avons aussi cher ses livres traduitz en vulgaire, comme

vine copie de l'autre est propre à eux, et non à autres : mais la Nature, dont ilz ont si bien parlé, est mere de tous les autres, et ne dedaigne point se faire congnoitre à ceux qui procurent avecques toute industrie entendre ses secretz, non pour devenir Grecz, mais pour estre faictz phylosophes.

delle cose : la gravità et brevità del parlare esser sua propria, et non d'altri..; noi mortali di questa età cosi haver chari i suoi libri trammutati nell' altrui lingua, come gli hebbero i Greci : mentre Greci li studiavano. Liquai libri con ogni industria procuriamo d'intendere per divenire una volta non atheniesi, ma philosophi. (F. 128 r°.)

Vray est que pour avoir les ars et sciences tousjours eté en la puissance des Grecz et Romains, plus studieux de ce qui peut rendre les hommes immortelz que les autres, nous croyons que par eux seulement elles puyssent et doyvent estre traictées.

Vero è, che, perchè il mondo non ha in costume di parlar di philosophia se non greco o latino, già crediamo che far non possa altramente. (F. 126 r°.)

Mais le tens viendra paravanture (et je suplye au Dieu tres bon et tres grand que ce soit de nostre aage) que quelque bonne

Ma tempo forse, pochi anni appresso verrà, che alcuna buona persona non meno ardita che ingeniosa porrà

les Grecs les avoient en estime lors qu'ilz y estudioyent en leur langue, lesquelz livres nous essayons d'entendre avec toute industrie pour devenir quelque fois non Atheniens, ains philosophes. (F. 166 v°.)

Bien est vray que pour-ce que le monde n'est point coustumier de parler de philosophie sinon en Grec et Latin, il nous semble estre impossible de pouvoir faire autrement. (F. 163 v°.)

Peut estre qu'en peu de temps et de brief, il viendra quelque bonne personne, non moins hardie que d'esprit, qui mettra la main à telle marchandise en la faveur publique sans craindre

personne, non moins hardie qu'ingenieuse et scavante, non ambicieuse, non craignant l'envie ou hayne d'aucuns, nous otera cette faulse persuasion, donnant à notre langue la fleur et le fruict des bonnes lettres : autrement, si l'affection que nous portons aux langues etrangeres (quelque excellence qui soit en elles) empeschoit cete notre si grande felicité, elles seroient dignes veritablement non d'envie, mais de hayne, non de fatigue, mais de facherie : elles seroint dignes finablement d'estre non apprises mais reprises de ceux qui ont plus de besoing du vif intellect de l'esprit que du son des paroles mortes (1).

mano a così fatta mercatantia : e per giovare alla gente, non curando dell' odio, nè della invidia di litterati, condurrà d'altrui lingua alla nostra le gioie, et i frutti delle scientie : lequali hora perfettamente non gustiamo, nè conosciamo (F. 126 r°)..... Dunque dal contrasto che è tuttavia tra la natura dell' anima, et tra'l costume del nostro studio, dipende la difficultà della cognition delle lingue ; degna veramente non d'invidia, ma d'odio : non di fatica, ma di fastidio : et degna finalmente di dovere essere non appresa, ma ripresa dalle persone : si come cosa, laquale non è cibo, ma

l'envye, ny la haine des doctes, amenera des langues estrangeres en la nostre, les bagues, les joyaulx et les fruitz des sciences, que maintenant nous ne goustons ny ne congnoissons assez bien. (F. 164 r°.)

De ceste contrarieté qui est tousjours entre la nature de l'ame, et la coustume de nostre estude, depend la dificulté de la congnoissance des langues, digne veritablement non d'envie, mais de haine, non de labeur, mais de fascherie, et finalement digne d'estre reprise de chascun, non pas aprise : car ce n'est point la viande : ains le songe et l'ombre de la viande de l'esprit. (F. 165 r°.)

(1) Cette dernière expression, qu'on ne trouve pas dans le texte correspondant de Sperone, s'y rencontre quelques lignes plus haut.

sogno, e ombra del vero cibo dell' intelletto. (F. 127 r°.)

L. I. ch. XI.

Je seroy' bien d'avis... que celuy qui par une inclination naturelle (ce qu'on peut juger par les œuvres latines et thoscanes de Petrarque et Boccace, voire d'aucuns scavans hommes de nostre tens) se sentiroit plus propre à ecrire en sa langue qu'en grec ou en latin, s'etudiast plus tost à se rendre immortel entre les siens, ecrivant bien en son vulgaire, que mal ecrivant en ces deux autres langues, estre vil aux doctes pareillement et aux indoctes.

Piu vi vò dire, sarà alcuno per aventura, cui nè natura, nè industria non mancherà ; nulladimeno egli serà quasi che dalle stelle inclinato a parlare et scriver meglio volgare, che non latino in un soggetto, et in una materia medesma. Che dee fare egli ? Che ciò sia il vero ; vedete le cose latine del Petrarca, et del Boccacio, e agguagliatele alle loro volgari ; di quelle niuna peggiore, di queste niuna migliore giudicarete. Dunque da capo consiglio e ammonisco voi, Messer Lazaro, scrivere et parlare latino, come quello che assai meglio scrivete et parlate latino, che non volgare : ma

Je vous diray plus, tel peut estre à qui ny nature ny l'industrie ne defaillent : ce neanmoins par la force des planettes, il sera plus enclin en un mesme suget et en une matiere à myeulx escrire et parler son vulgaire que latin. Que doit il faire cestuy là ? Qu'il soit ainsi, prenez les œuvres latines de Petrarque et de Bocace, et les apariez à leur vulgaire : vous jugerez qu'il n'en est point de pires en latin ny de meilleures en Tuscan. Doncques pour resolution, je vous conseille seigneur Lazare, que vous escriviez et parliez latin, comme celuy qui myeulx y parle et escrit qu'en vulgaire. Et à vous mon gentil homme... je

voi gentilhuomo.... altramente consiglio ; et facendo altramente non solamente non viverete inhonorato ; ma tanto più glorioso, quanto scrivendo, et parlando bene volgare, almeno a volgari sarete charo : ove malamente scrivendo, et parlando latino, vile sareste a dotti parimente, et indotti. (F. 112 v°.)

S'il s'en trouvoit encores quelques uns de ceux qui de simples paroles font tout leur art et science, en sorte que nommer la langue greque et latine, leur semble parler d'une langue divine, et parler de la vulgaire, nommer une langue inhumaine, incapable de toute erudition...

Assai credemo d'alcuna cosa sapere, quando, senza cognoscere la natura di lei, possiamo dire in che modo la nominava Cicerone, Plinio, Lucretio et Virgilio... ; delle cui semplici parolette fanno gl' huomini di questa età le loro arti et scientie ; in guisa, che dir lingua greca et latina par dire lingua divina ;

vous donne autre conseil, pour-ce que si vous me croyez non seulement vous ne vivrez point sans honneur, mais encor de tant plus exalté quand myeulx vous escrirez et parlerez bon Tuscan : A tout le moins tel serez vous entre le commun, au contraire si vous escrivez et parlez mal latin vous serez en vil pris tant entre les indoctes que les sçavans. (F. 146 v°.)

Aussi nous est il bien avis que nous sçachons assez de quelque science, quand sans congnoissant sa nature, nous povons dire en quelle sorte elle estoit nommée par Ciceron, Pline, Lucrece et Virgile... sur les simples paroles desquelz les hommes du jourd'huy dressent le fondement de leurs artz et sciences : tellement qu'en disant ces motz, langue greque, ou langue latine, il semble que l'on die langue divine. Et que la vulgaire soit une

Pensent ilz donques, je ne dy egaler, mais aprocher seulement de ces aucteurs en leurs langues ? recueillant de cet orateur et de ce poëte ores un nom, ores un verbe, ores un vers, et ores une sentence : comme si en la façon qu'on rebatist un vieil edifice, ilz s'attendoint rendre par ces pierres ramassées à la ruynée fabrique de ces langues sa premiere grandeur et excellence. Mais vous ne serez ja si bons massons (vous, qui estes si grands zelateurs des langues greque et latine) que leur puissiez rendre celle forme que leur donnarent premierement ces bons et excellens architectes : et si vous esperez (comme fist

et che sola la lingua volgare sia una lingua inhumana, priva al tutto del discorso dell' intelletto. (F. 128 v°.)

A voi messer Lazaro, come a persona d'altro parere, predico che indarno tentate di ridurre dal suo lungo esilio in Italia la vostra lingua latina ; et dopo la totale ruina di lei, sollevarla da terra : chè se quando ella cominciava a cadere, non fu huomo, che sostenere ve la potesse ; et chiunque alla rovina s'oppose, a guisa di Polidamante fu oppresso dal peso ; hora che ella giace del tutto, rotta parimente dal precipitio et dal tempo ; qual Athleta, o qual gigante potrà vantarsi di rilevarla ? nè à me pare, se a vostri scritti riguardo, che ne vogliate far

langue inhumaine, et du tout privée des discours des intelligences... (F. 167 v°.)

A vous messire Lazare qui estes d'autre opinion, je dy qu'en vain vous essayez de ramener, de son long exil en Italie, vostre langue latine, pour la relever de terre, apres sa totale ruïne : car si lors qu'elle commençoit à tomber il ne se trouva homme qui la peust soustenir, et que quiconque s'oposa à sa ruïne, fut ainsi qu'un Polidamas trop chargé du fardeau, maintenant qu'elle est du tout abatuë, et debrisée, et precepitée du temps, qui sera le vaillant homme, ou quel sera le geant, qui se pourra venter de la relever ? Il ne me semble point en regardant voz escritz, que

Esculape dès membres d'Hippolite) que par ces fragmentz recueilliz, elles puyssent estre resuscitées, vous vous abusez, ne pensant point qu'à la cheute de si superbes edifices conjointe à la ruyne fatale de ces deux puissantes monarchies, une partie devint poudre, et l'autre doit estre en beaucoup de pieces, les queles vouloir reduire en un seroit chose impossible : outre que beaucoup d'autres parties sont demeurées aux fondementz des vieilles murailles, ou egarées par le long cours des siecles ne se peuvent trouver d'aucun. Parquoy venant à redifier cete fabrique, vous serez bien loing de luy restituer sa premiere grandeur, quand, ou souloit estre la sale, vous ferez paravanture les chambres, les etables

pruova : considerando che'l vostro scrivere latino non è altro, che uno andar ricogliendo per questo auttore, et per quello, hora un nome, hora un verbo, hora un adverbio della sua lingua : il che facendo, se voi sperate (quasi nuovo Esculapio) che il porre insieme cotai fragmenti possa farla risuscitare, voi v'ingannate ; non vi accorgendo, che nel cadere di si superbo edificio, una parte divenne polvere, et un' altra dee esser rotta in più pezzi : liquali volere in uno ridurre, sarebbe cosa impossibile : senza chè molte sono l'altre parti, lequali rimase in fondo del mucchio, o involate dal tempo, non son trovate da alcuno : onde minore, et men

vous en vouliez prendre l'espreuve : Veu que vostre escriture latine n'est autre chose que aller d'un autheur en autre, recueillir maintenant de l'un un nom, de l'autre un verbe, et de l'autre un adverbe, de leurs langues. Enquoy faisant si vous pensez (comme un autre Esculape fit d'Hipolite) que pour joindre plusieurs de telz fragmentz ensemble, vous la poviez resusciter, vous estes trop abusé de vous mesmes, ne vous avisant point qu'au choir de si superbe edifice, une partie devint poudre, et l'autre se doit estre rompue en plusieurs pieces : tellement que qui les voudroit rassembler en leur premier estat seroit chose impossible. Outre ce que plusieurs parties d'icelles, demeurées au fons du grant tas de pierres, ou envelopées du temps, n'ont peu estre

ou la cuysine, confundant les portes et les fenestres, bref changeant toute la forme de l'edifice. Finablement j'estimeroy' l'Art pouvoir exprimer la vive energie de la Nature, si vous pouviez rendre à cete fabrique renouvelée semblable à l'antique, etant manque l'idée de la quele faudroit tyrer l'exemple pour la redifier.

ferma rifarete la fabrica, che ella non era da prima : et venendovi fatto di ridur lei alla sua prima grandezza, mai non fia vero, che voi le diate la forme, che anticamente le dierono que' primi buoni architetti, quando nova la fabricarono : anzi ove soleva esser la sala, farete le camere, confonderete le porte, et delle finestre di lei, questa alta, quell' altra bassa riformarete : ivi sode tutte, et intere risurgeranno le sue muraglie, onde primieramente s'illuminava il palazzo : et altronde dentro di lei con la luce del sole alcun fiato di tristo vento entrerà, che farà inferma la stanza. Finalmente sarà mira-

trouvées d'homme vivant. Par ainsi en voulant refaire ceste fabrique, elle seroit moindre et moins ferme qu'elle n'estoit auparavant. Et quand encor vous parviendrez à la reduire en sa grandeur premiere, il ne se peut faire que vous luy donniez ceste forme, et beauté qu'anciennement luy donnerent ses premiers architectes, lorsque premierement ils la bastirent : pour ce qu'au lieu ou estoit la salle vous ferez les chambres, vous mettrez les portes confusement, et quant aux fenestres vous en dresserez l'une haute pour l'autre basse : Et si dresserez les murs fermes et entiers, en l'endroit d'ou venoit la clarté en la salle, ainsi vous ofusquerez la veuë, et au lieu de celà, en faisant ouverture au soleil, il y entrera parmy quelque alene de mauvais vent, qui infectera le logis. Finalement ce sera un miracle, surpassant

colo più che humano provedimento il rifarla mai più eguale, o simile a quell'antica, essendo mancata l'Idea, onde il mondo tolse l'essempio di edificarla. (F. 129 v°.)

Vous deprisez nostre vulgaire, paravanture non pour autre raison, sinon que des enfance et sans etude nous l'apprenons, les autres avecques grand peine et industrie.

In guisa... che sola la lingua volgare sia una lingua inhumana..., forse non per altra ragione, salvo perchè questa una da fanciulli, et senza studio impariamo, ove a quell' altre con molta cura ci con vertiamo... (F. 128 v°.)

L. II., ch. III.

Certainement ce seroit chose trop facile, et pourtant contemptible, se faire eternel par renommée, si la felicité de nature donnée mesmes aux plus indoctes etoit suffisante pour faire chose digne de l'immortalité. Qui veut

Bene starebbe, se questa guisa di studio bastasse altrui a far cosa degna di laude, et di meraviglia : ma egli sarebbe troppo leggiera cosa il farsi eterno per fama; et il numero de buoni et lodati

l'humaine providence, si on la peut faire egale ou semblable à l'antique, veu que nous avons le default de l'Idée, d'ou le monde avoit pris l'exemple de la bastir. (F. 169 r°.)

Il semble que... la vulgaire soit une langue inhumaine... non pour autre cause par aventure, que pource que nous l'aprenons sans travail, et des enfance, et que les autres par grant labeur nous sont faites familieres... (F. 167 v°.)

Ce seroit un grand bien, si telle maniere d'estude sufisoit à l'homme pour faire chose digne de louange et de merveille mais la cause en est trop legere pour le rendre eternel par renommée : si est-ce pourtant, que s'il se pouvoit faire, le nombre des bons et louables escrivains en augmenteroit beaucoup en peu de

voler par les mains et bouches des hommes doit longuement demeurer en sa chambre : et qui desire vivre en la memoire de la postérité, doit comme mort en soymesmes suer et trembler maintesfois, et autant que notz poëtes courtizans boyvent, mangent et dorment à leur oyse, endurer de faim, de soif et de longues vigiles.

scrittori, in piccol tempo diventerebbe molto maggiore, che egli non è. Bisogna, gentilhuomo mio charo, volendo andar per le mani et per le bocche delle persone del mondo lungo tempo, sedersi nella sua camera : et chi morto in se stesso, disia di viver nella memoria degli huomini, sudare e agghiacciar più volte, e quando altri mangia et dorme a suo agio, patir fame, et vegghiare. (F. 121 r°.)

temps. Il est donc besoing, mon gentilhomme, à celuy qui veult estre trouvé dedans les mains, et parmy les bouches des hommes, tenir par longue espace de temps, pié à boulle, en son estude. Et quiconque desire apres sa mort, revivre en la memoire des hommes, il doit aquerir telle resurection, par suer et trembler souvent, et soufrir faim et soif, et veiller tandis que les autres mengent et dorment. (F. 157 r° et v°.)

———

CHAPITRE V

L'ILLUSTRATION DE LA LANGUE CHEZ DU BELLAY ET LES INFLUENCES ITALIENNES. — LA POÉTIQUE NOUVELLE.

Donc toute la défense de la langue française, chez Du Bellay, dérive d'une manière très directe, d'un courant de plaidoyers en faveur de la langue vulgaire de l'Italie. Il n'a fait que prendre les théories des avocats italiens pour les faire servir à sa cause. Je ne saurais être aussi affirmatif pour ce qui concerne l'autre partie du manifeste, celle où il expose sa méthode pour illustrer la langue. Et pourtant là encore l'influence d'ouvrages qui étaient alors répandus en Italie, de courants d'idées qu'on y aperçoit, me semble incontestable.

Le système qu'on avait employé pendant tout le règne de François Ier, et que Thomas Sibilet venait encore de préconiser tout récemment dans son *Art poétique*, c'était la traduction. Du Bellay tient à affirmer tout d'abord qu'il renonce à ce procédé : excellente pour vulgariser les sciences et la philosophie, la traduction est insuffisante pour doter notre langue d'œuvres oratoires et poétiques. Lui que nous

venons de saisir en flagrant délit de traduction, il déclare qu'il ne faut plus traduire : « Quand à l'eloquution, partie certes la plus difficile, et sans la quelle toutes autres choses restent comme inutiles et semblables à un glayve encores couvert de sa gayne, eloquution (dy je) par la quelle principalement un orateur est jugé plus excellent, et un genre de dire meilleur que l'autre : comme celle dont est apellée la mesme eloquence : et dont la vertu gist aux motz propres, usitez et non aliénes du commun usaige de parler, aux methaphores, alegories, comparaisons, similitudes, energies, et tant d'autres figures et ornemens, sans les quelz tout oraison et poëme sont nudz, manques et debiles : je ne croyray jamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace dont l'autheur en a usé : d'autant que chacune langue a je ne scay quoy propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le naif en une autre langue, observant la loy de traduyre, qui est n'espacier point hors des limites de l'aucteur, vostre diction sera contrainte, froide, et de mauvaise grace. Et qu'ainsi soit, qu'on me lyse un Demosthene et Homere latins, un Ciceron et Vergile francoys, pour voir s'ilz vous engendreront telles affections, voyre ainsi qu'un Prothée vous transformeront en diverses sortes, comme vous sentez, lysant ces aucteurs en leurs langues. Il vous semblera passer de l'ardente montaigne d'Aethne sur le froid sommet de Caucase. Et ce que je dy des langues latine et greque, se doit reciproquement

dire de tous les vulgaires dont j'allegueray seulement un Petrarque, du quel j'ose bien dire, que si Homere et Virgile renaissans avoint entrepris de le traduyre, ilz ne le pouroint rendre avecques la mesme grace et nayfveté qu'il est en son vulgaire toscan (1). »

Cette idée-là était déjà indiquée chez Speroni. Elle y était avec moins de développement, mais très nette. Lazzaro vient de déclarer que la lecture d'Homère, de Virgile, de Démosthène et de Cicéron (ce sont les quatre mêmes noms que chez Du Bellay) est sur lui toute puissante, qu'il n'est point de tristesses dont elle ne le console et qu'aucun plaisir n'est comparable à ceux qu'elle lui procure. Fort bien, répond le Courtisan : Boccace a sur moi exactement le même effet, il me transforme à volonté, il gouverne mes sentiments à sa guise. Ces merveilleux effets ne sont donc pas le privilège des langues anciennes ; ils sont dus au fond, non pas à la forme. A quoi Bembo réplique : « Ce n'est pas cela, ains la faconde est seule ou principale ocasion de faire en nous ces merveilleux effetz. Qu'il soit vray, lisez Virgille en langue vulgaire, Homere en latin et Boccace en françois, vous verrez qu'ilz ne feront pas ces miracles. Le seigneur Lazare dit vray doncques quand il met es langues la proprieté de telz effetz, non pas qu'il preuve par ceste sienne raison qu'on ne doive aprendre autre langue que la latine et la grecque, car si nostre langue n'est pour le present douée de si

(1) L. v, p. 84.

nobles personnages, si n'est-il pas impossible qu'elle n'en ait quelquefois de peu moins excellentz que Virgile et Homere (1). »

Mais si le germe de cette idée était chez Speroni, Du Bellay l'a développé. Il a insisté beaucoup plus que son modèle italien. La raison en est qu'il avait une théorie nouvelle à faire prévaloir : la théorie de l'imitation.

Cette théorie (2) vient principalement de Quintilien et d'Horace, cela est acquis. Trois ou quatre des phrases par lesquelles il l'exprime sont traduites textuellement du premier, et l'on retrouve çà et là quelques réminiscences du second. Pourtant il n'est pas inutile de rappeler que les humanistes du XVI[e] siècle, spécialement les humanistes italiens, ont souvent abordé cette question de l'imitation, qu'ils l'ont mise en quelque sorte à l'ordre du jour. Bembo et J.-F. Pic de la Mirandole avaient échangé sur ce sujet deux lettres qui durent être fort lues alors, comme tous les écrits de ces illustres personnages. Plus près de l'époque de Du Bellay, il convient de signaler un important ouvrage de Bartolomeo Ricci, *De imitatione libri tres,* qui fut publié à Venise, chez les Aldes, en 1541, et de nouveau en 1545, c'est-à-dire dans le même temps et dans les mêmes ateliers que les *Dialogues* de Speroni. Dans les œuvres de Calcagnini, imprimées en 1544, je relève (p. 269) un *Traité de l'imitation* adressé à G.-B. Cinzio Giraldi. A l'occasion

(1) Trad. Gruget, fol. 142 r°.
(2) I, VII et VIII, — II, III.

de ce traité, le grand Giraldi, Lelio Gregorio, écrit à son parent Cinzio une lettre où il fait connaître son avis sur la matière (1).

Peut-être le mouvement d'idées que révèlent ces ouvrages et d'autres encore, a-t-il eu son influence sur la conception de Du Bellay. Tous étaient pleins de souvenirs anciens empruntés à Quintilien et à Horace : ils l'invitaient à puiser chez ces auteurs. D'ailleurs ils insistent sur beaucoup des idées que nous rencontrons dans la *Deffence et illustration*. Voici comment Ricci exprime ce qu'on a appelé chez Du Bellay la théorie de l'innutrition : « sic hæc apte, sic belle, sic recte, quidquid vult, in alienam faciem transfert, atque convertit, ut quæ prima fuerit nulla sentitur, ac quemadmodum apes, quæ flosculos, herbulas, ac quidquid imbiberint roris, in suum novum corpus ita conficiunt, ut nihil horum existat ex pristina aut forma aut materia, sic hæc nobis alienas virtutes, atque sententias ita suo studio, suaque arte conficit, atque condit suaviter, ut pristinæ formæ nihil agnoscatur, nostrumque id fiat maxime, quod ea nobis apte compararit, atque construxerit (2). »

Ricci insistait longuement et à diverses reprises

(1) Dans le même temps un jurisconsulte, Jacobus Omphalius, dédia au cardinal Jean Du Bellay, cousin de notre poète, un traité intitulé *De elocutionis imitatione ac apparatu liber unus*. La première édition que je connaisse de cet ouvrage date de 1555 ; j'ignore s'il y en a eu quelque autre antérieure à celle-ci. Notons encore que dans les œuvres de Speroni (*Opere* 1740, t. I), on trouve un traité *Dell' Imitazione* : inédit jusqu'en 1740, il n'a pas pu être connu de Du Bellay, mais lui aussi prouve combien cette question de l'imitation préoccupait alors tout le monde.

(2) Ed. de 1545, p. 60.

sur cette idée que la littérature des Romains est entièrement imitée des Grecs, et il se recommandait sans cesse de leur exemple pour autoriser ses principes. On sait quelle place importante Du Bellay, de son côté, fait à cet argument (1). Lui et ses contemporains (Pelletier, Sibilet) ont pu lire chez Ricci et chez d'autres de longues dissertations sur une question qui parait les préoccuper (2), celle de savoir si dans la formation du poète et de l'orateur, l'art a plus de part que la nature ou inversement. C'est le problème central, celui-là, dans ces traités de l'imitation, et il est inutile de dire que chez ces partisans déterminés des classiques, chez Bembo, chez Celio Calcagnini, chez Giraldi, comme chez Ricci une place très importante est faite à l'art. Les conseils que donne Du Bellay (3), de choisir pour modèle un auteur qui mérite d'être imité, de bien se connaitre soi-même et de mesurer ses propres forces afin de ne pas violenter sa nature, sont longuement développés chez Ricci : ils occupent presque tout le premier livre où, examinant successivement tous les genres littéraires, il détermine dans chacun d'eux les modèles les plus parfaits (4).

(1) I, VII.
(2) II, III.
(3) II, III.
(4) On lit chez Du Bellay (I, VII, p. 100) : « Virgile immita si bien Homere, Hesiode et Thëocrit, que depuis on a dict de luy, que de ces troys il a surmonté l'un, egalé l'autre, et aproché si pres de l'autre, que si la felicité des argumens qu'ilz ont traitez eust esté pareille, la palme seroit bien douteuse. » La source de ce passage a échappé aux diligentes recherches de M. Chamard. On peut rapprocher la phrase suivante de Ricci (éd. de 1545, fol. 25 r°) : « Cum videret Vergilius quantam

Mais ces humanistes écrivaient le plus souvent pour de purs humanistes. Ricci, Calcagnini, ennemis irréductibles de toute langue vulgaire, formulaient des préceptes pour ceux qui continuaient la tradition latine, qui imitaient Cicéron et Virgile dans leur langue. Il n'était pas question pour eux de doter le vulgaire italien des genres antiques. Ils auraient vu là une profanation. La langue toscane, si on voulait absolument continuer à l'écrire, devait se limiter aux genres que la tradition lui assignait, des genres à formes fixes comme le sonnet, la ballade, la canzone. Entre ces deux courants extrêmes, celui de la pure tradition vulgaire et celui de la pure tradition classique, un courant intermédiaire s'était formé et avait grandi : il était représenté par des hommes très cultivés, souvent érudits qui, partisans résolus de la langue vulgaire, voulaient l'illustrer en y acclimatant les genres littéraires des anciens. Ceux-là n'ont cessé de conseiller l'imitation de l'antiquité, de transporter dans les œuvres en langue vulgaire les préceptes que les purs humanistes destinaient aux œuvres latines. Trissino, Claudio Tolomei, Alamanni, d'autres encore, s'imprègnent des modèles grecs et latins ; ils

universa Græcia ex tribus præclaris scriptoribus, Theocrito, Hesiodo, atque Homero, gloriam consequeretur, minime contentus si eorum quemvis in suo genere tantum æquasset, omnia unus in se experiri est ausus : quod quidem ingens onus ita validis humeris sustinuit, ut quo Græci suum singuli, ac per se quisque, hic solus tria illa scribendi genera fortiter, ac summa cum omnium laude in Latium provexerit. » Certainement cette phrase n'est pas la source de Du Bellay. Elle présente cependant cet intérêt de nous montrer une idée très analogue à celle de Du Bellay dans un ouvrage contemporain, qu'il a pu lire, et qui appartient à une série de traités sur l'imitation.

s'assimilent les leçons des théoriciens des littératures anciennes, pour acclimater les anciennes formes dans la littérature italienne. Comme les partisans des modernes, imitateurs, pour ce qui concerne la langue, des Dante, des Pétrarque et des Boccace, pour le fond leurs modèles sont exactement ceux des humanistes.

Déjà la plupart des genres anciens avaient été transplantés dans ce sol nouveau. La tragédie avait reparu avec la *Sophonisbe* de Trissino (1515). L'élégie amoureuse devait sa résurrection à l'Arioste et à Luigi Alamanni (autour de 1520) et dans le même temps ces mêmes auteurs avaient rapproché le « capitolo » de la satire (1517-1530). Trissino et Alamanni avaient encore tenté de renouveler les grands genres, l'ode pindarique et l'épopée. Bernardo Tasso avait composé des odes à la manière d'Horace. On avait imaginé le vers libre à l'imitation de l'hexamètre. Claudio Tolomei, dans ses *Regole della nuova poesia* (1539), avait cherché à constituer un système de versification italienne sur le type de la versification des anciens.

On reconnait ici les tentatives que la Pléiade va faire chez nous ; on retrouve aussi les grandes lignes du programme poétique de la *Deffence et illustration* : « Ly donques et rely premierement (ô Poëte futur) fueillete de main nocturne et journelle les exemplaires grecz et latins : puis me laisse toutes ces vieilles poësies francoyses aux Jeuz Floraux de Thoulouze et au Puy de Rouan : comme rondeaux, ballades, vyrelaiz, chantz royaulx, chansons, et autres telles episseries, qui corrumpent le goust de nostre

langue et ne servent si non à porter temoingnaige de notre ignorance (1). » La guerre est déclarée aux genres traditionels de la littérature vulgaire ; il faut leur substituer les genres anciens, imiter les classiques afin de donner satisfaction aux doctes. Et Du Bellay énumère l'épigramme, l'élégie, l'ode « au son de la lyre greque et romaine », l'épître, la satire, le sonnet, l'églogue, la comédie, la tragédie, l'épopée, l'histoire d'apparat ornée de « belles concions » indiquant pour chaque genre les modèles à suivre.

La seule différence notable qu'il faille signaler entre le plan de Du Bellay et celui des Italiens classicistes (classicheggianti, comme disent les historiens de la littérature italienne), c'est que Du Bellay rompt entièrement avec la tradition nationale tandis que les Italiens lui réservent une place. Ils préconisent les genres antiques, les préfèrent manifestement, mais ils ne rejettent pas pour cela sans appel les genres vulgaires. Le sonnet est trop fort de l'autorité de Pétrarque pour qu'ils songent à le bannir. En France, aucun genre national n'est autorisé par un auteur aussi universellement admiré. La poésie marotique ne se recommande que de Marot, et Marot est encore tout moderne ; il vient à peine de mourir (1544) ; son œuvre est justement dans cette période où les œuvres retentissantes provoquent, en même temps que de vives admirations, des réactions passionnées. Voilà pourquoi Du Bellay, l'un des promoteurs de la réaction

(1) II, IV, p. 201.

antimarotique, ne garde aucun ménagement. Voilà aussi pourquoi il commet cette étrange inconséquence, en même temps qu'il rejette en bloc les genres à formes fixes, d'admettre et de recommander le sonnet, genre à formes fixes lui aussi. C'est que le sonnet est autorisé par de grands modèles. Il plaira aux savants qui jugent par autorité. C'est donc un genre propre à ennoblir une littérature encore sans lustre. Le débat n'est pas entre les genres à formes fixes et les autres ; il est entre les genres nobles et les genres bas. Il faut relever la littérature vulgaire de son discrédit, faire en sorte qu'elle puisse plaire aux hommes cultivés dont le nombre croît de jour en jour, c'est-à-dire aux hommes versés dans les lettres grecques, latines et italiennes.

Aussi Du Bellay est-il encore tout à fait en communauté de vues avec les classicistes italiens, lorsqu'il veut que la poésie soit avant tout savante. Il aurait pu écrire en tête de son manifeste : « Odi profanum vulgus ». Dans l'ode, il recommande au poète futur qu'il « n'y ait vers, ou n'aparoisse quelque vestige de rare et antique erudition... Sur toutes choses, ajoute-t-il, prens garde que ce genre de poëme soit eloingné du vulgaire (1). » Il veut que son poète soit « doué d'une excellente felicité de nature », sans doute ; mais par-dessus tout il recommande qu'il soit « instruict de tous bons ars et sciences, principalement naturelles et mathematiques, versé en tous genres

(1) II, IV, p. 209.

de bons aucteurs grecz et latins, non ignorant des parties et offices de la vie humaine (1). » Les Italiens pensaient donner plus de dignité à leur littérature en la rendant érudite. Du Bellay partagea sans réserve leur opinion sur ce point. Il a déclaré que la supériorité de l'Italie sur la France au point de vue littéraire venait de ce que, au-delà des monts, les gens qui se mêlaient d'écrire étaient tous « personnaiges de grand' erudition », tandis que chez nous les ignorants seuls y mettaient la main. Nous avons constaté tout à l'heure que l'une des phrases les plus énergiques par lesquelles il impose au poète la nécessité d'un travail assidu, est prise d'un auteur italien, de Sperone Speroni : « Qui veut voler par les mains et bouches des hommes, doit longuement demeurer en sa chambre : et qui desire vivre en la memoire de la posterité, doit comme mort en soy mesmes suer et trembler maintesfois, et autant que noz poëtes courtizans boyvent, mangent et dorment à leur ayse, endurer de faim, de soif et de longues vigiles (2). »

Je crois donc que sur la poétique de Du Bellay, comme sur sa défense de la langue vulgaire, l'exemple de l'Italie a exercé une influence décisive. Sans doute nous n'arrivons ici qu'à des résultats vraisemblables ; nous n'avons pas de certitudes. Comme tout à l'heure nous apercevons en Italie et en France deux courants très semblables, et comme tout à l'heure aussi, le courant italien précédant le courant français et pré-

(1) II, v, p. 233.
(2) II, iii, p. 198.

sentant des caractères analogues, semble lui avoir donné naissance. Mais tandis que tout à l'heure nous saisissions, dans le *Dialogue* de Speroni sur les langues, le passage de l'un à l'autre, cette fois l'intermédiaire nous échappe. Il est très possible qu'on le découvre quelque jour.

Étant donné la méthode de travail que l'étude de Speroni vient de nous révéler dans la *Deffence*, étant donné que l'*Olive* tout entière est servilement imitée de poètes italiens, je me sens tout disposé à croire que la poétique de la *Deffence* est elle aussi copiée en bonne partie de quelque auteur italien, et que de longs fragments des chapitres III, IV, V, XI et XII du second livre sont empruntés tout comme ceux que nous citions il n'y a qu'un instant.

Il est encore parfaitement possible, d'ailleurs, que Du Bellay se soit montré plus discret, et qu'il n'ait pas usurpé les mots mêmes de son modèle, mais seulement ses idées. Dans ce cas il serait beaucoup plus malaisé de déterminer l'intermédiaire ou les intermédiaires que nous cherchons. Peut-être était-ce quelque personnage obscur, qui n'occupe aucune place dans l'école des classicistes italiens bien qu'il ait partagé leurs idées ; peut-être était-ce un homme qui n'a rien écrit, mais que Du Bellay a rencontré et qui lui a seulement, dans des conversations, fait connaître les projets et les espérances de la jeune école. On a pensé (1) que Luigi Alamanni avait pu servir de trait

(1) Cf. le livre si érudit de M. Henri HAUVETTE, *Luigi Alamanni*, Paris, 1903, pp. 437-463.

d'union entre les deux renaissances de la poétique ancienne. Alamanni est un écrivain de second ou de troisième ordre et sa place comme poète est assez mince ; mais, comme théoricien, il est l'un des représentants principaux du mouvement classiciste italien. Exilé de Florence pour avoir été mêlé à une conspiration, il a passé en France la meilleure part de sa vie : il y a publié ses œuvres. Très considéré à la cour de François Ier, il était en mesure d'exercer une influence chez nous. Du Bellay le nomme une fois dans sa *Deffence* ; Ronsard l'imite dans ses *Odes pindariques*. Cette hypothèse n'est donc pas sans fondement. On ne peut pourtant pas dire qu'elle soit démontrée ; les faits qu'on peut alléguer en sa faveur ne me semblent même pas suffire à lui conférer un haut degré de probabilité. Alamanni a pu être l'intermédiaire que nous cherchons, mais il n'est pas sûr du tout qu'il l'ait été.

La seule chose qui soit tout à fait vraisemblable, c'est que cet intermédiaire existe, qu'il y a eu communication entre les deux courants. Non seulement le rapprochement des dates invite à le penser, mais quelques faits, très singuliers à première vue, paraissent s'expliquer assez bien dans cette hypothèse :

1° La place faite par Du Bellay au genre italien du sonnet parmi les genres anciens, semble indiquer qu'il adopte un programme de poétique antique élaboré par un Italien ;

2° Il propose aux Français de faire des vers blancs blancs, et le vers blanc n'est pas encore représenté dans

la littérature française : il existe au contraire en Italie, et, très cultivé par les classicistes, il semble être une imitation de l'hexamètre antique ;

3° Nous constations tout à l'heure que c'est chez Alamanni, chez un Italien classiciste, que Ronsard a pris le modèle de son *Ode pindarique*, et Ronsard travaillait déjà activement à ses *Odes pindariques* puisque le privilège de l'imprimeur, daté du 10 janvier 1549, est antérieur à la publication de la *Deffence* ;

4° pour beaucoup de genres, à côté d'auteurs anciens, Du Bellay propose comme modèle un auteur italien.

Mais, par-dessus tout, les emprunts à Speroni que nous venons de constater appuient cette hypothèse. Plus encore que les imitations de l'*Olive*, ils nous apprennent qu'en écrivant la *Deffence* et en précisant le programme de la Pléiade, Du Bellay avait les yeux tournés vers l'Italie, qu'il s'inspirait de l'Italie. S'il en est ainsi, et si d'autre part nous constatons que l'imitation régulière et savante qui doit être le précepte fondamental de la poétique nouvelle était déjà très en faveur chez quelques Italiens, n'avons-nous pas tout lieu de croire que Du Bellay a tiré profit de leurs idées ?

CHAPITRE VI

LES THÉORIES ORTHOGRAPHIQUES DE MEIGRET ET LA TENTATIVE DE TRISSINO

Ce n'était pas assez de défendre la langue française par des arguments, et de préparer un programme poétique destiné à l'illustrer ; il fallait encore l'étudier en elle-même pour faire l'inventaire de ses richesses, la régler, en faciliter l'étude. Vers le milieu du XVI[e] siècle, on en a senti très fortement le besoin.

Déjà sans doute on s'était occupé de grammaire française, mais dans un esprit différent de celui qui va désormais animer les grammairiens. Le but était ordinairement d'enseigner la langue aux étrangers, de faciliter les rapports entre les Français et leurs voisins. Certains grammairiens se proposent désormais un but nouveau : ils travaillent pour les Français et pour la langue française. Ils veulent qu'on la parle correctement, et pour cela ils s'efforcent de déterminer le bon usage. Ils espèrent l'entourer d'une grande considération s'ils prouvent qu'elle est soumise à des règles, et qu'on peut constituer une grammaire du français aussi bien qu'une grammaire du latin et du grec :

après cela, les gens qui l'accusent de barbarie seront réduits au silence. Ils souhaitent encore de la fixer, d'arrêter cet écoulement incessant dont tout le monde se plaint. Ils se promettent enfin qu'elle sera plus facile à étudier et que par suite les bons écrivains pourront se multiplier. D'un mot, leur objet est de donner plus de dignité à la langue, de l'élever au rang de langue littéraire et savante.

On est encore préoccupé par la question de l'orthographe. Là non plus, il n'y a pas encore de règle ; l'orthographe est abandonnée à la fantaisie individuelle ; et puis la mode a imposé de plus en plus la multiplication des lettres parasites destinées à rappeler l'étymologie des mots ; enfin le système des signes n'est pas adapté au système des sons qu'il doit représenter. Quelques hommes ont voulu, d'une volonté ferme, doter la langue d'une orthographe rationnelle, c'est-à-dire substituer à ce désordre l'unité et la simplicité. Ils savaient que par là ils en faciliteraient l'étude non seulement aux étrangers, mais aussi aux Français, comme le déclare Meigret, et Pelletier ajoute qu'il a l'espoir d'immortaliser par ce moyen le souvenir de la langue de son temps. Leur but était donc tout à fait le même que celui des grammairiens.

Ces deux questions, constitution d'une grammaire française régulière et réforme de l'orthographe, semblent commencer à préoccuper les esprits à peu près dans le temps où Du Bellay compose sa *Deffence*. C'est en 1542 que Louis Meigret publie son *Traicté touchant le commun usage de l'escriture françoise...*

au quel est debattu des faultes et abus en la vraye et ancienne puissance des letres ; et M. Brunot estime (1), avec Livet, que l'ouvrage qui a vraiment fondé la grammaire française, c'est le *Tretté de la grammere francoeze* de ce même Meigret, qui parut en 1550. Inutile de dire que Du Bellay n'est pour rien dans ce double mouvement. Il manquait totalement de compétence en ces matières. Mais il a très bien compris sans aucun doute que ces deux entreprises travaillaient au même but que la sienne, qu'elles étaient le complément naturel de sa *Deffence*. Il a fait quelques observations grammaticales en passant, et il a loué nettement la tentative orthographique de Meigret de manière à montrer qu'il s'y associait. Parlant de la rime pour l'œil opposée à la rime pour l'oreille, il écrit : il doit suffire au poète « que les deux dernieres syllabes soient unisones, ce qui arriveroit en la plus grand'part tant en voix qu'en ecriture, si l'orthographe françoyse n'eust point été depravée par les praticiens. Et pour ce que Loys Megret, non moins amplement que doctement, a traité cette partie, Lecteur, je te renvoye à son livre (2). »

Ainsi, nous continuons à retrouver chez nous les mêmes initiatives qu'en Italie. Le parallélisme se poursuit. Y a-t-il ici encore autre chose à signaler qu'un parallélisme ? Peut-on penser que l'exemple de l'Italie nous a été profitable ?

(1) *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. II, p. 145.
(2) II, VII, p. 257.

Pour la question orthographique, l'influence italienne est certaine. En Italie, nous avons vu déjà que le problème fut posé avec fracas par Trissino dans un manifeste très court mais très énergique, sa *Lettre au pape Clément*. Trissino ne demandait pas une orthographe rigoureusement phonétique ; il voulait seulement remédier à quelques abus orthographiques qui lui paraissaient particulièrement graves. Il distinguait l'I et l'U consonnes de l'I et l'U voyelles, et les marquait par les signes J et V ; il signalait la différence entre l'O bref et l'O long, entre l'E bref et l'E long, et, pour suppléer aux deux signes qui faisaient défaut dans l'alphabet latin, il employait des lettres grecques : l'epsilon et l'oméga ; enfin il écrivait le Z doux par un dzêta, de manière à le distinguer du Z dur. Bien qu'il aperçût d'autres défauts qui méritaient d'être corrigés, il déclarait se tenir à ceux-là, afin de ne pas effrayer et troubler ses lecteurs par des innovations trop nombreuses.

Sur les cinq modifications qu'il proposait, il n'obtint gain de cause que pour deux : les signes J et V, pour distinguer l'I et l'U consonnes, s'imposèrent aux imprimeurs. Les caractères grecs déroutaient trop le lecteur : ils furent rejetés. Mais sa lettre eut d'autres effets : elle déchaîna (1) une ardente polémique. Coup sur coup, on vit paraître une série d'écrits pour et contre sa théorie, citons : de Martelli,

(1) On trouvera tous ces pamphlets réimprimés à la suite des Œuvres de Trissino, au tome II de l'édition de 1729 : *Tutte le opere di Giovan Giorgio Trissino...* (Verona).

Riposta alla epistola del Trissino delle lettere nuovamente aggiunte alla lingua volgare Fiorentina ; d'Agnolo Firenzuola, le *Discacciamento delle nuove lettere* ; de Niccolò Liburnio, un *Dialogo sopra le lettere del Trissino*, publié à la suite de ses *Tre fontane* (1) ; d'Oreadino, un *Opusculum in quo agit utrum adjectio novarum literarum Italicæ linguæ aliquam utilitatem pepererit* ; et surtout de Claudio Tolomei, le dialogue intitulé : *De le lettere nuovamente aggiunte, libro di Adriano Franci da Siena intitolato il Polito* (2). Tous ces écrits ont envisagé sous tous leurs aspects et discuté avec passion les idées de Trissino ; ils ont pu aller beaucoup plus loin que lui quelquefois ; l'un d'entre eux principalement, celui de Tolomei, a su dégager les principes essentiels de l'orthographe phonétique.

S'il n'ont pas fait triompher un système rigoureusement rationnel, que personne ne semblait souhaiter, ils ont préparé une notable simplification et une rapide unification (3).

Cette fois encore, il nous faut insister sur les dates : la lettre au pape Clément parut en 1524 ; en 1529, Trissino donna toute une collection d'ouvrages en faveur de la langue italienne, réunis en un volume, où elle fut publiée pour la seconde fois, accompagnée des *Dubbi grammaticali*, qui la développaient et la préci-

(1) Ed. citée, fol. 104 v°-110 v°.

(2) *Epistola del Trissino de le lettere nuovamente aggiunte ne la lingua italiana.*

(3) Pour plus de détails sur la question orthographique, cf. l'intéressant ouvrage de Marsolin, *Giangiorgio Trissino*, ch. XIII.

saient. Il voulait montrer qu'il conservait ses positions en dépit des nombreuses attaques dont il avait été l'objet. Le fort du débat se place entre ces deux publications, entre 1524 et 1529 par conséquent (1). Or c'est en 1529 que Geoffroy Tory publie son *Champfleury*, et, dans cet ouvrage, Geoffroy Tory, qui connaît l'Italie (il a fait deux voyages au delà des Alpes), demande l'adoption des signes J et V pour représenter l'I et l'U consonnes. Meigret donnera, seulement quelques années plus tard, son *Traité sur l'orthographe*, mais il a dit quelque part que, dès 1530 environ, ses idées sur la matière étaient arrêtées.

Quelques expressions de Meigret semblent bien être des réminiscences de Trissino et prouver par conséquent qu'il a lu cet auteur. Il écrit, par exemple : « Pour autant qu'il est impossible de bien escrire selon les voix de la prononciation, que premierement nous ne cognoissions les puissances des letres, et à quelles voix elles servent : tout ainsi que ce n'est pas assez à ung peinctre d'avoir le vif present s'il ne cognoist les coleurs propres pour faire le pourtrait

(1) La première édition du *Polito* (l'édition de Rome) ne porte pas de date. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'elle est antérieure à 1531, date de la deuxième édition. Fontanini fixe la publication à 1530, mais Apostolo Zeno l'estime antérieure à 1528. (Cf. FONTANINI, *Biblioteca dell. eloquenza italiana*, éd. 1753, t. I, p. 30).

A la fin de l'exemplaire que j'ai entre les mains, exemplaire de la troisième édition probablement (Bibliothèque Mazarine, n° 11.420), je lis la phrase suivante : « Composta da l'authore nel. M.D.XXIX. d'Aprile, et stampata poi in Roma da Antonio Blado Asolano nel. M.D.XXXIIII. di Marzo. » Cette indication est imprimée. Si elle mérite foi, elle contredit l'hypothèse d'Apostolo Zeno et favorise celle de Fontanini. Quoi qu'il en soit, pour l'étude qui nous occupe, il nous est indifférent de savoir si le *Polito* a paru en 1528 ou en 1530.

perfect : il est necessaire pour rendre nostre entreprinse perfecte de les rechercher par le menu (1)... » La même image se retrouve au début de la poétique de Trissino, poétique qui parut précisément en 1529 dans le même volume que les *Traités sur l'orthographe*, et qui, comme eux, travaille à l'enrichissement de la langue vulgaire : « Faciendosi questa cotal imitazione con parole, rime e armonia, sì come la imitazione del dipintore si fa con disegno, e con colori, fia buono, inanzi chè ad essa imitazione si vegna, trattare di quello, con che essa imitazione si fa, cioè de le parole e de le rime (2). »

Le début du traité de Meigret a beaucoup d'analogies avec le début des *Dubbi grammaticali*, l'ouvrage principal de Trissino sur la question orthographique. Voici deux passages dont le rapprochement est significatif : « Les hommes, dit Meigret, diversement et selon les contrées, s'aydent des voix par ung commun artifice et usage, pour faire entendre plus aisément leurs fantaisies, les ungs aux aultres. Et pour lesquelles d'avantage ilz ont inventé pour une plus grande aisance des notes, que nous appellons letres : tant pour advertir les absens, que refreschir leur memoire, et pour aussi la laisser perpetuelle d'eulx et des choses, que bon leur sembleroit faire entendre à leur posterité. » Trissino avait dit de même : « Questo considerando l'ingegno umano..., e vedendo che il parlare, il quale era stato da la natura a l'uomo con-

(1) [illegible]

(2) *Le [illegible] divisioni della poetica, divisione prima*, au début.

cesso, per dichiarire i concetti de la mente sua, non posseva essi concetti, se non a quelli, che erano presenti, manifestare; però col mezo de l'arte... trovò le lettere, per le quali detti concetti non solamente a li presenti, ma ancora a quelli, che sono per qualunque distanzia, o di luogo, o di tempo lontani, si ponno mostrare (1). »

Et Meigret poursuit ainsi : « La letre doncques est la moindre partie de la voix composée. Et fault entendre que les simples voix ont esté anciennement appellées Elemens, à la semblance de ceux du monde : car elles composent les vocables, tout ainsi que font ces autres, tous les corps composez. Consequemment doncques il fault inferer que tout ainsi que les voix composent en la prononciation ung vocable, qu'aussi les letres qui sont leurs notes feront le semblable en l'escriture... » Et Trissino : « Ottima, e raggionevole cosa mi pare... comminciare secondo l'ordine de la natura da i principi primi, cioè da gli elementi, overo da le note di essi, che sono le lettere. Perciò che sì come gli elementi sono le prime, et indivisibili parti de le voci articulate, così le lettere, che rappresentano essi, sono le prime, et indivisibili parti de le parole, che si scrivono (2). »

Avec Meigret il ne saurait être question de traductions textuelles du genre de celles que nous relevions tout à l'heure chez Du Bellay. D'abord, il y a peut-être longtemps qu'il a lu les ouvrages de Trissino

(1) *Opere*, 1730, t. II, p. 205.
(2) *Ibid.*, p. 205.

quand il prend la plume ; peut-être ne les a-t-il pas revus depuis une dizaine d'années ; de plus, c'est un esprit trop vigoureux et trop personnel poar user ordinairement d'un pareil procédé : il refond les idées qu'il adopte. Aussi les rapprochements qui précèdent ne sauraient être décisifs. Ils le sont d'autant moins, que toutes ces idées avaient été exprimées par Priscien, qui a servi de modèle à nos deux auteurs. Il n'en faut pas moins noter que Trissino et Meigret font l'un et l'autre le même usage de Priscien, qu'ils exploitent l'un et l'autre ses idées en vue de leur thèse commune, et cette coïncidence est de nature à fortifier l'hypothèse que l'examen des dates nous suggérait. Meigret a très probablement connu quelque chose du combat qui venait de se livrer en Italie sur la question orthographique.

Or, au cours de ce combat, on avait formulé très nettement quelques-unes des théories de Meigret, celles mêmes que nous sommes surpris de trouver si vigoureusement dégagées dans ses ouvrages. C'est d'abord et surtout son principe essentiel, le principe de l'orthographe phonétique : les signes doivent être la représentation aussi exacte qu'il est possible des paroles. Il ne doit pas y avoir de lettres parasites ; aucune d'entre elles ne doit être amphibologique. On sait avec quelle tenacité Meigret n'a cessé de répéter ce principe, dans ses divers ouvrages. Trissino, lui aussi, avait dit cela à plusieurs reprises : « Je prétends, avait-il dit dans ses *Dubbi grammaticali*, qu'il est manifeste que, comme les mots expriment et repré-

sentent les concepts de l'homme, les lettres expriment et représentent les mots ; et de même qu'une langue est jugée d'autant meilleure que ses mots ont plus de propriété et sont plus aptes à rendre et à signifier les concepts humains, une écriture est d'autant plus prisée que ses lettres sont plus distinctes, plus capables de noter et de représenter ces mots : et les lettres sont d'autant plus parfaites qu'elles expriment avec plus de netteté la prononciation des mots, s'il est vrai qu'une peinture est d'autant plus parfaite qu'elle représente son modèle plus au naturel (1). » On voit par là qu'un bon alphabet est celui qui présente une lettre distincte pour chacun des sons de la voix humaine, en sorte qu'il n'y ait aucun son qui soit privé de caractère, ou lettre, pour le représenter.

Tolomei est peut-être encore plus ferme dans ses formules. Il est très timide dans la pratique, si timide que ses théories restent sans résultat et qu'il n'en fait

(1) « Dico adunque, che manifesta cosa è, che si come le parole sono dimostratrici e rappresentatrici de i concetti de l'uomo, così le lettere sono dimostratrici e rappresentatrici di esse parole : et si come quella lingua è stimata migliore, che ha le parole piu proprie, et piu atte ad esprimere et dichiarire i concetti umani, così di quella scrittura si fa più stima, che ha le lettere più distinte et più abili a dinotare et rappresentare esse parole ; et tanto hanno quelle lettere più di perfezione, quanto che più distintamente et meglio la pronunzia de le parole referiscono, si come quella pintura è più perfetta, che più naturalmente rappresenta la cosa dipinta. Di qui si conosce, che quello è il buono Alfabeto, del quale ogni lettera è accommodata a ciascuno elemento de la voce umana ; di maniera che non sia elemento alcuno, che non abbia il suo proprio carattere, overo lettera, che lo rappresenti. » (*Opere*, 1729, t. II, p. 206).

Meigret dit de même : « Toute pourtraicture pour estre louable, doit estre faicte telle, qu'en la voyant on cognoisse le vif, et qu'en voyant le vif, on la cognoisse ». (*Traicté touchant le commun usage de l'escriture françoise*, chap. 1.)

presque rien passer dans son orthographe. Sur ce point là, Meigret, qui a un tempérament de révolutionnaire, ne subira aucunement son influence. Il rappelle beaucoup plus Trissino à ce point de vue. Mais si Tolomei n'agit pas, s'il craint de troubler ses compatriotes en réformant l'usage, en revanche il raisonne juste : il voit très bien les défauts de l'orthographe reçue, et les signale mieux que personne. Trissino ne demandait que l'addition de cinq lettres à l'alphabet; Tolomei estime que pour être logique, il faudrait en ajouter treize qui font défaut et en supprimer cinq qui sont superflues. A défaut de l'autre, il a la hardiesse du cabinet. C'est celle qui conduit la pensée jusqu'aux dernières conséquences impliquées dans les principes, et voilà pourquoi la lecture de Tolomei a pu être très particulièrement importante pour Meigret.

A chaque instant, on y entend des déclarations telles que celles-ci : « Il ne me semble pas qu'on puisse formuler un précepte plus clair et plus bref, que l'obligation d'écrire comme l'on parle, et de faire en sorte que l'écriture soit l'image aussi exacte que possible (purissima) des mots. » (1) Il regrette vivement qu'il n'en soit pas ainsi en italien, et s'indigne qu'il ne suffise pas de connaître les signes pour lire correctement. « C'est à la lecture de nous donner l'intelligence du texte, ce n'est pas à l'intelligence du texte de

(1) « Nè mi par che si possi dar più netta et più espedita regola, che'l doversi scrivere, come si parla, et far che li scritti sieno purissima imagine de le sue parole. » (*Opere*, 1729, t. II, 2e partie, p. 35).

nous rendre la lecture possible. Nous sommes obligés, comme dit le proverbe, de mettre la charrue avant les bœufs. Supposez qu'un Allemand ou qu'un Anglais, qui serait ignorant de notre langue et qui connaitrait ce vieil alphabet, voulût lire Dante ou Boccace, comment s'y prendrait-il ? La connaissance des lettres devrait suffire pour qu'il fût capable de lire. Et pourtant, faute de comprendre, il serait encore dans l'impossibilité de lire. Donc une orthographe ne remplit pas son office quand elle ne sait pas se passer de secours étranger, quand elle ne représente pas clairement le son de nos mots, quand il nous faut l'aider de notre intelligence et de notre savoir, et l'étayer comme une maison qui ne tient plus et qui tombe en ruine (1). »

Et ces déclarations sont accompagnées d'analyses très précises, où sont notées exactement les insuffisances de l'orthographe italienne. Aucune lecture n'était plus propre à aiguiser le sens critique de Meigret sur ce sujet. Tolomei distingue deux vices principaux : le défaut, et la superfluité (difetto e superfluità) (2). Meigret reprendra les mêmes mots, et se

(1) « E'l saperli leggere ci ha ad esser cagione che noi l'intendiamo, non l'intenderli ha a far che noi gli sappiano leggere, et che ci bisogni (come dice il proverbio) mettere il carro innanzi a'buoi : che se uno, il quale de la Alemagna o d'Inghilterra fosse, et nulla de la nostra Toscana lingua intendesse, sapendo questo vecchio alfabeto, volesse leggere Dante o il Boccaccio, come farebbe egli ? Certo conoscendo le lettere, doverebbe ancora saper leggere. Non di meno, perche non intenderebbe, gli avvenirebbe ancora, che non potria leggere. Non fa dunque l'officio suo quella scrittura, che per le stessa non si manifesta, et che non representa distintamente le voci nostre, ma besogna ajutarla con l'intelletto et con la dottrina, et sostenerla come casa debole et ruinosa ». (*Opere*, 1729, t. II, 2e partie, p. 34).

(2) *Ibid.*, p. 28.

contentera seulement d'ajouter un troisième vice aux deux de Tolomei : « Une escriture peult estre corrompue en troys manieres qui sont : diminution, ou superfluité, ou usurpation d'une letre pour autre. » (Chap. XIII.)

Les réfractaires objectaient, entre autres choses, que les lettres superflues étaient souvent utiles pour rappeler l'étymologie des mots, et il ne faut pas oublier que l'argument semblait de poids à une époque où tout ce qui rattachait la langue à ses origines latines paraissait la grandir, la laver du reproche de barbarie. On sait avec quelle fermeté Meigret s'est élevé contre cette idée. Nous devons aux Latins toute la reconnaissance qu'on voudra pour les mots qu'ils nous ont fournis, et il n'est pas question de la leur marchander ; mais toute l'obligation que nous leur avons ne doit pas gâter notre orthographe : « Il n'est point de bien faict si grand qui te puisse obliger à mal faire, ny faire chose sotte, et digne de reprehension (1). » Là encore il avait pu profiter de l'exemple de Tolomei. A propos de l'H initiale de *honesto*, de *habere*, et de mots semblables, Tolomei déclare que, si les Latins l'écrivaient c'est qu'ils le prononçaient, mais que, puisque les Toscans ne le prononcent plus, ils n'ont plus à l'écrire. « La raison qui contraignait les latins ne nous contraint donc plus... Le souci de marquer l'étymologie latine n'est pas une raison suffisante pour nous faire introduire une lettre

(1) *Id.*, p. 23.

inutile parmi les autres (1). » On pourrait prolonger ce parallélisme. En voilà assez pour montrer, non certes que Meigret a voulu imiter quelqu'un, mais qu'il a pu profiter du travail de ses devanciers italiens. Quand on lit ses traités après quelques écrits contemporains, quand on les replace dans leur milieu, on s'étonne de constater combien ils rendent un son particulier, combien ils se distinguent dans la masse de ces ouvrages de second plan. On trouve chez Meigret une fermeté de pensée, une vigueur de déduction qui sont tout à fait rares alors. Le mérite lui en reste tout entier puisque ses idées sont exprimées dans une forme bien sienne, puisqu'il les a repensées, refondues dans son cerveau. Il est pourtant intéressant de savoir qu'elles ont été préparées, et préparées par des hommes qui étaient alors les éducateurs de la France, qui nous offraient des modèles dans tous les genres.

En même temps que Meigret, Pelletier du Mans s'occupait de la question orthographique, et, bien qu'il combattît sur quelques points les idées de Meigret, il était, lui aussi, partisan d'une réforme. Il a exposé ses idées, d'ailleurs assez confuses, dans un *Dialogue de l'ortografe e prononciacion Françoese, departi en deux livres*, qui parut en 1550. Nous avons vu par ses propres déclarations que Pelletier était un italianisant : « J'espere me gouverner de tele sorte, que ceus qui se

(1) « Quella cagione, che constringeva i Latini, noi ne constringe punto..., il voler mostrare l'origine Latina, non è bastante cagione a farci porre una lettera in corpo a l'altre. » (*Opere*, 1729, t. II, 2e partie, p. 32).

voudront arréter a lire mes Ecriz, an tireront tel fruit, qu'iz en aprandront le meilheur e le plus dificile qui soet en la prolacion Italienne e Espagnole... J'espere que mon labeur servira aus troes nacions, an comparant e raportant ce qu'il i aura de dificulte e de diversite e aussi de ressamblance en l'Ecriture e Prononciacion de toutes les troes (1). » De fait, en divers passages du livre, il est parlé de la graphie de quelques signes en italien et en espagnol. Voilà qui nous invite à penser que Pelletier a, tout comme Meigret, connu quelque chose de la querelle de Trissino et qu'il en a profité. En quelques endroits, il semble, lui aussi, se souvenir de Tolomei. Il compare (2) notre langue à un habit mal taillé, trop large d'un côté, trop étroit de l'autre. Tolomei avait dit un peu de même : « Chacun de ces peuples... ayant une langue à lui, a voulu avoir encore un alphabet à lui... Ils n'ont pas voulu porter le pourpoint ou les souliers d'autrui, qui, n'étant pas faits à votre mesure, ne manquent jamais de serrer ou de blesser, ou d'être trop grands, et qui, en fin de compte, ne vont jamais bien (3). »

Mais le très médiocre Dialogue de Pelletier ne mérite pas de nous retenir longuement. Bien que l'auteur prétende avoir conçu très jeune ses idées de réforme

(1) *Dialogue*, p. 31.
(2) *Dialogue*, p. 6.
(3) « Volle ciascun di quei popoli..., avendo lingua propria, avere insieme con quella ancora alfabeto proprio..., nè si vestire giubbone, o scarpe d'altri, le quali non essendo fatte a suo dosso, sempre o le stringono, o le stroppiono, o le son troppo larghe, et finalmente non stanno mai bene. » (*Opere*, 1729, t. II, 2e partie, p. 28).

orthographique (1), il n'a été composé qu'en 1547 ou 1548, cinq ou six ans après le traité de Meigret par conséquent, et il est possible qu'il doive plus encore à Meigret qu'aux Italiens. Il nous suffit d'avoir montré que, suivant toute vraisemblance, les tentatives de réforme orthographique qui furent faites en France au XVIe siècle, paraisssent avoir leur point de départ dans les essais tout semblables qu'on venait de faire en Italie. En France, la réforme était beaucoup plus nécessaire qu'au delà des Alpes parce que la fantaisie orthographique était beaucoup plus grande. C'est sans doute pour cela qu'elle a beaucoup moins réussi. Les changements qu'il fallait apporter à l'usage étaient beaucoup trop considérables. La résistance fut d'autant plus vive. Bien que Meigret ait eu des continuateurs qui n'ont pas cessé de réclamer la simplification et l'unification de l'orthographe, à la fin du siècle les progrès réalisés se réduisaient à fort peu de chose.

Mais si l'entreprise de Meigret est restée sans effet, néanmoins elle est très intéressante pour nous, parce qu'elle se rattache étroitement à cet effort vigoureux que des Français, épris de la langue nationale, ont tenté pour la perfectionner et pour l'enrichir. Et toujours l'Italie semble être l'inspiratrice.

Ce n'est pas à dire, bien entendu, que, sans l'Italie, rien ne se serait fait. Par cela seul qu'il s'efforçait de supplanter de plus en plus le latin, le français devait

(1) *Dialogue*, p. 6.

être l'objet de tout un travail intérieur. En particulier, il est bien probable que la constitution d'une grammaire française doit fort peu à la grammaire italienne. Avec le travail littéraire de la Pléiade, elle devenait une nécessité. De plus, l'exemple de l'antiquité aurait suffi probablement à en suggérer l'idée, si l'Italie n'avait pas été là. Enfin et surtout, les langues étant différentes, on ne voit pas bien comment les grammairiens italiens auraient aidé les grammairiens français à dégager les lois propres de leur vulgaire. Non seulement les règles étaient autres, mais la méthode à employer n'était pas la même : les conditions du travail grammatical en France étaient très différentes de ce qu'elles étaient en Italie : en Italie, il s'agissait surtout de déterminer les règles auxquelles avaient obéi les grands écrivains du XIII[e] siècle ; en France, faute de modèles autorisés, il fallait démêler le bon usage et travailler d'après nature.

Si donc il y a eu influence de l'Italie sur ce point, cette influence est assez peu importante et elle se limite à une simple incitation : l'Italie a pu seulement stimuler par l'exemple qu'elle donnait et par le désir d'émulation qu'elle suscitait. Dans cette petite mesure, je crois que nous avons pu profiter du travail de nos voisins. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle est vraisemblable (1).

(1) Peut-être une étude sur les sources des premiers grammairiens français montrerait-elle que, pour certaines particularités communes au français et à l'italien, les grammairiens italiens ont suggéré quelques remarques, fort peu nombreuses d'ailleurs, aux nôtres. Je n'ai pas entrepris cette enquête.

Meigret a eu très clairement cette idée que le bon usage c'était l'usage de la cour, qu'il fallait faire parler eté crire la France entière à la manière des courtisans. Il a dit par exemple : « Qant a amer e tous ses tems e modes, le courtizan françoes ne le conoet point » ; il ne faut donc point l'employer (1). Et encore il déclare aux latiniseurs que « le courtizan françoes » n'a pas moins l'oreille malaisée à contenter que la leur (2). Pour trancher une question de prononciation, il s'en rapporte au même arbitre : « Or voyons mentenant si qant un bon courtizan (j'entens qi come toe eyt une parole pure courtizane) prononçera entrant, fera point une tell' ouverture de bouche (3). » C'est donc le langage courtisan que Meigret veut déterminer. Il pourrait bien y avoir là un souvenir de Balthasar Castiglione, de Trissino et de beaucoup d'autres, qui, au delà des Alpes, voulaient faire triompher la « lingua cortigiana » et la mentionnaient sans cesse dans leurs dissertations.

La chose est d'autant plus vraisemblable que (nous l'avons constaté) dans ses tentatives orthographiques Meigret est un disciple de Trissino, l'un des principaux grammairiens italiens du début du XVI[e] siècle. La *Grammatichetta* de Trissino parut en 1529, dans le même volume que ses *Dubbi grammaticali* et que sa *Lettre au pape Clément*. Enfin, le travail grammatical est lié à toutes les tentatives faites alors en faveur de

(1) *Grammaire,* fol. 103 v°.
(2) *Ibid.*, fol. 54 v°.
(3) Réponse à l'Apologie de Pelletier (1550), fol. 9 v°.

la langue française. Or toutes ces tentatives semblent inspirées par l'Italie. Il est donc assez probable que l'exemple des grammairiens italiens a été connu lui aussi et imité.

Je crois que sans l'influence italienne tout le travail que nous venons d'analyser aurait été entrepris, mais il l'eût été peut-être plus tard et il ne présenterait pas les mêmes caractères. Je suis convaincu que sans l'Italie on se serait bien avisé chez nous de l'utilité qu'il pouvait y avoir à régler l'orthographe ; mais peut-être Meigret n'aurait pas attaché son nom à l'idée de cette réforme, ou, tout au moins, très probablement ses théories n'auraient pas la fermeté que nous leur voyons. Je suis tout à fait convaincu aussi qu'on aurait eu l'idée d'imiter les anciens et d'acclimater les genres littéraires de l'antiquité dans notre pays, mais peut-être aurait-on tâtonné davantage ; peut-être la Pléiade n'aurait-elle pas conçu le plan d'ensemble que l'on sait, peut-être n'aurait-elle pas porté un coup aussi décisif. Sans exagérer l'importance de cette influence italienne, il était donc bon de l'indiquer.

CHAPITRE VII

Conclusion.

L'ORIGINALITÉ DE LA « DEFFENCE ».

En tout cas, pour revenir à Du Bellay, cette étude nous oblige à confesser que l'originalité de la *Deffence et illustration* est beaucoup moins grande qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent. En réalité, elle est à peu près nulle. Il ne s'agit plus de relever quelques réminiscences de l'antiquité, comme on l'a fait ; il faut reconnaître que toutes ses idées sont empruntées, que des pages entières sont copiées. On y voit généralement le principal titre de gloire de Du Bellay, ou peu s'en faut, et l'une des plus importantes productions littéraires de notre XVIe siècle ; on se plaît à y relever, à côté d'incontestables défauts, des mérites esthétiques très estimables, une éloquence, un enthousiasme où l'on aime à retrouver l'ardeur pétulante d'un jeune novateur. Nous devons la commenter, je crois, dans un esprit très différent, y chercher seulement les préoccupations d'un imitateur de l'Italie, qui répète chez nous ce qui se dit au delà des

Alpes, et qui, pour égaler la littérature italienne, veut soumettre notre poésie à une discipline que des Italiens ont imaginée. La *Deffence* méritera toujours d'être étudiée avec soin parce qu'elle n'est pas seulement une œuvre littéraire, elle est le programme de la Pléiade ; mais il n'y faut pas chercher la création du classicisme soudainement éclos dans le cerveau de quelques écoliers. Pour l'expliquer, il ne suffit plus d'y voir une réaction contre l'Art poétique de Sibilet, et d'en célébrer la nouveauté : l'essentiel est de la rattacher étroitement à un mouvement d'idées tout italien, et d'y montrer le reflet de théories italiennes.

Si Du Bellay empruntait ses idées chez nos voisins, une tâche personnelle, semble-t-il, devait lui rester : c'était de les adapter a nos besoins. Il fallait montrer comment notre langue pouvait se plier à la poétique nouvelle, inventorier ses ressources, indiquer les ornements dont elle est capable et qui lui permettront de s'élever à sa nouvelle dignité. Du Bellay l'a tenté, et nul ne prétend que cette partie-là de son œuvre soit prise à l'Italie. Elle est de lui et de ses compagnons, mais elle est d'une lamentable insuffisance. Écoutons le jugement de M. Chamard qui a tant fait pour l'intelligence de la *Deffence*, et qui, en général, parle d'elle avec quelque complaisance : « La nouvelle poésie étant ainsi constituée dans son fond par un ensemble de petits genres et de grands genres, il faut la parer; à l'exemple des anciens,de tous les ornements de la langue, du style et du mètre. C'est ici la

partie la plus faible de cet art poétique. Après ses attaques contre les rimeurs de la vieille école, on était en droit d'attendre du réformateur un certain nombre de préceptes mûrement réfléchis, clairement formulés, tout ensemble précis et pratiques. Mais la logique et la méthode ne sont pas, on le sait, les qualités maitresses de la *Deffence* (1). » Quand Du Bellay cherche à préciser les caractères de la langue française, quand il est au fort de son sujet par conséquent, il lui arrive de commettre d'étranges bévues ; il déclare par exemple qu'elle n'a point « tant d'heteroclites et anormaux » que les langues anciennes, « monstres estranges de la greque et de la latine. » Visiblement ces questions techniques ne sont pas son affaire. Il les aborde avec une singulière incompétence. Sans doute il est naturel qu'au xxᵉ siècle nous soyons mieux informés que lui, mais il est inférieur même à certains de ses contemporains : j'imagine que Meigret a dû trouver la *Deffence* fort insuffisante à ce point de vue.

S'il a été plus satisfait du plaidoyer en faveur du vulgaire, comme il est probable, il aurait dû en reporter tout le mérite à Speroni. Tout entier, nous l'avons vu, ce plaidoyer vient de Speroni. Nous n'avons plus à nous étonner maintenant si rien là ne s'applique spécialement au français, si dans cette partie non plus rien ne révèle une connaissance précise des caractères de la langue nationale : le plaidoyer a été composé pour le vulgaire toscan ; Du Bellay n'a

(1) H. Chamard, *Joachim Du Bellay* (Lille, 1900), pp. 132-133.

fait que le décharger des traits qui étaient spéciaux au toscan ; il a gardé uniquement ou presque uniquement les idées générales, et il ne s'est pas imposé la peine de les vivifier au moyen d'allusions directes au français.

Il y a plus de précision dans l'exposé de la poétique nouvelle : elle est même relevée et comme assaisonnée par une polémique assez vive. En présentant sa méthode d'imitation, Du Bellay ne s'est pas interdit de critiquer vivement les théories de ses adversaires, de cribler de traits Marot et ses partisans. Cette polémique donne beaucoup d'animation à son œuvre. Cela n'empêche pas que la méthode de l'imitation des classiques qu'il veut voir triompher avait été conçue en Italie, et que suivant toute vraisemblance il l'emprunte à l'Italie.

La seule différence est que la poétique de Du Bellay n'est peut-être pas copiée textuellement chez un auteur italien, tandis que la majeure partie de son plaidoyer en faveur de la langue vulgaire n'est qu'une simple traduction. On peut dire que, pour le moins, quatre ou cinq chapitres sont presque entièrement empruntés. Or précisément les pages les plus remarquées de l'œuvre au point de vue littéraire se rencontrent dans ces cinq chapitres. Je signale simplement comme exemples la comparaison si longuement soutenue entre la culture des langues et la culture des plantes (I. — 3), les énergiques protestations contre les études philologiques qui consument toutes les années de jeunesse (I. — 10), enfin les pages vigou-

reuses contre les latineurs (I. — 11). Il reste au compte de Du Bellay une certaine ardeur patriotique qui certes n'augmente pas sa clairvoyance, mais qui ne manque pas d'élan ; il reste encore une abondance de souvenirs pédants, qui pour nous fait tache, mais qui séduisait les contemporains. Voilà tout. Le meilleur de son œuvre revient de droit à Speroni.

Il convient d'ailleurs de ne pas juger ces emprunts avec nos idées modernes. Nous sommes tentés de parler de plagiats : le mot ne convient qu'à condition d'être dépouillé d'une bonne partie du sens péjoratif qui s'y attache. Emprunter des phrases et des chapitres entiers à un auteur français eût paru blâmable à Du Bellay ; mais dépouiller un auteur étranger, qui a écrit dans une langue différente de la nôtre, c'était faire office de bon Français, c'était travailler à enrichir notre langue (1). Je ne veux pas prétendre qu'alors on ne fît aucune distinction entre le mérite de l'invention et celui de la traduction : certainement Du Bellay attachait un prix beaucoup plus grand à l'invention, mais l'adaptation, même l'adaptation servile comme on la trouve dans la *Deffence*, lui paraissait utile et louable.

A vrai dire, je suis convaincu que Du Bellay voulait nous donner le change. Il s'est bien gardé de nommer Speroni. Il désirait se réserver toute la gloire de son plaidoyer en faveur de la langue vulgaire. Il désirait, de même, que son *Olive* parût beau-

(1) On trouvera ces idées exprimées dans la *Deffence*, liv. I, ch. VIII.

coup plus sienne qu'elle ne l'était en réalité. Il allait écrire en tête de la seconde édition : « Ceux qui ont leu les œuvres de Virgile, d'Ovide, d'Horace, de Petrarque, et beaucoup d'aultres, que j'ay leuz quelquefois assez negligemment, trouveront qu'en mes escriptz il y a beaucoup plus de naturelle invention, que d'artificielle ou superstitieuse imitation... Je ne me suis beaucoup travaillé en mes ecriz de ressembler aultre que moy mesme : et si en quelque endroict j'ay usurpé quelques figures et façons de parler à l'imitation des estrangers : aussi n'avoit aucun loy ou privilege de me le deffendre. » Et encore : « Si deux peintres s'efforcent de representer au naturel quelque vif portraict, il est impossible qu'ilz ne se rencontrent en mesmes traitz et lineamens, ayans mesme exemplaire devant eulx. » Joachim Du Bellay nomme Pétrarque, parce qu'il sait ne devoir presque rien à Pétrarque ; il ne mentionne pas les petits poètes représentés dans le recueil de Giolito parce que leurs noms révéleraient combien sa manière est servile. Il aimerait à nous faire croire que ses emprunts sont de simples rencontres. Si Barthélemy Aneau, dans son *Quintil Horatian*, au lieu de critiquer des tournures discutables, avait dit publiquement à Du Bellay : « Tes vers viennent de l'Arioste et d'autres poètes italiens dont voici les noms ; ta prose est en bonne partie traduite de Sperone Speroni », incontestablement il eût blessé la vanité de Du Bellay, il n'aurait cependant aucunement entaché son honneur. Personne n'aurait rien vu d'infamant

dans cette révélation. Ni Barthélemy Aneau, ni les autres contradicteurs de Du Bellay n'ont reconnu ses emprunts à Speroni, mais un autre contemporain (1) les a très bien vus. Il ne s'en est aucunement indigné, et son sentiment nous montre ce qu'on en aurait pensé autour de lui. Il en parle comme d'une chose toute naturelle : le *Dialogue des langues* est fort intéressant, dit-il deux ans seulement après la publication de la *Deffence* ; un de nos excellents Français vient de montrer tout l'usage que nous en pouvons faire. C'est un hommage rendu à Speroni.

Au temps de la Renaissance, l'à propos d'une œuvre tenait lieu d'originalité. On s'occupait moins de créer que de ressusciter les créations de l'antiquité et de l'Italie ; et, presque tout étant emprunté, la véritable originalité consistait peut-être à choisir parmi ces créations anciennes, celles qui s'adaptaient à des besoins actuels. Elles puisaient alors dans les circonstances comme une nouvelle vie et semblaient naître d'elles. A défaut d'invention, la *Deffence* présentait-elle un réel intérêt à la date où elle a paru ? Je le crois pour ma part, et cependant il est nécessaire de faire une distinction. Le plaidoyer en faveur de la langue vulgaire présentait une thèse qui déjà n'était plus neuve. Elle avait été soutenue à plusieurs reprises. Jamais pourtant elle n'avait encore paru avec l'ampleur que lui donne Du Bellay, et on ne pouvait guère la lire que dans des livres assez spéciaux, desti-

(1) Claude GRUGET, dans son *Epitre aux Lecteurs*, en tête de la traduction des *Dialogues de Speroni* (1551).

nés à un public restreint. J'imagine qu'en 1549 on devait entendre avec plaisir encore défendre la langue française, et c'est pourquoi tant d'écrivains à la même époque exposent les mêmes idées que Du Bellay. Mais si la cause du français était déjà presque gagnée, et si le plaidoyer de Du Bellay ne présentait plus par conséquent qu'un intérêt secondaire, quoique réel, en revanche la méthode qu'il préconisait pour illustrer la langue nationale était tout à fait nouvelle chez nous, et elle devait frapper très vivement les contemporains La poétique de la *Deffence* était d'un intérêt capital. Elle rompait brusquement avec la tradition. D'un coup d'aile, elle enlevait notre littérature dans des régions que l'imagination du temps, fascinée par son admiration pour l'antiquité, plaçait à des distances infinies au-dessus de celles où Marot l'avait logée. Et par là Du Bellay manifestait une confiance singulière en notre langue, il lui ouvrait des espérances illimitées. Détachée du tronc italien qui lui a donné naissance, et replongée dans les querelles contemporaines, son œuvre devait apparaitre comme une tentative neuve et hardie. Le plaidoyer en faveur du français semblait lui-même emprunter un sens plus riche à ce corollaire inattendu et se justifier par lui des reproches de banalité qu'on pouvait lui adresser. Le succès de Du Bellay n'a aucunement lieu de nous surprendre. Il ne contredit pourtant aucunement la conclusion que les faits nous ont contraint à poser : que l'œuvre manque totalement d'originalité.

Plus nous pénétrerons dans l'étude de notre XVI[e] siècle, plus aussi, je crois, nous devrons reconnaître que les auteurs vraiment originaux y sont rares. De plus en plus, nous devons nous convaincre que notre dette envers l'Italie a été considérable. Nous ne la connaissons encore que très incomplètement. Cette étude est une contribution à la vaste enquête, commencée depuis longtemps déjà, qu'il faut poursuivre pour la révéler tout entière. L'Italie a été notre éducatrice à peu près dans tous les genres. Non seulement elle nous a conduits vers l'antiquité, mais elle nous a fait part de sa propre civilisation ; il est piquant de constater que, même pour le développement de notre langue nationale, sur des questions où elle semblait ne pouvoir rien pour nous, elle nous a prêté un concours précieux. Quelques contemporains ont eu pleinement conscience de leurs obligations. Voici, par exemple, une déclaration d'un obscur écrivain (1) ; elle n'est que de vingt ans postérieure à la *Deffence* : « Nostre langue est beaucoup augmentée, singulierement sur le butin qu'elle a faict au moyen de la curieuse et louable conversation de ses voisines, mesmement sur l'italienne, qui sans nul doubte luy a faict heureuse part de son bien. Et encores que je sçache que ceste confession ne sera guieres aggreable à plusieurs, qui se sont tourmentés de maintenir le contraire, par je ne sçay quelles legeres opinions : si m'en rapporté-je à toy, lecteur, qui pourras de toy

(1) Du Tronchet, *Lettres missives* (1569), préface.

mesme ruminer, que s'il est au jourd'huy en propos de discourir de la guerre, des factions, d'une cavallerie, d'une infanterie, d'une escuyerie, des armes, voire de l'amour, et généralement de toutes choses graves et ordinaires, les plus beaux traicts des plus disertes langues qui se veulent faire ouir, sont en plupart espuisés dans les propres facultés de l'Italie. Et puis qu'il est question en ces miennes lettres de pillage et d'usurpation, il ne m'a pleu de faire mon butin en plus opulentes bassines. »

APPENDICE (1)

SPERONE SPERONI

DIALOGO DELLE LINGUE.

INTERLOCUTORI

BEMBO, LAZARO, CORTEGIANO, SCHOLARE, LASCARI, PERETTO.

BEMBO. — Io odo dir, messer Lazaro, che la Signoria di Venetia v'ha condotto a legger greco et latino nello studio di Padova : è vero questo ?

LAZARO. — Monsignor sì.

BEMBO. — Che provisione è la vostra ?

LAZ. — Trecento scudi d'oro.

BEM. — Messer Lazaro, io me n'allegro con voi, con le buone lettere et con gli studiosi di quelle : con voi prima, perochè io non so huomo nessuno della vostra professione, che andasse presso a quel segno, ove sete arrivato ; con le buone lettere poi, lequali da qui inanzi, non mendicheranno la vita loro, povere et nude ; come sono ite per lo passato. M' allegro etiandio con lo studio

(1) Le texte que nous reproduisons ici et celui de la 1re édition : *I Dialogi di Messer Speron Sperone* (In Vinegia, *in casa de' figliuoli di Aldo*, 1542), petit in-8°, fol. 105 v°-131 r°. Sperone n'ayant reçu aucune des éditions suivantes, il y a lieu de supposer que celle-ci est la moins incorrecte. J'ai dit plus haut, d'ailleurs qu'il m'a été impossible de déterminer l'édition dont Du Bellay a fait usage.

et gli studiosi di Padova: cui finalmente è tocco in sorte tale Maestro, quale lungo tempo hanno cercato et desiderato. Ma io v'aviso, che egli vi bisognerà sodisfar non tanto all'immenso disiderio, che hanno gli huomini d'imparare, quanto ad una infinita speranza che s'ha di voi et della vostra dottrina. Il che fare nuova cosa non vi sarà: così sete usato d'affaticarvi, et con le vostre lodevoli fatiche operar gloria in voi, et in altrui vertù.

Laz. — Monsignor, sempremai io n'ho pregato Domenedio, che mi dia gratia et occasione una volta di far conoscere al mondo quel poco ch'io so; ma il valore et l'eccellentia di queste due lingue, lequali gran tempo sono state sprezzate da chi doveva adorarle, hora chè Dio la mi ha conceduta, ho speranza di fare che molti huomini di qualunche età et natione, lasciati gli altri studi da canto, tutti a questo uno si doneranno: come a quello, che veramente pò loro far gloriosi.

Bem. — Chiunque vi conosce porta cotale openione di voi. Ma per certo noi siamo giunti a tempo, chè pare che il male lungamente da noi sofferto voglia Iddio a qualche modo ricompensarci, perochè in iscambio delle molte possessioni et città della Italia, lequali occupano gli oltramontani, egli ci ha donato l'amore et la cognitione delle lingue in maniera, che nessuno non è tenuto philosopho, che non sia greco et latino perfettamente. Onde egli è strana et bella cosa il vederci continuamente vivere et parlare con barbari, et non haver del barbaro. Nè solamente queste due nobilissime lingue, ma, la thoscana poco men che perduta, quasi pianta che rinovelle è rifiorita di nuovo sì fattamente, che di breve più d'un Petrarca et più d'un Boccaccio vi si potrà numerare: la hebrea similmente comincia ad essere in prezzo. Perchè a me pare, quando vi guardo, che questo sia un certo influsso del cielo, sì fieramente ogni uno si dà nello studio delle lingue, ilquale solo fra tutti gl'altri ci fa immortali per fama.

Laz. — Degna cosa da credere che'l cielo habbia curato altre volte et curi anchora della greca et della latina, per la eccellentia di queste lingue: ma di quelle altre nè il cielo ne ha cura, nè deeno haverne i mortali; a i quali nè honore nè utile non pùo recare il parlar bene alla maniera del vulgo.

Bem. — Egl'è ben vero, che tanto piu volentieri si doverebbe imparar la lingua greca et la latina, che la thoscana: quanto di questa quelle altre due sono piu perfette et piu chiare. ma che la thosca sia da sprezzare del tutto, per niente lo direi: parte per non dire bugia, parte per non parer d'haver perduto tutto quel tempo, che spender volli in apprenderla. Della hebrea, io non ne so nulla: ma per quello che io n'oda dire, quanto la latina gl'Italiani, altrotanto o poco meno istima lei la Germania.

Laz. — A me pare, quando vi guardo, che tale sia la volgar thoscana per rispetto alla lingua latina, quale la feccia al vino: perochè la volgare non è altro che la latina guasta et corrotta hoggimai dalla lunghezza del tempo, o dalla forza de barbari: o dalla nostra viltà. Per laqualcosa gl'Italiani, liquali allo studio della lingua latina la volgare antepongono, o sono senza giudicio, non discernendo tra quel ch'è buono et non buono: o privi in tutto d'ingegno, non son possenti di possedere il migliore. Onde quello n'avviene, che noi veggiamo avvenire d'alcuna humana complessione, laquale scema di vigor naturale, non havendo vertù di fare del cibo sangue, onde viva il suo corpo, quello in flemma converte, che rende lo huomo dapoco, et nelle proprie operationi il fa essere conforme alla qualità dell' humore. Ma egli si vorrebbe dare per legge ad ogn'uno: a volgari il non parlare latinamente, per non diminuir la riputatione di questa lingua divina: a literati, che mai da loro, se non costretti d'alcuna necessità, non si parlasse volgare alla maniera de gl'ignoranti: accioche'l vulgo arrogante con l'essempio et autorità de grandi huomini, non prendesse argomento di far conserva delle sue proprie brutture et ad arte ridurre la sua ignorantia.

Corteg. — Messer Lazaro, qui tra noi ditene il male che voi volete di questa lingua thoscana: solamente quello non fate, che fece l'anno passato messer Romolo in questa città: ilquale orando publicamente, con tante et tali ragioni biasimo cotal lingua, ch'hora fu, che inanzi harei tolto d'esser morto famiglio di Cicerone, per haver bene latinamente parlato; che viver hora con questo Papa thoscano.

Laz. — Se io credessi bisognarmi persuadere a scholari di Pa-

dova, che la lingua latina fosse cosa da seguitare, et da fuggir la thoscana, ò io non v'anderei a legger latino, o spererei che delle mie lettioni poco frutto se ne dovesse pigliare; che da sè stessi no'l conoscendo, giudicarei che essi mancassero d'intelletto, non sappiendo distinguere tra principii per sè noti et tra le conclusioni; ilquale difetto non ha rimedio nissuno. Onde io vi dico che più tosto vorrei saper parlare come parlava Marco Tullio latino, ch'esser papa Clemente.

Corteg. — Et io conosco di molti huomini, che per esser mediocri Signori, si contentarebbono d'esser muti. Già non dico ch'io sia uno di questo numero; ma dico bene, et dicolo con vostra gratia, poi chè il difetto è dal mio poco intelletto, io non vedo per qual ragione debba l'huomo apprezzare la lingua greca nè la latina: che per saperle sprezze mitre et corone; che se ciò fosse, stato sarebbe di maggior dignità il Canevaio o'l Cuoco di Demosthene et di Cicerone; che non è hora l'imperio et il papato.

Bem. — Non creggiate che messer Lazaro brami solamente la lingua latina di Cicerone, laquale era comune a lui et a gl'altri Romani; ma insieme con le parole latine, egli disidera l'eloquentia et la sapientia di lui, che fu sua propria, et non d'altri; laquale tanto più eccellente dee riputarsi d'ogni mondana grandezza, quanto all'altezza di principati si sale per successione o per sorte: ove a quella delle scientie monta l'anima nostra non con altre ali, che con quelle del suo ingegno et della sua industria. Io so nulla per rispetto a que' gloriosi; ma quel poco che io ne so delle lingue, non lo cangierei al Marquesato di Mantova.

Laz. — Io non credo, Monsignor mio, che voi creggiate, che molti de Senatori et de Consulari di Roma, non che tutta la plebe, così latino parlasse, come facea Marco Tullio: alli cui studii più fu Roma obligata, che alle vittorie di Cesare. Onde io dissi, et hora dico di nuovo, che più istimo et ammiro la lingua latina di Cicerone, che l'imperio d'Augusto. Delle laudi dellaqual lingua parlarei al presente, non tanto per sodisfare al disiderio di questo gentil'huomo da bene, quanto perchè io sono obligato di farlo; ma ove voi sete, non si conviene, che altri che

voi ne ragione : et chi facesse altramente, farebbe ingiuria alla lingua, et egli sarebbe tenuto prosontuoso.

Bem. — Questo officio di lodar la lingua latina per molte ragioni dee esser vostro : parte per esser già destinato ad insegnarla publicamente ; parte per esserle più partigiano che io non sono io, ilquale non l'istimo cotanto ; si che però io dispregi la volgare thoscana ; et anche io non la preposi senon ad un Marchesato, ove voi l'havete messa disopra all' imperio di tutto'l mondo. Dunque a voi tocca il lodarla : che lodandola sarete grato alla lingua, allaquale il nome vostro et la fama vostra è grandemente obligata ; et con questo buon gentil'huomo cortesemente operarete, ilquale dianzi non si curò di confessare d'haver anzi dello scemo, che no, per udir voi ragionar della sua eccellentia.

Laz. — Et io, poi chè volete così, volentieri la loderò, con patto di potere insiememente biasimar la volgare, se voglia me ne verrà, senza chè voi l'habbiate per male.

Bem. — Son contento : ma sia il patto comune, che quando voi vituperarete, io possa difendere.

Laz. — Volentieri. Ma a voi gentil'huomo dico ch'io posso bene incominciare a lodare la buona lingua latina, rendendovi la ragione perche io la preponga alla signoria del mondo ; ma finire non veramente, tanto ho da dire intorno a questa materia ; non per tanto mi rendo sicuro, che quel poco ch' io ne dirò, vi persuaderà ad esserle molto più amico, che voi non siete al presente alla corte di Roma.

Corteg. — Questo voi farete dapoi. Hora io voglio per la mia parte che qual hora cosa direte, che io non intenda, interrompendo il ragionamento, possa pregarvi che la chiariate.

Laz. — Son contento. Dunque senza altro proemio fare io dico incominciando, che quantunque in molte cose siamo differenti dalli bruti animali, in quest' una principalmente ci discostiamo da loro, che ragionando et scrivendo comunichiamo l'un l'altro il cor nostro ; laqualcosa non possono fare le bestie. Dunque se così è, quegli più diverso sarà dalla natura de bruti, ilquale parlerà et scriverà meglio. Per laqualcosa chiunque ama

d'esser huomo perfettamente, con ogni studio dee cercare di parlare et scrivere perfettamente: et chi ha vertù di poterlo fare, ben si può dire a ragione lui esser tale fra gl'altri huomini, quali sono gl'huomini istessi per rispetto alle bestie. Laqual vertù di parlare, et di scrivere i greci et latini quasi ugualmente s'appropriarono. Onde le loro lingue vengono ad esser quelle, che sole tra tutte l'altre del mondo ci fanno diversi per eccellentia dalle barbare et dalle irrationali creature. Et è ben dritto, conciosia cosa chè tra poeti volgari niuno ve n'habbia, ilquale a giudicio di Fiorentini possa agguagliarsi a Virgilio nè ad Homero, nè tra gli oratori a Demosthene, o a Marco Tullio. Lodate quanto volete il Petrarca et il Boccaccio: voi non sarete sì arditi, che nè eguali però, nè inferiori troppo vicini gli facciate a gli antichi: anzi da loro tanto lontani li troverete, che tra quelli non sarete osi d'annoverargli. Hora non voglio nominar d'uno in uno i scrittori greci et latini di grande eccellenza, ch' io non ne verrei a capo in un mese; ma son contento di queste due coppie. Troverassi a costoro in altra lingua alcun pare? Dirò di me: mai non sono di sì rea voglia et sì tristo, che leggendo i lor versi et l'orationi, non mi rallegri. Tutti gl' altri piaceri, tutti gl'altri diletti, feste, giochi, suoni, canti vanno dietro a quest' uno. Nè dee huomo meravigliarsene, perochè gl' altri solazzi sono del corpo, et questo è dell animo: onde quanto è più nobile cosa l'intelletto del senso, tanto è maggiore et più grato questo diletto di tutti gli altri.

Corteg. — Ben vi credo ciò che dicete; perochè qualunche volta io leggo alcune novelle del nostro Boccaccio, huomo certamente di minor fama, che Cicerone non è, io mi sento tutto cangiare, massimamente leggendo quella di Rustico, et d'Alibech, d'Alathiel, di Peronella, et altre cotali, lequali governano i sentimenti di chi le legge et fanno fargli a lor modo. Per tutto ciò io non direi dover huomo arguire l'eccellentia d'alcuna lingua più tosto credo la natura delle cose descritte havere vertù d'immutare il corpo et la mente di chi legge.

Bem. — Questo no; ma la facondia è sola o principale cagione di far in noi così mirabili effetti; et ch' egli sia il vero, leggete Virgilio volgare, latino Homero et il Boccaccio non thoscano; et

non faranno questi miracoli. Dunque messer Lazaro dice il vero, quando di tali effetti pone la cagion nelle lingue: non prova per questo la sua ragione non si dover imparar altra lingua, che latina et greca. Perochè se la nostra volgare hoggidì non è dotata di così nobili auttori: già non è cosa impossibile, che ella n'habbia, quando che sia, poco meno eccellenti di Virgilio et d'Homero: cioè che tali siano nella lingua volgare, quali sono costoro nella greca et nella latina.

Laz. — Quando egli avverrà che la lingua volgare habbia i suoi Ciceroni, i suoi Virgilii, i suoi Homeri, et i suoi Demostheni, allhora consiglierò che ella sia cosa da imparare, come è hora la latina et la greca. Ma questo mai non sarà: conciosia cosa chè la lingua non lo patisce per esser barbara, sì come ella è et non capace nè di numero, nè di ornamento. Che se que' quattro, non chè altri, rinascessero un' altra volta, et con l'ingegno, et con la industria medesima, con laquale latinamente poetarono et orarono, parlassero et scrivessero volgarmente, essi non sarebbero degni del nome loro. Non vedete voi questa povera lingua havere i nomi non declinabili, i verbi senza conjugatione et senza participio: et tutta finalmente senza nissuna bontà? Et meritamente per certo: conciosia cosa chè per quello che io n' oda dire da suoi seguaci, la sua propria perfettione consiste nel dilungarsi dalla latina; nella quale tutte le parti dell' oratione sono intere et perfette. Che se ragione mancasse di biasmarla, questo suo primo principio, ciò el scostarsi dalla latina, è ragione dimostrativa della sua pravità. Ma chè? ella mostra nella sua fronte d'haver havuto la origine et l'accrescimento da barbari, et da quelli principalmente, che più odiorono li Romani, cioè da Francesi et da Provenzali; da quali non pur i nomi, i verbi et gli adverbi di lei, ma l'arte anchora dell' orare et del poetare si derivò. Oh! glorioso linguaggio! nominatelo come vi piace, solo che Italiano non lo chiamate, essendo venuto tra noi d'oltre il mare, et di là dall' Alpi, onde è chiusa l'Italia: che già non è propria di Francesi la gloria, che stati ne siano inventori et accrescitori; ma dall' inclinatione dell' Imperio di Roma in qua, mai non venne in Italia natione nissuna sì bar-

bara, et così priva d'humanità, Hunni, Gotti, Vandali, Longobardi, ch' a guisa di tropheo, non vi lasciasse alcun nome o alcun verbo di più eleganti ch' ella habbia; et noi diremo che volgarmente parlando possa nascere Cicerone o Virgilio? Veramente se questa lingua fosse colonia della latina, non oserei confessarlo; molto meno il dirò, essendo lei una indistinta confusione di tutte le barbarie del mondo; nelquale Chaos prego Dio che mandi anchora la sua discordia; laquale separando una parola dall' altra, et ogn' una di loro mandando alla propria sua regione, finalmente rimanga a questa povera Italia il suo primo idioma; per loquale non meno fu riverita dalle altre provincie, che temuta per le armi. Io veramente poco ho letto di queste cose volgari, et guadagnato parmi d'havere assai in perdere di studiarle; chè egli è meglio non le sapere che saperle; ma quante volte per mia disgratia n' ho alcuna veduta, altretante meco medesimo ho lagrimato la nostra miseria, pensando fra me quale fu già, et quale è hora la lingua, onde parliamo et scriviamo. Et noi vedremo giamai Cicerone, o Virgilio thoscano? più tosto rinasceranno Schiavoni, che Italiani volgari: salvo se per gioco non si dirà in quel modo, che i servi fanno il lor Re, et i prigionieri lor podestà. Ma tal Virgilio et tal Cicerone, Mori et Turchi possono haver nelle lor lingue; però parlando una volta con un mio amico, che molto ben s'intendea della lingua Arabesca, mi ricordo udir dire, che Avicenna havea composte di molte opere, lequali si conoscevano esser sue non tanto all' inventione delle cose, quanto allo stile, nel quale di gran lunga avanzava tutti gl' altri scrittori di quella lingua, eccetto quello de l'Alcorano. Dunque come proportionevolmente Avicenna si direbbe Marco Tullio fra gli Arabi; così confesso dover nascere, anzi esser già nato et forse morto il Virgilio volgare; ma dico bene che tal Virgilio è un Virgilio dipinto. Ma il buono et il vero Virgilio, il quale, lasciando l'ombre da canto, doverebbe l'huomo abbracciare, ha la lingua latina, come la greca ha l'Homero; et facendo altramente siamo a peggior conditione, che non sono gli oltramontani, liquali essaltano et riveriscono sommamente la nostra lingua latina, et tanto ne apprendono, quanto possono

adoprar l'ingegno; ilquale se pare in loro fosse al disio, mi rendo certo che di breve la Germania et la Gallia produrrebbe di molti veri Virgilii. Ma noi altri suoi cittadini, colpa et vergogna del nostro poco giuditio, non solamente non l'honoriamo, ma a guisa di persone seditiose tuttavia procuriamo di cacciarla della sua patria, et in suo luoco far sedere quest' altra, dellaquale (per non dir peggio) non si sa nè patria, nè nome.

Corteg. — A me pare, messer Lazaro, che le vostre ragioni persuadano altrui a non parlar mai volgarmente; laqualcosa non si può fare, salvo se non si fabricasse una nuova città, laquale habitassero i litterati: ove non si parlasse se non latino. Ma qui in Bologna chi non parlasse volgare, non harebbe chi l'intendesse, et parebbe un pedante, ilquale con gli artigiani facesse il Tullio fuor di proposito.

Laz. — Anzi voglio che così come per li granari di questi ricchi sono grani d'ogni maniera, orzo, miglio, frumento, et altre biade sì fatte, dellequali altre mangiano gl' huomini, altre le bestie di quella casa; così si parli diversamente hor latino, hor volgare, ove et quando è mestieri. Onde se l'huomo è in piazza, in villa, o in casa col vulgo, co' contadini, co' servi, parli volgare et non altramente: ma nelle schole delle dottrine et tra i dotti, ove possiamo et debbiamo esser huomini: sia humano, cioè latino il ragionamento et altrettanto sia detto della scrittura; laquale farà volgar la necessità, ma la elettione latina, massimamente quando alcuna cosa scrivemo per disiderio di gloria; laquale mal ci pò dar quella lingua, che nacque et crebbe con la nostra calamità, et tuttavia si conserva con la ruina di noi.

Bem. — Troppo aspramente accusate questa innocente lingua, laquale pare che molto più vi sia in odio, che non amate la latina et la greca. Perochè ove ci havevate promesso di lodar quelle principalmente, et la thoscana alcuna volta, venendo il caso, vituperare, hora havete fatto in contrario: quelle non havete lodato, et questa una fieramente ci biasimate; et per certo a gran torto, perochè ella non è punto sì barbara, ne si priva di numero et d'harmonia, come la ci havete dipinta. Che se la origine di lei fu barbara da principio, non volete voi che in ispatio

di quattrocento o cinquecento anni sia divenuta cittadina d'Italia? Per certo sì: altramente li Romani medesimi, liquali di Phrigia cacciati vennero ad habitare in Italia, sarebbero barbari: le persone, i costumi, et la lingua loro sarebbe barbara. L'Italia, la Grecia, et ogni altra provincia, quantunque mansueta et humana, si potrebbe dir barbara, se l'origine delle cose fosse bastante di recar loro questa infame denominatione. Confesso adunque la lingua nostra materna essere una certa adunanza non confusa, ma regolata di molte et diverse voci, nomi, verbi et altre parti d'oratione; lequali primieramente da strane et varie nationi in Italia disseminate, pia et artificiosa cura de nostri progenitori insieme raccolse, et ad un suono, ad una norma, ad un ordine sì fattamente compose, che essi ne formarono quella lingua, laquale hora è propria nostra, et non d'altri: imitando in questo la madre nostra Natura, laquale di quattro elementi diversi molto fra loro per qualità et per sito ci ha formati noi altri piu perfetti et piu nobili, che gli elementi non sono. Imaginatevi, messer Lazaro, di vedere l'imperio, la degnità, le ricchezze, le dottrine, et finalmente le persone, et la lingua d'Italia in forza de barbari, in maniera che il trarla lor de le mani sia cosa quasi impossibile, voi non vorrete vivere al mondo? mercantare? studiare? parlare voi et vostri figliuoli? Ma lasciando da parte l'altre cose, parlarete latino, cioè in guisa che non v' intendano i Bolognesi; ò parlarete in maniera che altri intenda et risponda? Dunque una volta il parlar volgarmente era forza in Italia: ma in processo di tempo fece l'huomo (come si dice) di quella forza et necessità l'arte et l'industria della sua lingua. Et cosi come nel principio del mondo, gli huomini dalle fere si difendevano fuggendo et uccidendo senza altro, hor passando più oltre a benefitio et ornamento della persona, ci vestiamo delle lor pelli: cosi da prima, a fine solamente d'essere intesi da chi regnava, parlavamo volgare, hora a diletto et a memoria del nostro nome, parliamo et scriviamo volgare. O egli sarebbe meglio che si ragionasse latino? Non lo nego, ma meglio sarebbe anchora che i barbari mai non havessero presa nè distrutta l'Italia, et che l'imperio di Roma fosse durato in eterno. Dunque sendo altramente, che si

dee fare? vogliam morir di dolore? restar mutoli? et non parlar mai, fin che torni a rinascere Cicerone et Virgilio? Le case, i tempii, et finalmente ogni artificio moderno, i disegni, i ritratti di metallo et di marmo non sono da esser pareggiati a gli antichi: dovemo però habitare tra boschi? non dipingere, non fundere, non isculpire, non sacrificare, non adorar Dio? Basta a l'huomo, messer Lazaro mio charo, che egli faccia ciò che egli sa et puo fare et si contenti delle sue forze. Consiglio adunque et ammonisco ciascuno che egli impare la lingua greca et latina, quelle abbraccie, quelle habbia chare, et con l'aiuto di quelle studie a farsi immortale. Ma a tutti quanti non ha partito ugualmente Domenedio nè l'ingegno nè'l tempo, più vi vò dire: sarà alcuno per aventura, cui nè natura nè industria non manchera; nulladimeno egli serà quasi chè dalle stelle inclinato a parlare et scriver meglio volgare, che non latino in un soggetto et in una materia medesma. Che dee fare egli? Che ciò sia il vero, vedete le cose latine del Petrarca et del Boccaccio, et agguagliatele alle loro volgari: di quelle niuna peggiore, di queste niuna migliore giudicarete. Dunque da capo consiglio et ammonisco voi, Messer Lazaro, scrivere et parlare latino, come quello che assai meglio scrivete et parlate latino, che non volgare. Ma voi, gentilhuomo, ilquale o la prattica della corte ò l'inclinatione del vostro nascimento stringe a far altramente, altramente consiglio; et facendo altramente non solamente non viverete inhonorato; ma tanto piu glorioso, quanto scrivendo et parlando bene volgare, almeno a volgari sarete charo; ove malamente scrivendo et parlando latino, vile sareste a dotti parimente et indotti. Nè vi persuada l'eloquentia di messer Lazaro più tosto a divenir mutolo, che componere volgarmente; perochè così la prosa, come il verso della lingua moderna, è in alcune materie poco meno numerosa et di ornamenti capace della greca, et della latina. I versi hanno lor piedi, lor harmonia, lor numeri: le prose, il lor flusso di oratione, le lor figure et le loro elegantie di parlare: repetitioni, conversioni, complessioni, et altre tai cose; per lequali non è forse, come credete, diversa una lingua dall' altra: chè se le parole sono diverse, l'arte del comporle et dell' adunarle è una cosa medesma nella latina et

nella thoscana. Se messer Lazaro ci negasse questo, io li domanderei, onde è adunque che le Cento Novelle non sono belle egualmente, nè i sonetti del Petrarca tutti parimente perfetti? Certo bisognarebbe che egli dicesse niuna oratione, niun verso thoscano non esser nè più brutto, nè più bello dell'altro, et per conseguente il Seraphino esser eguale al Petrarca; o veramente confessarebbe fra le molte compositioni volgari, alcuna più, alcuna meno elegante et ornata dell' altra trovarse; laqual cosa non sarebbe così, quando elle fossero del tutto prive dell' arte de l'orare et del poetare.

Laz. — Monsignore, io negai la lingua moderna haver in sè numero, nè ornamento, nè consonantia, et lo nego di nuovo, non per esperientia ch'io n'habbia, ma per ragione; che se l'huomo, senza punto saper sonare nè tamburo nè tromba, solo che egli oda una volta, per la loro spiacevolezza, può giudicare quelli non essere strumenti atti a fare harmonia nè ballo; così udendo et formando per me medesimo queste parole volgari, al suono di ciascuna di loro separata dall'altre, senza ch'io le compona altramente, assai bene comprendo che diletto possano recare a gl'orecchi de gli ascoltanti le prose et i versi che se ne fanno. Vero è che questo giudicio non l'ha ogn' uno, ma coloro solamente, i quali sono usati à ballare al suono de i leuti, et de i violoni. E mi ricorda, essendo una volta in Venetia, ove erano giunte alcune navi de Turchi, udire in quelle un rumore di molti strumenti; del quale nè'l più spiacevole, nè'l più noioso non udì mai alla vita mia; nondimeno a coloro, che non sono usi alle delitie d'Italia, parea quella una dolce musica; altrotanto si può dire della numerosità dell' oratione et del verso di questa lingua. Alcuna volta qualche consonantia vi si ritrova, che meno ingrata et men brutta fa l'una dell'altra; ma quella in se è harmonia et musica di tamburi, anzi d'archibusi et di falconetti, che introna altrui l'intelletto, et fere, et stroppia sì fattamente, che egli non è più atto a ricevere impressione di più delicato strumento, nè secondo quello operare. Per laqual cosa, chi non ha tempo o vertù di sonare i leuti et i violoni della latina; più tosto si dè stare otioso, che por mano a i tamburi et

alle campane della volgare; imitando l'essempio di Pallade; laquale, per non si distorcere nella faccia sonando, gittò via la piva, di che era stata inventrice; et fu a lei più gloria il partirla da sè et non degnar d'appressarlasi alla sua bocca, che non fu utile a Marsia il ricoglierla et sonarla: onde ne perdette la pelle. Vero diceste, Monsignore, que' primi antichi thoscani essere stati sforzati a parlare in questa maniera, non volendo con silentio trapassar la lor vita, et che noi altri posteriori habbiamo fatto dell'altrui forza nostra virtù; questo è vero: ma maggior laude dà altrui quella violentia, che a noi non reca questa vertù. Gloria fu a loro l'esser solerti nelle miserie, ma biasmo et scorno è a noi altri, hora che liberi semo, il dar ricetto et conservare lungamente un perpetuo testimonio della nostra vergogna, et quello non solamente nudrire, ma ornare; altro non essendo questa lingua volgare, che uno inditio dimostrativo della servitù de gl'Italiani. Guerreggiando una volta la vostra Republica, et non le bastando l'oro et l'argento a pagare i soldati, fece (come si dice) stampare gran quantità di denari di cuoio cotto co'l conio di San Marco, et con quelli sostentò et vinse la guerra, et fu sapientia Venetiana questa. Ma se a tempo di pace havessero continuato a spendere questa moneta et a farla di giorno in giorno più bella et di miglior corame, già sarebbe convertita in avaritia la sapientia. Hora se alcuno ci havesse, ilquale, sprezzato l'oro et l'argento, facesse del cuoio thesoro, non sarebbe egli pazzo costui? Si veramente. Ma noi altri, cui mancando il thesoro latino, la nostra calamità fece provedere di moneta volgare: quella non ci basta di spendere tuttavia col volgo, che altra non ne conosce nè tocca; ma venutone fatto di ricovrar le perdute ricchezze, lei tuttavia conserviamo; et ne i secreti dell'anima nostra, ove solevano serrar l'oro et l'argento di Roma, diamo ricetto alle reliquie di tutta la barbarie del mondo.

Corteg. — A me pare, messer Lazaro, che questo non sia nè lodar la lingua latina, nè vituperar la volgare, ma più tosto un certo lamentarsi della ruina d'Italia: laqualcosa, come è poco fruttuosa, così è molto discosta dal nostro proponimento, onde non vi vedo partir volentieri.

Laz. — Parvi che'l biasmo sia poco, quando io congiungo il nascimento di lei alla destruttione dell'imperio et del nome latino? et l'accrescimento di lei, al mancamento del nostro intelletto? Già me non laudarete in questa maniera, per farmi piacere.

Corteg. — Ciò non giudico biasimo, ma meraviglia più tosto; chè gran cosa dee esser quella, di cui non può l'huomo parlare, tacendo la roina di Roma, che fu capo del mondo; et che questo sia vero, poniamo che non i barbari, ma i greci l'havessero disfatta, et che da indi in qua parlassero atheniese gl'Italiani; voi biasimareste la lingua attica, perochè l'uso di lei fosse congiunto alla servitù nostra?

Laz. — Se ciò stato fosse, non sarebbe suta guasta, ma riformata l'Italia, perchè non solamente non biasimerei il disfacimento di questo imperio, ma lodarei Dio, che lui havesse voluto ornare di linguaggio convenevole alla sua dignità.

Corteg. — Dunque maggiore è il danno d'haver perduta la lingua, che la libertà?

Laz. — Si senza dubio, perochè in qualunche stato sia l'huomo o franco o soggetto, sempremai è huomo, nè dura più d'huomo: ma la lingua latina ha vertù di fare d'huomini dei, et di morti, non che di mortali che siamo, immortali per fama. Et che ciò sia vero, l'imperio Romano, che si distese per tutto, è già guasto; ma la memoria della grandezza di lui conservata nell'historie di Salustio et di Livio dura anchora, et durerà fin che'l cielo si moverà; et altrotanto si può dire dell' imperio et della lingua de Greci.

Corteg. — Questa vertù di far le persone famose per molti seculi non l'ha, che io creda, la historia greca et latina come greca et latina, ma come historia che ella è; la quale, in qualunche idioma sia scritta da alcuno, è sempremai (come alcun dice) testimonio del tempo, luce della verità, vita della memoria, maestra della vita d'altrui, et rinovellamento dell' antichità.

Laz. — Voi dite il vero, non esser propria questa vertù dell' historie greche et latine, non che altra lingua ne sia partecipe; ma percioche tutte l'historie grece et latine non hanno havuto

tal privilegio, ma quelle solamente, lequali artificiosamente compose alcuno huomo eloquente, sendo perfette quelle due lingue. Onde gli annali di Roma, liquali senza alcuno ornamento, con semplici et anchora rozze parole, narravano gl'avenimenti di lei, non durarono molti anni; nè di loro si parlarebbe, se altro scrittore, quasi da compassione mosso, non ne facesse parola. Dunque se quelli il tempo ha fatto divenir nulla, liquali assai dovevano haver d'elegantia, essendo scritti latinamente, hor che sia dell'historie volgari? cui nè naturale dolcezza di lingua, nè artificiosa eloquentia di scrittori non può far chare, ne gratiose giamai?

Corteg. — Non intendo anchora ben bene in che cosa consista la soavità della lingua et delle parole latine, et la barbarica spiacevolezza delle volgari; anzi, confessandovi liberamente la mia ignorantia, grandissimo numero de nomi, et participii latini con loro strana pronontiatione, le più volte mi suonano non so che bergamasco nel capo; altrotanto sogliono fare alcuni modi et tempi de verbi; allequali parole una simile delle volgari la nostra Corte Romana non degnerebbe di proferire.

Laz. — Io vi ricordo, gentil'huomo, che l'auttorita concistoriale non è giudice competente del suono, et de l'accenti delle parole latine; onde se alcuna volta la lingua latina le pare tener della bergamasca, ella non è pero bergamasca; ne perche tale sia giudicata, più vi dovete meravigliare, che gia vi siate meravigliato, havendo letto in Ovidio Mida Re più solere lodare lo stridere delle cannuccie di Pan, che la soavità della cetra d'Apollo.

Corteg. — Ecco io son contento di confessarvi, che le mie orecchie in tal caso non siano humane, ma d'asino; se voi mi dite per qual cagione la numerosità et consonantia dell' orationi et de versi di questa lingua chiamaste musica d'archibusi; conciosia cosa chè i gran maestri di canto, cui è propria professione l'harmonia, rade volte, o non mai, fanno canto o mottetto, che le parole di lui non siano Sonetti o Canzoni volgari. Questo è pur segno che i nostri versi son da sè pieni di melodia.

Laz. — Già non è, gentil'huomo (come forse pensate), l'har-

Distinguish between harmony of verse (poetry) and that of prose

monia del canto et quella delle prose, et de' versi una cosa medesima; ma molte sono, et diverse: onde non solamente delle cose volgari, ma de *chirie* anchora et de i *san*[*c*]*tus* si fanno canti et mottetti; della cui harmonia generalmente s'intende ogni orecchia, perochè quali sono i sapori alla lingua, et a gl' occhi et al naso i colori et gl' odori, tale è il suono à gl' orecchi de gl' huomini, liquali per lor natura, et senza studio veruno facilmente discernono tra'l piacevole e'l dispiacevole. Ma il numero et l'harmonia dell' oratione et del verso latino non è altro, che artificiosa dispositione di parole: dalle cui sillabe, secondo la brevità et la lunghezza di quelle, nascuno alcuni numeri, che noi altri chiamiamo piedi; onde misuratamente camina dal principio alla fine il verso et l'oratione. Et sono di diverse maniere questi tai piedi, facendo i lor passi lunghi et corti, tardi et veloci, ciascheduno al suo modo. Et è bell' arte quelli insieme adunare sì fattamente, che non discordino fra sè stessi, ma l'uno all' altro et tutti insieme siano conformi al soggetto; perochè d'alcune materie alcuni piedi sono quasi peculiari; et fra lor piedi, quali meglio, quali peggio s'accompagnano al loro viaggio: e qualunche persona quelli a caso congiugne, non havendo riguardo nè alla natura di quelli, nè alle cose di che intende di ragionare, i versi et l'orationi sue nascono zoppe; et non dovrebbe nutrirgli; et di questa cotal melodia non ne sono capaci gl' orecchi del vulgo, nè lei altresì possono formare le voci della lingua volgare: la cui prosa, io non so dire per qual ragione sia numerosa chiamata, se l'huomo in lei o non s'accorge o non cura nè di spondei, nè di dattili, nè di trochei, nè d'anapesti, et finalmente di niuna maniera di piedi, onde si move l'oratione ben regolata. Veramente questa nuova bestia di prosa volgare o è senza piedi, et sdrucciola a guisa di biscia; o ha quelli di specie diversa molto dalla greca, et dalla latina; et per conseguente di così fatto animale, come di mostro a caso creato, oltra il costume et l'intentione d'ogni buono intelletto, non si dovrebbe fare nè arte nè scientia. I versi veramente, inquanto son fatti d'undici sillabe, non paiono in tutto privi di piedi; chè le sillabe in loro hanno luogho et officio di piedi; ma in quanto quelle cotali possono esser lunghe,

et brevi a lor voglia, mai non dirò che sia diritto il lor calle; salvo se Monsignor non dicesse le rime esser l'appoggio de versi, che gli sostengono et fanno andare dirittamente. La qual cosa non mi par vera: perochè, per quello ch' io n' oda dire, le rime sono più tosto come catena al sonetto et alla canzone, che piedi o mani di versi loro. Et tanto voglio che ne sia detto da me brevemente certo, per rispetto a quello che se ne può ragionare, ma a bastanza, se alla vostra richiesta, e troppo forse, se alla presenza di Monsignore si riguarderà; ilquale meglio di me conosce et può numerare i difetti di questa lingua.

Bem.— Questa cosa di numeri, come si stia, et se così la prosa come il verso thoscano n'ha la sua parte, et in che modo la si habbia, per essere assai facile da vedere, ma lontana dal nostro proponimento, hora con esso voi non intendo di disputarla; anzi confessando quello esser vero, che ne diceste, non tanto perchè sia vero, quanto perche si veda ciò che ne segue; io vi dico questa lingua moderna, tutto chè sia attempatetta che no, esser però anchora assai picciola et sottile verga: laquale non ha appieno fiorito, non chè frutti produtti, che ella può fare; certo non per difetto della natura di lei, essendo così atta à generar come le altre, ma per colpa di loro, che l'hebbero in guardia, che non la coltivorno a bastanza; ma a guisa di pianta selvaggia, in quel medesimo deserto, ove per sè a nascere cominciò, senza mai nè adacquarla, nè potarla, nè difenderla da i pruni, che le fanno ombra, l'hanno lasciata invecchiare et quasi morire. Et se que' primi antichi Romani fossero stati sì negligenti in coltivare la latina, quando a pullular cominciò, per certò in sì poco tempo non sarebbe divenuta sì grande; ma essi, a guisa di ottimi agricoltori, lei primieramente tramutarono da luogo selvaggio a domestico; poi, perchè et più tosto, et più belli et maggior frutti facesse, levandole via d'attorno le inutili frasche, in loro scambio l'innestarono d'alcuni ramuscelli maestrevolmente detratti dalla greca; liquali subitamente in guisa le s'appicarono et in guisa si ferno simili al tronco, che hoggimai non paiono rami adottivi, ma naturali. Quindi nacquero in lei que'fiori et que' frutti sì coloriti dell' eloquentia, con

quel numero et con quell' ordine istesso, ilquale tanto essaltate; liquali, non tanto per sua natura, quanto d'altrui artificio aiutata, suol produrre ogni lingua. Perochè'l numero nato per magistero di Thrasimacho, di Gorgia, di Theodoro; Isocrate finalmente fece perfetto. Dunque se Greci et Latini huomini più solleciti alla coltura della lor lingua, che noi non semo alla nostra, non trovarono in quelle, senon dopo alcun tempo et dopo molta fatica, nè leggiadria, nè numero; già non dè parer meraviglia, se noi anchora non n'havemo tanto che basti, nella volgare; nè quindi dè prender huomo argumento a sprezzarla, come vil cosa et da poco. O la latina è megliore d'assai, o quanto sarebbe meglio dir fu, et non è, ma sia stata per lo passato et sia anchor tuttavia sì gentil cosa; tempo forse verrà, che d'altra tanta eccellentia fia la volgare dotata; che se per essere a nostri giorni di niuno stato et men gradita, non si dovesse apprezzare la greca, laquale era già grande su'l nascimento della latina, ne' nostri animi non dovea lasciar fermare le radici d'un altra lingua novella; et altrettanto direi della greca, per rispetto alla hebrea. Concluderebbesi finalmente dalle vostre premisse, dover essere al mondo sola una lingua, et non più, onde scrivessero et parlassero li mortali; et avverebbe che ove voi credereste d'argumentar solamente contra la lingua thoscana, et quella con vostre ragioni estirpare del mondo, voi parlareste etiando contra la latina et la greca; benchè questa pugna si estenderebbe non solamente contra i linguaggi del mondo, ma contra Dio; il quale ab eterno diede per legge immutabile ad ogni cosa criata non durare eternamente, ma di continuo d'uno in altro stato mutarsi, hora avanzando et hora diminuendo, finchè finisca una volta, per mai più poscia non rinovarsi. Voi mi direte, troppo indugia hoggimai la perfettione della lingua materna; et io vi dico che così è, come dite; ma tale indugio non dee far credere altrui esser cosa impossibile, che ella divenga perfetta; anzi vi può far certo lei doversi lungo tempo godere la sua perfettione, qual' hora egli avverrà ch' ella se l'habbia acquistata. Chè così vuol la natura; laquale ha deliberato, che qual arbor tosto nasce, fiorisce et fa frutto, tale tosto invecchie et si muoia; et in contrario, che

quello duri per molti anni, ilquale lunga stagione harà penato à far fronde. Sarà adunque la nostra lingua, in conservarsi la sua dovuta perfettione lungamente desiderata et cercata, simile forse ad alcuni ingegni, liquali, quanto men facilmente apprendono le dottrine, tanto difficilmente le si lasciono uscire della memoria. O ella è testimonio della nostra vergogna, essendo venuta in Italia insieme con la roina di lei? Piu tosto ella e testimonio della nostra solertia, et del nostro buono ardimento: che, cosi come venendo Enea da Troia in Italia, ad honor si recò lasciare scritto in un certo tropheo drizzato da lui, quelle essere state l'armi de vincitori della sua patria, così vergogna non ci puo essere l'haver cosa in Italia tolta di mano a coloro, che noi tolsero di liberta. Direi, finalmente, quando esser volessi maligno, più tosto doversi adorar dalle genti il sole oriente, che l'occidente: la lingua greca et latina gia esser giunte all' occaso: ne quelle esser più lingue, ma charta solamente et inchiostro: ove quanto sia difficile cosa l'imparare a parlare, ditelo voi per me, che non osate dir cosa latinamente con altre parole, che con quelle di Cicerone. Onde, quanto parlate et scrivete latino, non e altro che Cicerone trasposto piu tosto da charta a charta, che da materia a materia, benchè questo non è si vostro peccato, che egli non sia anche mio, et d'altri assai et maggiori et migliori di me; peccato però non indegno di scusa, non possendo farsi altramente. Ma queste poche parole dette da me contra la lingua latine, per la volgare non dissi per vero dire: solo volsi mostrare quanto bene difenderebbe questa lingua novella chi per lei far volesse difesa, quando à lei non manca nè core nè armi d'offendere l'altrui.

Corteg. — Parmi, Monsignor, che così temiate di dir male della lingua latina, come se ella fosse la lingua del vostro Santo da Padova: allaquale è di tanto conforme, che come quella fu di persona già viva, la cui santità è cagione che hora posta in un tabernacolo di cristallo sia dalle genti adorata: così questa degna reliquia del capo del mondo, Roma, guasto et corrotto gia molto tempo, quantunque hoggimai fredda et secca si taccia, nondimeno fatta idolo d'alcune poche et superstitiose persone, colui da loro non e christiano tenuto, che non l'adora per Dio. Ma adoratela

a vostro senno, solo che non parliate con esso lei; et volendo tenerla in bocca, così morta come è, sia vi lecito di poterlo fare; ma parlate tra voi dotti le vostre morte latine parole, et a noi idioti le nostre vive volgari, con la lingua che Dio ci diede, lasciate in pace parlare.

Bem. — Dovevate, per agguagliarla compitamente alla lingua di qualche santo, soggiungere qualmente l'orationi di Cicerone et i vèrsi di Virgilio le sono degni et pretiosissimi tabernacoli; onde lei come cosa beata riveriamo et inchiniamo. Ma per certo ne l'una nè l'altra non meritava che la teneste per morta, operando tutt'hora ne' corpi nostri et nell'anime quella salute, questa virtute. Con tutto ciò lodo sommamente la nostra lingua volgare, cioè thoscana, acciochè non sia alcuno che intenda della volgare di tutta Italia; thoscana dico, non la moderna, che usa il vulgo hoggidì, ma l'antica, onde sì dolcemente parlorno il Petrarca et il Boccaccio; chè la lingua di Dante sente bene et spesso più del lombardo, che del thoscano; et ove è thoscano, è piu tosto thoscano di contado, che di città. Dunque di quella parlo, quella lodo, quella vi persuado apparare; quantunque ella non sia giunta alla sua vera perfettione, ella nondimeno le è già venuta sì presso, che poco tempo vi è a volgere; ove poi chè arrivata sarà, non dubito punto, che quale è nella greca e nella latina, tale sia in lei virtù di far vivere altrui mirabilmente dopo la morte. Et allhora sì le vedremo noi fare di molti, non tabernacoli, ma tempii et altari; alla cui visitatione concorrerà da tutte le parti del mondo brigata di spiriti pellegrini, che le faranno lor voti et saranno esauditi da lei.

Corteg. — Dunque se io vorrò bene scrivere volgarmente, converrami tornare a nascer thoscano?

Bem. — Nascer no; ma studiar thoscano; chè egli è meglio per aventura nascer lombardo, che fiorentino, perochè l'uso del parlar thosco hoggidì è tanto contrario alle regole della buona thoscana, che più noce altrui l'esser natio di quella provincia, che non gli giova.

Corteg. — Dunque una persona medesima non puo esser thosca per natura et per arte?

Bem. — Difficilmente per certo, essendo l'usanza, che per lunghezza di tempo è quasi convertita in natura, diversa in tutto dall' arte. Onde, come chi è giudeo o heretico, rade volte diviene buon christiano, et più crede in Christo chi nulla credeva, quando fu battezzato: così qualunche non è nato thoscano, può meglio imparare la buona lingua thoscana, che colui non fa, ilquale da fanciullo in sù, sempremai parlò perversamente thoscano.

Corteg. — Io, che mai non nacqui ne studiai thoscano, male posso rispondere alle vostre parole: nondimeno a me pare che più si convenga col vostro Boccaccio il parlar fiorentino moderno, che non fa il bergamasco. Onde egli potrebbe esser molto bene, che huomo nato in Melano, senza haver mai parlato alla maniera lombarda, meglio apprendesse le regole della buona lingua thoscana, che non farebbe il fiorentino per patria; ma che egli nasca et parle lombardo hoggidì, et dimanda mattina parle et scriva regolamente thoscano meglio et piu facilmente del thoscano medesimo, non mi può entrare nel capo. Altramente, al tempo antico, per bene parlare greco et latino, sarebbe stato meglio nascere spagnuolo, che romano, et macedone, che atheniese.

Bem. — Questo no, perchè la lingua greca et latina a lor tempo erano egualmente in ogni persona pure et non contaminate dalla barbarie dell' altre lingue; et così bene si parlava dal popolo per le piazze, come tra dotti nelle lor schole si ragionava. Onde egli si legge di Theophrasto, che fu l'un de lumi della greca eloquentia, essendo in Athene, alle parole essere stato giudicato forestiere da una povera feminetta di contado.

Corteg. — Io per me non so come si stia questa cosa: ma si vi dico, che dovendo studiare in apprendere alcuna lingua, più tosto voglio imparar la latina et la greca, che la volgar; laquale mi contento d'haver portato con esso meco dalla cuna et dalle fasce, senza cercarla altramente, quando tra le prose, quando tra versi de gli auttori thoscani.

Bem. — Così facendo voi scriverete et parlarete a caso, non per ragione, perochè niuna altra lingua ben regolata ha l'Italia, senon quell'una, di cui vi parlo.

CORTEG. — Almeno dirò quello che io haverò in core; et lo studio che io porrei in infilzar parolette di questo et di quello, sì lo porrò in trovare et disporre i concetti dell' animo meo, onde si deriva la vita della scrittura; chè male giudico potersi usare da noi altri a significare i nostri concetti quella lingua, thosca o latina che ella si sia, laquale impariamo et essercitiamo non ragionando tra noi i nostri accidenti, ma leggendo gli altrui. Questo a di nostri chiaramente si vede in un giovane Padovano di nobilissimo ingegno: ilquale, benchè talhora con molto studio che egli vi mette, alcuna cosa componga alla maniera del Petrarca, et sia lodato dalle persone, nondimeno non sono da pareggiare i sonetti et le canzon di lui alle sue comedie, lequali nella sua lingua natia naturalmente, e da niuna arte aiutate par che (e)gli eschino della bocca. Non dico però che huomo scriva nè padovano nè bergamasco; ma voglio bene, che di tutte le lingue d'Italia possiamo accogliere parole et alcun modo di dire, quello usando come a noi piace, sì fattamente, che'l nome non si discordi dal verbo, nè l'adiettivo del sostantivo; laqual regola di parlare si può imparare in tre giorni, non tra grammatici nelle scole, ma nelle corti co' gentilhuomini; non istudiando, ma giuocando et ridendo, senza alcuna fatica, et con diletto de discepoli et de precettori.

BEM. — Bene starebbe, se questa guisa di studio bastasse altrui a far cosa degna di laude et di meraviglia; ma egli sarebbe troppo leggiera cosa il farsi eterno per fama, et il numero de buoni e lodati scrittori in piccol tempo diventerebbe molto maggiore, che egli non è. Bisogna, gentilhuomo mio charo, volendo andar per le mani et per le bocche delle persone del mondo, lungo tempo sedersi nella sua camera; et chi morto in sè stesso, disia di viver nella memoria de gli huomini, sudare et agghiacciar più volte, et quando altri mangia et dorme a suo agio, patir fame et vegghiare.

CORTEG. — Con tutto ciò non sarebbe facil cosa il divenir glorioso, ove altro bisogna che saper favellare. Che ne dite voi, messer Lazaro? Io per me son contento, contentandosi Monsignore, che la vostra sentenza ponga fine alle nostre liti.

Laz. — Cotesto non farò io, che io vorrei che i difensori di questa lingua volgare fossero discordi tra loro: acciò che quella, a guisa di regno partito, più agevolmente rovinassero le dissensioni civili.

Corteg. — Dunque aiutatemi contra all' oppenion di Monsignore, mosso non solamente dall' amor della verità, la quale dovete amare et riverire sopra ogni cosa: ma dall'odio che voi portate a questa lingua volgare; chè vincendolo, vincerete il miglior difensore della lingua volgare, che habbia hoggidi la sua dignità: dal giudicio del quale prende il mondo argumento d'impararla et usarla.

Laz. — Combattete pur tra voi due, acciò che con quelle armi medesme, che voi oprate contra la latina et la greca, la vostra lingua volgare si ferisca et si estingua.

Corteg. — Monsignore, nè à voi sarebbe gloria vincer me debole combattitore et già stanco nella battaglia dianzi havuta con messer Lazaro: nè a me sia vergogna l'essere aiutato d'altrui incontra all' auttorità et dottrina vostra: le quali ambedue insieme mi danno guerra sì fattamente, ch'io non conosco qual più. Perchè, non volendo messer Lazaro congiurar con esso meco a difendermi, prego voi, signore Scholare, che con sì lungo silentio et sì attentamente ci havete ascoltati, che havendo alcuna arme, con la quale voi mi possiate aiutare, siate contento di trarla fuori per me: che poi chè questa pugna non è mortale, potete entrarvi senza paura, accostandovi a quella parte, che più vi piace: benchè piu tosto vi dovete accostare alla mia, ove siete richiesto, et ove è gloria l'esser vinto da così degno avversario.

Schol. — Gentilhuomo, io non parlai fin hora, perochè io non sapea che mi dire, non essendo mia professione lo studio delle lingue: ma volentieri ascoltai, bramando et sperando pur d'imparare. Dunque havendo a combattere in difesa d'alcuna vostra sentenza, non vi possendo aiutare, io vi consiglio, che senza me combattiate; chè egl'è meglio per voi il combatter solo, che da persona accompagnato, la quale come inesperta dell' armi, cedendo in su'l principio della battaglia, vi dia cagione di temere et farvi dare al fuggire.

CORTEG. — Con tutto ciò, se mi potete aiutare, che appena credo che sia altramente, sendo stato sì attento al nostro contrasto, aiutatemi, che io ve ne prego; salvo se non sprezzate tal quistione, come vil cosa et di sì poco valore, che non degniate di entrare in campo con esso noi.

SCHOL. — Come non degnarei di parlar di materia, di che il Bembo al presente et altra volta il Peretto, mio precettore, insieme con messer Lascari con non minor sapientia che elegantia ne ragiono? Troppo mi degnarei, se io sapessi, ma d'ogni cosa io so poco, et delle lingue niente, come quello che della greca conosco appena le lettere, et della lingua latina tanto solamente imparai, quanto bastasse per farmi intendere i libri di philosophia d'Aristotele; liquali, per quello che io n'oda dire da messer Lazaro, non sono latini, ma barbari. Della volgare non parlo, chè di sì fatti linguaggi mai non seppi nè mai curai di sapere, salvo il mio padovano; del quale, dopo il latte della nutrice, mi fu il vulgo maestro.

CORTEG. — Pur a voi converrà di parlar, se non altro; quello almeno, che n'appararaste dal Peretto et dal Lascari; li quali così saviamente (come voi dite) parlarono intorno a questa materia.

SCHOL. — Poche cose delle infinite, che a tal materia [a]partengono, po imparare in un giorno, chi non le ascolta per imparare, pensando che non bisogni impararle.

BEM. — Ditene al meno quel poco che vi rimase nella memoria; che a me fie charo l'intenderlo.

LAZ. — Volentieri in tal caso udirò recitare l'oppenione del mio maestro Peretto; ilquale, avvegna che niuna lingua sapesse dalla mantovana infuori, nondimeno, come huomo giuditioso et uso rade volte a ingannarsi, ne può haver detto alcuna cosa co'l Lascari; che l'ascoltarla mi piacerà. Pregovi adunque, che se niente ve ne ricorda, alcuna cosa del suo passato ragionamento, non vi sia grave di riferirne.

SCHOL. — Così si faccia, poi chè vi piace; chè anzi voglio esser tenuto ignorante, cosa dicendo non conosciuta da me, che discortese, rifiutando que' prieghi, che deono essermi commanda-

menti. Ma ciò si faccia con patto, che come a me non è honore il riferirvi gli altrui dotti ragionamenti, così il tacerne alcuna parola, laquale dall'hora in qua mi sia uscita della memoria, non mi sia scritto a vergogna.

Corteg. — Ad ogni patto mi sottoscrivo, pur chè diciate.

Schol. — L'ultima volta che messer Lascari venne di Francia in Italia, stando in Bologna, ove volentieri habitava, et visitandolo il Peretto, come era uso di fare, un dì tra gli altri, poi chè alquanto fu dimorato con esso lui, lo dimandò messer Lascari : « Vostra eccellenza, maestro Piero mio charo, che legge quest' anno ? »

Per. — Signor mio, io leggo i quattro libri della *Meteora* d'Aristotile.

Lasc. — Per certo bella lettura è la vostra ; ma come fate d'espositori ?

Per. — De' latini non troppo bene ; ma alcun mio amico m'ha servito d'uno Alessandro.

Lasc. — Buona elettione faceste, perochè Alessandro è Aristotile dopo Aristotile ; ma io non credeva che voi sapeste lettere grece.

Per. — Io l'ho latino, non greco.

Lasc. — Poco frutto dovete prenderne.

Per. — Perchè ?

Lasc. — Perchè io giudico Alessandro Aphrodiseo greco, come è, tanto diverso da sè medesmo, poi chè latino è ridotto, quanto è vivo da morto.

Per. — Questo potrebbe esser che vero fosse ; ma io non vi faceva differentia ; anzi pensava, che tanto mi dovesse giovare la lettione latina et volgare (se volgare si ritrovasse Alessandro), quanto a Greci la greca ; et con questa speranza incomminciai a studiarlo.

Lasc. — Vero è che egl' è meglio che voi l'habbiate latino, che non l'habbiate del tutto ; ma per certo la vostra dottrina sarebbe il doppio et maggiore et migliore, che ella non è, se Aristotile et Alessandro fosse letto da voi in quella lingua, nellaquale l'uno scrisse et l'altro l'espose.

Per. — Per qual cagione?

Lasc. — Percioché più facilmente et con maggiore elegantia di parole sono espressi da lui i suoi concetti nella sua lingua, che nell' altrui.

Per. — Vero forse direste, se io fossi greco, sì come nacque Aristotile: ma che homo lombardo studie greco, per dover farsi più facilmente philosopho, mi par cosa non ragionevole, anzi disconvenevole, non iscemandosi punto, ma raddoppiandosi la fatica dell' imparare; percioché meglio et più tosto può studiar la scholare Loica sola, o solamente Philosophia, che non farebbe, dando opera alla grammatica, spetialmente alla greca.

Lasc. — Per questa istessa ragione non dovevate imparar nè latino nè greco, ma solamente il volgare mantovano, et con quello philosophare.

Per. — Dio volesse in servigio di chi verrà dopo me, che tutti i libri di ogni scientia, quanti ne sono greci et latini et hebrei, alcuna dotta et pietosa persona si desse a fare volgari: forse i buoni philosophanti sarebbero in numero assai più spessi, che a di nostri non sono, et la loro eccellentia diventarebbe più rara.

Lasc. — O non v'intendo, o voi parlate con ironia.

Per. — Anzi parlo per dire il vero, et come huomo tenero dell' honor de gl' Italiani: chè se l'ingiuria de' nostri tempi, così presenti come passati, volle privarmi di questa gratia, Dio mi guardi, che io sia sì pieno, nè così arso d'invidia, che io disideri di privarne chi nascerà dopo me.

Lasc. — Volentieri v'ascolterò, se vi dà il cor di provarmi questa nuova conclusione; chè io non la intendo, nè la giudico intelligibile.

Per. — Ditemi prima, onde è che gli huomini di questa età generalmente in ogni scienza son men dotti et di minor prezzo, che già non furon gli antichi? Il chè è contra il dovere: conciosia cosa che molto meglio et più facilmente si possa aggiugnere alcuna cosa alla dottrina trovata, che trovarla da sè medesimo?

Lasc. — Che si può dire altro, se non che andiamo di male in peggio?

Per. — Questo è vero, ma le cagioni son molte, tra lequali una ve n'ha, et oso dire la principale : che noi altri moderni viviamo indarno gran tempo, consumando la miglior parte de nostri anni, laqual cosa non avveniva a gli antichi : et per distinguere il mio parlare, porto ferma oppenione che lo studio della lingua greca et latina sia cagione dell' ignorantia : che se'l tempo, che intorno ad esse perdiamo, si spendesse da noi imparando philosophia, per avventura l'età moderna generarebbe quei Platoni et quegli Aristotili, che produceva l'antica. Ma noi vani, più che la canne, pentiti quasi d'haver lasciato la cuna et esser huomini divenuti : tornati un' altra volta fanciulli, altro non facciamo diece et venti anni di questa vita, che imparare a parlare chi latino, chi greco, et alcuno (come Dio vuole thoscano : liquali anni finiti, et finito con esso loro quel vigore et quella prontezza, laquale naturalmente suol recare all' intelletto la gioventu, allhora procuriamo di farci philosophi, quando non siamo atti alla speculatione delle cose. Onde seguendo l'altrui giudicio, altra cosa non viene ad essere questa moderna philosophia, che ritratto di quell' antica : però così come il ritratto, quantunque fatto d'artificiosissimo dipintore, non può essere del tutto simile all' idea : così noi, benchè forse per altezza d'ingegno non siamo punto inferiori a gli antichi, nondimeno in dottrina tanto siamo minori, quanto lungo tempo stati sviati dietro alle favole delle parole : coloro finalmente imitiamo philosophando, alli quali alcuna cosa aggiugnendo, dee avanzare la nostra industria.

Lasc. — Dunque se lo studio delle due lingue nuoce altrui si malamente, come voi dite, che si dee fare? lasciarlo?

Per. — Hora no, chè non si potrebbe : percioché l'arti et le scientie de gl' huomini sono al presente nelle mani de Latini et de Greci ; ma si fare debbiamo per l'avenire, che d'ogni cosa per tutto'l mondo possa parlare ogni lingua.

Lasc. — Come, maestro Piero, che è ciò che voi dite? Dunque darebbevi il core di philosophare volgarmente? et senza haver cognitione della lingua greca et latina?

Per. — Monsignor sì, pur chè gli auttori greci et latini si riducessero italiani.

Lasc. — Tanto sarebbe trasferir Aristotile di lingua greca in lombarda, quanto traspiantare un narancio o una oliva da un ben colto horticello in un bosco di pruni; oltra chè le cose di philosophia sono peso d'altre spalle, che da quelle di questa lingua volgare.

Per. — Io ho per fermo, che le lingue d'ogni paese, così l'arabica et l'indiana come la romana et l'atheniese, siano d'un medesmo valore, et da mortali ad un fine con un giudicio formate; chè io non vorrei che voi ne parlaste come di cosa dalla natura prodotta, essendo fatte et regolate dall' artificio delle persone a bene placito loro, non piantate nè seminate; lequali usiamo sì come testimoni del nostro animo, significando tra noi i concetti dell' intelletto. Onde tutto chè le cose dalla natura criate et le scientie di quelle siano in tutte quattro le parti del mondo una cosa medesma: nondimeno, perciochè diversi huomini sono di diverso volere, però scrivono et parlano diversamente. Laquale diversità et confusione delle voglie mortali degnamente è nominata torre di Babel. Dunque non nascono le lingue per sè medesme, a guisa di alberi o d'herbe, quale debole et inferma nella sua specie, quale sana et robusta et atta meglio a portar la soma di nostri humani concetti; ma ogni loro vertù nasce al mondo dal voler de mortali. Per la qual cosa, così come senza mutarsi di costume o di natione, il francioso et l'inglese, non pur il greco et il romano, si pùo dare a philosophare; così credo che la sua lingua natia possa altrui compitamente comunicare la sua dottrina. Dunque traducendosi a nostri giorni la philosophia, seminata dal nostro Aristotile ne' buoni campi d'Athene, di lingua greca in volgare, ciò sarebbe non gittarla tra sassi, in mezo a boschi, ove sterile divenisse; ma farebbesi di lontana propinqua et di forestiera, che ella è. cittadina d'ogni provincia, forse in quel modo che le spetiarie et l'altre cose orientali a nostro utile porta alcun mercatante d'India in Italia; ove meglio per avventura son conosciute, et trattate, che da coloro non sono, che oltra il mare le seminorno et ricolsero. Similmente le speculationi del nostro Aristotile ci diverrebbono più famigliari, che non sono hora; et più facilmente sarebbero

intese da noi, se di greco in volgare alcun dotto homo le riducesse.

Lasc. — Diverse lingue sono atte a significare diversi concetti, alcune i concetti di dotti, alcune altre de gl' indotti. La greca veramente tanto si conviene con le dottrine, che a dover quelle significare, Natura istessa, non humano provedimento pare che l'habbia formata; et se creder non mi volete, credete almeno a Platone, mentre ne parla nel suo *Cratillo*. Onde ei si può dir di tal lingua, che quale è il lume a' colori, tale ella sia alle discipline; senza il cui lume nulla vedrebbe il nostro humano intelletto, ma in continua notte d'ignorantia si dormirebbe.

Per. — Più tosto vò credere ad Aristotile et alla verità, che lingua alcuna del mondo (sia qual si voglia) non possa haver da sè stessa privilegio di significare i concetti del nostro animo, ma tutto consista nello arbitrio delle persone. Onde chi vorrà parlar di philosophia con parole mantovane o milanesi, non gli può esser disdetto a ragione, più che disdetto gli sia il philosophare et l'intender la cagion delle cose. Vero è che, perchè il mondo non ha in costume di parlar di philosophia se non greco o latino, già crediamo che far non possa altramente, et quindi viene che solamente di cose vili et volgari volgarmente parla et scrive la nostra età. Ma come i corpi et le reliquie di santi, non con le mani, ma con alcuna verghetta per riverenza tocchiamo; così i sacri misteri della divina philosophia più tosto con le lettere dell' altrui lingue, che con la viva voce di questa nostra moderna, ci moviamo a significare; il quale errore conosciuto da molti, niuno ardisce di ripigliarlo. Ma tempo forse, pochi anni appresso, verrà, che alcuna buona persona, non meno ardita che ingeniosa, porrà mano a così fatta mercatantia, et per giovare alla gente, non curando dell' odio nè della invidia de' litterati, condurrà d'altrui lingua alla nostra le gioie et i frutti delle scientie; lequali hora perfettamente non gustiamo nè conosciamo.

Lasc. — Veramente nè di fama nè di gloria si curerà, chi vorrà prender la impresa di portar la philosophia dalla lingua d'Athene nella lombarda; chè tal fatica noia et biasimo gli recarà.

Per. — Noia confesso, per la novità della cosa, ma non biasimo, come credete; chè per uno che da prima ne dica male, poco da poi, mille et mille altri loderanno et benediranno il suo studio: quello avvenendogli che avvenne di Giesù Christo, il quale, togliendo di morir per la salute de gli huomini, schernito primieramente, biasimato et crucifisso d'alcuni hippocriti, hora alla fine, da chi'l conosce, come Iddio et Salvator nostro si riverisce et adora.

Lasc. — Tanto diceste di questo vostro buon huomo, che di piccolo mercatante l'havete fatto Messia; il quale Dio voglia che sia simile a quello che ancora aspettano li Giudei; acciò che heresia così vile mai non guasti per alcun tempo la philosophia d'Aristotile. Ma se voi siete in effetto di così strano parere, che non vi fate a dì nostri il Redentore di questa lingua volgare?

Per. — Perchè tardi conobbi la verità, et a tempo quando la forza dell' intelletto non è eguale al volere.

Lasc. — Così Dio m'aiuti; come io credo, motteggiate; salvo se, come fanno i malitiosi, quello meco non biasimate, che non potete ottenere.

Per. — Monsignor, le ragioni dianzi addotte da me non sono lievi, che io debba dirle per ischerzare; et non è cosa così difficile la cognition delle lingue, che huomo di meno che di mediocre memoria, et senza ingegno veruno, non le possa imparare, quando non pur a dotti, ma a forsennati atheniesi et romani solea parlare eloquentemente Cicerone et Demosthene, et era inteso da loro. Certo anni et lustri miseramente poniamo in apprender quelle due lingue, non per grandezza d'oggetto, ma solamente perchè allo studio delle parole contra la naturale inclinatione del nostro humano intelletto ci rivolgiamo; ilquale, disideroso di fermarsi nella cognitione delle cose, onde si diventa perfetto, non contenta d'essere altrove piegato; ove ornando la lingua di parolette et di ciancie resti vana la nostra mente. Dunque dal contrasto che è tuttavia tra la natura dell' anima et tra'l costume del nostro studio, dipende la difficultà della cognition delle lingue, degna veramente non d'invidia, ma d'odio, non di fatica, ma di fastidio, et degna finalmente di dovere essere non appresa, ma

ripresa dalle persone, si come cosa, laquale non è cibo, ma sogno et ombra del vero cibo dell' intelletto.

Lasc. — Mentre voi parlavate cosi, io imaginava di vedere scritta la philosophia d'Aristotile in lingua lombarda, et udirne parlare tra loro ogni vile maniera di gente, facchini, contadini, barcaroli et altre tali persone, con certi suoni et con certi accenti, i piu noiosi et i piu strani, che mai udissi alla vita mia. In questo mezo, mi si parava dinanzi essa madre philosophia vestita assai poveramente di romagniolo, piangendo et lamentandosi d'Aristotile, che disprezzando la sua eccellenza l'havesse a tale condotta, et minacciando di non volere star piu in terra, si bello honore ne le era fatto dalle sue opere; ilquale, iscusandosi con esso lei, negava d'haverla offesa giamai, sempremai haverla amata et lodata, nè meno che horrevolmente haverne scritto o parlato mentre egli visse: lui esser nato et morto greco, non bresciano nè bergamasco, et mentire chi dir volesse altramente: allaqual visione disiderava che voi vi foste presente.

Per. — Et io se stato vi fossi, harei detto non doversi la philosophia dolere, perche ogni huomo, per ogni luogo, con ogni lingua il suo valore essaltasse; questo farsi anzi a gloria che a vergogna di lei: laquale se non si sdegna d'albergare ne gl' intelletti lombardi, non si dee anche sdegnare d'esser trattata dalla lor lingua. L'India, la Scithia et l'Egitto, ove habitava si volentieri, produsse genti et parole molto piu strane et piu barbare, che non sono hoggi le mantovane et le bolognesi. Lei, lo studio della lingua greca et la latina haver quasi del nostro mondo cacciata, mentre l'huomo, non curando di saper che si dica, vanamente suole imparare a parlare, et lasciando l'intelletto dormire, sveglia et opra la lingua. Natura in ogni età, in ogni provincia et in ogni habito esser sempremai una cosa medesima: laquale, cosi come volentieri fa sue arti per tutto'l mondo, non meno in terra che in cielo, et per esser intenta alla produttione delle creature rationali, non si scorda delle irrationali, ma con eguale artificio genera noi et i bruti animali; cosi da ricchi parimente et poveri huomini, da nobili et vili persone con ogni lingua, greca, latina, hebrea et lombarda, degna d'essere et conosciuta et lodata.

Gli augelli, i pesci et l'altre bestie terrene d'ogni maniera, hora con un suono, hora con altro, senza distintione di parole, i loro affetti significare: molto meglio dover ciò fare noi huomini, ciascuno con la sua lingua; senza ricorrere all' altrui. Le scritture et i linguaggi essere stati trovati non a salute di lei, laquale (come divina che ella è) non ha mestieri del nostro aiuto, ma solamente a utilità et commodità nostra; acciochè absenti, presenti, vivi et morti, manifestando l'un l'altro i secreti del core, più facilmente conseguiamo la nostra propria felicità; laquale è posta nell' intelletto delle dottrine, non nel suono delle parole; et per conseguente, quella lingua et quella scrittura doversi usare da' mortali, laquale con più agio apprendemo. Et come meglio sarebbe stato (se fosse stato possibile) l'havere un sol linguaggio, ilquale naturalmente fosse usato da gli huomini, così hora esser meglio che l'huomo scriva et ragioni nella maniera, che men si scosta dalla natura; laqual maniera di ragionare, appena nati impariamo, et a tempo, quando altra cosa non semo atti ad apprendere. Et altrotanto harei detto al mio maestro Aristotile; della cui elegantia d'oratione poco mi curarei, quando senza ragione fossero da lui scritti i suoi libri: natura haver lui addotato per figliuolo, non per esser nato in Athene, ma per haver bene in alto inteso, bene parlato et bene scritto di lei: la verità trovata da lui, la dispositione et l'ordine delle cose, la gravità et brevità del parlare esser sua propria, et non d'altri; nè quella potersi mutare per mutamento di voce; il nome solo di lui discompagnato dalla ragione (quanto a me) essere di assai piccola auttorità: a lui stare, se essendo lombardo ridotto) esser volesse Aristotile; noi mortali di questa età, così haver chari i suoi libri trammutati nell' altrui lingua, come gli hebbero i Greci, mentre Greci li studiavano. Liquai libri con ogni industria procuriamo d'intendere per divenire una volta non Atheniesi, ma philosophi. Et con questa risposta mi sarei partito da lui.



Lasc. — Dite pure, et disiderate ciò che volete; ma io spero, che a dì vostri non vedrete Aristotile fatto volgare.

Per. — Per ciò mi doglio della misera conditione di questi tempi moderni, ne' quali si studia non ad esser, ma a parer

savio; chè ove sola una via di ragione in qualunque linguaggio può condurne alla cognitione della verità, quella da canto lasciata, ci mettiamo per strada, laquale in effetto tanto ci dilunga dal nostro fine, quanto altrui pare che vi ci meni vicini; chè assai credemo d'alcuna cosa sapere, quando, senza cognoscere la natura di lei, possiamo dire in che modo la nominava Cicerone, Plinio, Lucretio et Virgilio tra' latini scrittori: et tra' greci Platone, Aristotile, Demosthene et Eschine; delle cui semplici parolette fanno gl' huomini di questa età le loro arti et scientie, in guisa che dir lingua greca et latina par dire lingua divina; et che sola la lingua volgare sia una lingua inhumana, priva al tutto del discorso dell' intelletto; forse non per altra ragione, salvo perchè questa una da fanciulli et senza studio impariamo, ove a quell' altre con molta cura ci convertiamo, come a lingue, lequali giudichiamo più convenirsi con le dottrine, che non fanno le parole dell' Eucaristia et del battesmo, con ambidue tai sacramenti. Laquale sciocca oppenione è si fissa ne gli animi di mortali, che molti si fanno a credere, che a dover farsi philosophi basti loro sapere scrivere et leggere greco, senza più; non altramente, che se lo spirito d'Aristotile, a guisa di folletto in cristallo, stesse rinchiuso nell' alphabeto di Grecia, et con lui insieme fosse costretto d'entrar loro nell' intelletto a fargli propheti. Onde molti n'ho già veduti a miei giorni si arroganti, che privi in tutto d'ogni scienza, confidandosi solamente nella cognition della lingua, hanno havuto ardimento di por mano a' suoi libri, quelli a guisa de gli altrui libri d'humanità publicamente esponendo. Dunque a costoro il far volgari le dottrine di Grecia parebbe opra perduta; si per la indegnità della lingua, come per l'angustia di termini, dentro a quali col suo linguaggio è rinchiusa l'Italia; vana istimando la impresa dello scrivere et del parlare in maniera che non l'intendano gli studiosi di tutto'l mondo. Ma quello che non è stato veduto da me, spero dover vedere quando che sia) chi nascerà dopo me, et a tempo che le persone certo più dotte, ma meno ambitiose delle presenti, degneranno d'esser lodate nella lor patria, senza curarsi che la Magna o altro strano paese riverisca i lor nomi; chè se la forma

delle parole, onde i futuri philosophi ragioneranno et scriveranno delle scientie, sarà comune alla plebe, l'intelletto et il sentimento di quelle sarà proprio de gli amatori et studiosi delle dottrine: lequali hanno ricetto, non nelle lingue, ma ne gli animi di mortali.

Schol. — Già s'apparecchiava messer Lascari alla risposta; quando sopravenne brigata di gentilhuomini, che venivano a visitarlo, da quali fu interrotto l'incominciato ragionamento: perche salutati l'un l'altro con promessa di tornare altra volta, il Peretto et io con lui ci partiamo.

Corteg. — Così bene mi difendeste con l'armi del maestro Peretto, che il por mano alle vostre sarebbe cosa superflua: per laqual cosa, avvegna chè il parlare intorno a questa materia fosse vostra professione, nondimeno io mi contento che vi tacciate; ma del soccorso prestatomi, parte da l'auttorità di così degno philosopho, parte da le ragioni antedette, io ve ne rendo infinite gratie, et vi prometto che per fuggire il fastidio dello imparare a parlare con le lingue de morti, seguitando il consiglio del maestro Peretto, come son nato, così voglio vivere Romano, parlare romano, et scrivere romano. Et a voi, messer Lazaro, come a persona d'altro parere, predico che indarno tentate di ridurre dal suo lungo esilio in Italia la vostra lingua latina, et dopo la totale ruina di lei, sollevarla da terra; chè se quando ella cominciava a cadere, non fu huomo, che sostenere ve la potesse, et chiunque alla rovina s'oppose, a guisa di Polidamante fu oppresso dal peso; hora chè ella giace del tutto, rotta parimente dal precipitio et dal tempo, qual athleta o qual gigante potrà vantarsi di rilevarla? Nè a me pare, se a vostri scritti riguardo, che ne vogliate far pruova, considerando che'l vostro scrivere latino non è altro, che uno andar ricogliendo per questo auttore et per quello, hora un nome, hora un verbo, hora un adverbio della sua lingua; il che facendo, se voi sperate (quasi nuovo Esculapio) che il porre insieme cotai fragmenti possa farla risuscitare, voi v'ingannate, non vi accorgendo, che nel cadere di sì superbo edificio, una parte divenne polvere et un'altra dee esser rotta in più pezzi, liquali volere in uno ridurre,

sarebbe cosa impossibile; senza chè molte sono l'altre parti, lequali rimase in fondo del mucchio, o involate dal tempo, non son trovate da alcuno: onde minore et men ferma rifarete la fabrica, che ella non era da prima: et venendovi fatto di ridur lei alla sua prima grandezza: mai non fia vero, che voi le diate la forma, che anticamente le dierono que' primi buoni architetti, quando nova la fabricarono: anzi ove soleva esser sala, farete le camere, confonderete le porte, et delle finestre di lei, questa alta, quell'altra bassa riformarete: ivi sode tutte et intere risurgeranno le sue muraglie, onde primieramente s'illuminava il palazzo; et altronde dentro di lei con la luce del sole alcun fiato di tristo vento entrerà, che farà inferma la stanza. Finalmente sarà miracolo più che humano provedimento il rifarla mai più eguale o simile a quell'antica, essendo mancata l'Idea, onde il mondo tolse l'essempio di edificarla. Perchè io vi conforto a lasciar l'impresa di voler farvi singulare da gl'altri huomini, affaticandovi vanamente senza prò vostro et d'altrui.

Laz. — Perdonatemi, gentilhuomo, voi non poneste ben mente alle parole del mio maestro Peretto: ilquale non solamente non ricusava, come voi fate, d'imparar greco et latino: anzi si lamentava d'essere a farlo sforzato, disiderando una età, nella quale senza l'aiuto di quelle lingue potesse il popolo studiare et farsi perfetto in ogni scientia. Laquale oppenione io non laudo, nè vitupero, perchè quello non posso, questo non voglio: dico solamente non essere stata bene intesa da voi: onde la diliberatione vostra non havrà origine nè dall' autorità nè dalle ragioni, ma dal vostro appetito: loquale seguite quanto v'aggrada, chè altrettanto io farò del mio. Chè se'l viaggio, che io tengo, è più lungo et più faticoso del vostro, peravventura non fia sì vano, et al fine della mia giornata a buono albergo sano, quantunque stanco, mi condurrà.

Bem. — Messer Lazaro dice il vero, et v'aggiungo che'l Peretto in quell'hora (come a me pare) disputò delle lingue, havendo rispetto alla philosophia et altre simili scientie. Perchè, posto chè vera sia la sua oppenione, et così bene potesse philosophare il contadino, come il gentilhuomo, et il Lombardo, come

il Romano, non è però che in ogni lingua egualmente si possa poetare et orare; conciosia cosa chè tra loro, l'una sia più et meno dotata de gli ornamenti della prosa, et del verso, che l'altra non è. Laqualcosa fu tra noi disputata da prima, senza far parola delle dottrine: et come allhora vi dissi, così vi dico di nuovo, che se voglia vi verrà mai di comporre o canzoni o novelle al modo nostro, cioè in lingua che sia diversa dalla thoscana, et senza imitare il Petrarca o il Boccaccio, peravventura voi sarete buon cortigiano, ma poeta o oratore non mai. Onde tanto di voi si ragionerà et sarete conosciuto dal mondo, quanto la vita vi durerà, et non più; conciosia chè la vostra lingua romana habbia vertù in farvi più tosto gratioso, che glorioso.

APPENDICE II [1]

SERVANT D'INDEX DES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA « DEFFENCE ET ILLUSTRATION » CONTENUS DANS CE VOLUME

NOTES à joindre aux annotations de l'édition critique de la Deffence publiée par M. Henri CHAMARD *(Paris, Fontemoing, 1904).*

P. 45, l. 1. *Si la Nature*... Rapprocher de ce début des *Prose* de Bembo. (Cf. p. 10).

P. 46, l. 5. *Laquèle diversité*... La fin de ce chapitre presqu'entière, est traduite de Speroni. (Cf. pp. 32 et 43).

P. 54, l. 2. *Que la langue francoyse ne doit estre nommee barbare.* De pareilles discussions sur la barbarie de la langue vulgaire se retrouvent dans beaucoup d'écrits italiens antérieurs à celui de Du Bellay, en particulier dans les *Prose* de Bembo (cf. Introd. p. XXI), dans le *Dialogue* de Speroni (cf. pp. 33, 116, 117), dans le *De Imitatione* de Calcagnini (cf. Introd. p. XLIV).

P. 67, l. 9. *Les plumes d'autruy*... Cette image a été reprise par Gruget dans la préface de sa traduction

(1) Les références placées en marge indiquent pour chaque note la page et la ligne de l'édition Chamard.

des *Dialogues* de Speroni (1551) : « Je ne fay doute, monseigneur, qu'aucuns de ma congnaissance, m'ayans autrefois veu soustenir nostre langue vulgaire estre du tout superieure à la Tuscane, ne prennent maintenant argument pour calomnier mes raisons : pource (diront-ils) que je contreviens à moymesme, voulant enrichir et decorer nostre langue des œuvres et inventions d'autruy, comme si elle estoit si povre et desnuée de ses fleurs et couleurs, qu'elle eust besoing d'en emprunter des estrangers. Et qu'en cela elle ressemblast à la pie Horatienne qui pour se faire brave se vestit et orna des plumes des autres oyseaux : lesquelz peu après venans à reprendre ce qui leur apartenoit, laisserent la povre pie toute nuë et descouverte. »

P. 68, l. 1. *D'Homere et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron*... Ces quatre noms sont à plusieurs reprises unis chez Speroni. (Cf. p. 126 par exemple).

P. 68, l. 7. *Ainsi puys je dire de nostre langue*. Toute la comparaison qui termine ce chapitre est traduite textuellement de Speroni. (Cf. pp. 35 et 45).

P. 73, l. 6. *Le tens viendra*... Rapprocher les espérances que Postel exprime en tête de son *Histoire des Turcs*. (Cf. p. 7)..

P. 73, l. 14. *Homere, Demosthenes, Virgile et Ciceron*. Encore les quatre noms qu'on trouve réunis chez Speroni (Cf. p. 116).

P. 79, l. 4. *Je laisseray en cest endroit les superstitieuses raisons de ceux qui soutiennent*... La même idée est longuement développée dans le *Ragionamento* de Gelli sur les langues, où l'au-

teur se prononce énergiquement en faveur des traductions des textes sacrés.

P. 82, l. 2. *Que les traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la langue françoyse.* Speroni a indiqué lui aussi l'insuffisance des traductions (Cf. pp. 68-70). Gruget dans l'*Epitre dédicatoire* dont il a fait précéder sa traduction de Speroni, dit de même : « Chascune langue retient sa propre et peculiere phrase et maniere de parler qui le plussouvent ne se peult traduire et seroit tresdificile, voire impossible, donner à la chose traduite (j'entens en quelques endroitz) ceste grace et emphase de parler qui se trouve en son naïf : les exemples en sont assez evidentz es traducteurs Greques et Latines. »

P. 80, l. 3. *Elocution (dys je) par laquelle...* Cette étymologie se trouve dans le dialogue de Speroni sur la Rhétorique, qui présente d'ailleurs des développements assez analogues à ceux que nous lisons en ce passage : « Tout le corps de l'éloquence, pour grand qu'il soit, n'a que cinq membres : Sçavoir est (parlant selon les Latins) invention, disposicion, narration et memoire. Entre lesquelz sans doute, elocution est la première partie, quasi comme le cueur, encor si je le nommois ame, je penserois bien dire : pource que d'icelle derive le propre nom d'éloquence... » Trad. Gruget, p. 180 v°.

P. 88, l. 6. *Qu'on me lyse...* Ces idées sont indiquées chez Speroni. (Cf. pp. 71, 117).

P. 99, l. 3. *Se transformant en eux...* Comparer une expression analogue à la théorie de l'imitation chez Ricci. (Cf. p. 72).

P. 100, l. 8. *L'autre immita si bien Homere, Hesiode et Theo-*

crite... Comparer un jugement assez analogue de Ricci sur Homère. (Cf. p. 73).

P. 103 l. 2. *D'amplifier la langue françoyse par l'immitation*... A propos de l'influence des Italiens sur cette théorie de l'imitation, cf. pp. 70-79.

P. 105, l. 2. *Comme ce n'est point chose vicieuse*... Ce sont bien les idées que Du Bellay met en pratique. (Cf. p. 105).

P. 110, l. 1. *D'autant (disent ilz) qu'elle n'a ses declinations*... La même objection est adressée au vulgaire italien par Lazzaro Buonamico chez Speroni. (Cf. pp. 36, 117, 122, 126 et encore divers passages du dialogue de la rhétorique).

P. 114, l. 3. *En faire des piedz ou des mains*... Expression prise à Speroni. (Cf. la note, p. 37).

P. 117. l. 6. *Par le long cours des siecles les espris des hommes ne sont point si abatardiz*... Cette comparaison entre les anciens et les modernes est souvent reprise au XVIe siècle. Montaigne, par exemple, partage l'opinion de Du Bellay (Essai III.-6 (1588); pourtant il a hésité, et dans l'Essai I.-49 il a émis une opinion contraire (1580).

P. 118, l. 7. *Il est bien vray que nous usons*... Sur l'harmonie comparée des langues latine et vulgaire on trouve de longs développements chez Speroni. (Cf. pp. 37, 122, etc.).

P. 120, l. 3. *Comme beaucoup mal se souvenans de Minerve*... Ce souvenir mythologique vient de Speroni. (Cf. pp. 38, 123).

P. 121, l. 1. *Es queles choses leur a été bien facile de vaincre*... Cette phrase, traduite par Du Bellay de Cicéron (Tusc. I.-3), avait été déjà empruntée par Canappe dans sa lettre à Rondelet.

P. 121, l. 8. *Car telle injure ne s'estendroit...* Tout ceci est traduit de Speroni. (Cf. pp. 39, 48).

P. 128, l. 2. *Si on veut dire que la phylosophie...* Tout ceci est pris de Speroni, et il en est de même jusqu'à p. 136, l. 7 : *J'entens bien...* (Cf. p. 49-50).

P. 133, l. 10. *Je treuve cete cy...* : Du Bellay copie sans aucun doute tout ceci chez Speroni, mais il faut noter qu'il pouvait rencontrer la même idée chez d'autres auteurs, chez Gelli par exemple (cf. Introd. p. x). En France elle sera souvent reprise après lui, en particulier par Le Roy dit Regius (*Vicissitudes*, 1577, f° 23 v°) : « Je ne conseillerai jamais employer tant d'années à ces langues doctes, comme on a accoustumé de faire, et consommer le temps à apprendre les mots qui devroit estre donné à la connoissance des choses, auxquelles par apres on n'a plus ny le moyen ny le loisir de vaquer : portant telle erreur grand retardement et dommage aux sciences ». (Cf. aussi la même idée dans le même ouvrage, f° 112). Le jugement de Montaigne n'est pas différent. (Essai *De l'Institution des Enfants*, I. 25).

P. 136, l. 3. *Non, d'autant que les arts et sciences...* En outre des rapprochements que nous fournit ici M. Chamard, il importe de rappeler que le rôle respectif de la langue vulgaire et des langues anciennes avait été compris exactement de la même manière par divers auteurs autres que Speroni, et en particulier par Gelli dans le *Ragionamento* que nous avons plusieurs fois cité. Comme Du Bellay, Gelli voulait réduire les langues anciennes à la fonction d'instruments pour acquérir les connaissances qui n'avaient pas encore été

exprimées en français, et il demande énergiquement qu'on se hâte de tout traduire afin qu'on puisse au plus vite se passer de ces instruments. En France, après Du Bellay, ces idées ont été souvent reprises. C'est, par exemple, l'opinion de Le Roy dans ses *Vicissitudes*, celle aussi de Tahureau qui écrit dans ses *Dialogues*, quatre ou cinq ans après Du Bellay : « Voilà, mon ami, la vraye raison qui nous doit inciter à aprendre les autres langues, quand en icelles se peut voir quelque sujet plus amplement et mieus esclairé qu'en la nostre ; et ce devons nous faire à celle fin qu'en l'entendant telle cognoissance nous serve pour conserver notre esprit, ou pour enrichir et subtiliser les traits de nostre langue, et non pas pour en faire si grande profession ou estime que la nostre en perde son pris, ainsi mesmement que tesmoigne ledit Ciceron faisant une pareille comparaison de sa langue à la grecque au preface de son premier livre des biens et des maus. » (Éd. de 1871, p. 165).

P. 130. l. 5. *N'entendre point que tout ainsi qu'un mal, quand il s'estend plus loing est d'autant plus pernicieux, aussi est un bien plus profitable...* Je retrouve la même idée avec la même application chez Laurent de Médicis, dans son *Commento sopra alcuni de suoi sonnetti* (cf. Introd., p. XV). Après Du Bellay, Belon l'a reprise dans l'Épitre dédicatoire, adressée au cardinal de Tournon, qu'on lit en tête de ses *Observations de plusieurs singularitez...* (Paris, 1553) : « Afin que nostre nation... se sente aucunement du fruict de ceste mienne peregrination... et qu'un bien est d'autant

plus louable, qu'il est plus commun ; j'ay traicté ceste mienne observation en nostre vulgaire françoys. »

P. 140, l. 7. *Il me souvient de ces reliques*... Cette image est directement inspirée par Speroni. (Cf. p. 56).

P. 141, l. 9. *Pourquoy donques ont voyaigé*... : Passage imité de Speroni. (Cf. p. 57).

P. 142, l. 6. *Bien peu me soucyroy' je*... : Ce passage est traduit de Speroni et il en est de même jusqu'à la p. 145, l. 2 : *Voyla quand aux disciplines*... (Cf. p. 58-61).

P. 147, l. 2. *Qu'il est impossible d'egaler les anciennes langues.* (Cf. le développement de la même idée chez Speroni, pp. 127, 144).

P. 148, l. 1. *Qu'après les avoir apprises on ne deprisast la sienne.* Chez Speroni, Bembo donne le même conseil et il emploie le même mot : « che la Tosca sia da sprezzare del tutto, per niente lo direi ». (Cf. p. 113).

P. 148, l. 2. *Que celuy qui par une inclination naturelle*... Passage imité de Speroni (Cf. p. 61).

P. 149, l. 5. *Mais s'il s'en trouveit encores*... Passage traduit de Speroni. (Cf. p. 62).

P. 149, l. 14. *Reblanchisseurs.* Ce même mot se retrouve dans la *Cosmographie* d'André Thevet. (Préface au lecteur, au début.)

P. 151, l. 6. *Pensent ilz donques, je ne dy egaler*... Tout ce long morceau est traduit de Speroni. (Cf. p. 63).

P. 155, l. 8. *Qu'ilz avoint succées avecques le laict de la nourice.* Cette expression se retrouve fréquemment dans les écrits italiens sur les langues, en particulier dans les *Prose* de Bembo et de Gelli. (Cf. p. 11). Je la relève également au début du *Cesano* de Tolomei.

P. 155, l. 9. *Aussi bien parloint les indoctes comme les*

doctes... Cette idée est exprimée dans les écrits italiens sur les langues, ainsi que chez Speroni (Cf. p. 131).

P. 157, l. 2. *Vous deprisez nostre vulgaire*... Ce passage est imité de Speroni (Cf. p. 66).

P. 193, l. 4. *Mais pource qu'en toutes les langues... :* Beaucoup de ces conseils, qui viennent de l'antiquité, et spécialement de Quintilien, se retrouvent dans les traités du temps sur l'imitation. (Cf. pp. 70-79).

P. 193, l. 9. *Le naturel faire mieux*... Cette discussion sur l'importance relative de l'art et de la nature pour faire un poète se retrouve dans beaucoup d'écrits sur l'imitation. (Cf. p. 73).

P. 197, l. 7. *Ce seroit chose trop facile*... Cette phrase et la suivante sont traduites de Speroni. (Cf. p. 66).

P. 201, l. 2. *Quelz genres de poëmes doit elire le poëte françoys*. Sur le réveil de ces différents genres dans la littérature italienne, cf. pp. 74-78.

P. 208, l. 1. *Chante moy ces odes*... A propos de l'influence de l'Italie sur l'ode pindarique, cf. p. 81.

P. 121, l. 4. *Sonne moy ces beaus sonnetz*... Sur le sonnet, cf. p. 81.

P. 228, l. 4. *Ces coulans et mignars hendecasyllabes*. Chez Speroni, Lazzaro Buonamico fait, parmi les condamnations qu'il porte contre les vers de la langue vulgaire, une réserve analogue en faveur de l'hendecasyllabe (cf. p. 126).

P. 247, l. 2. *D'inventer des mots*. Du Bellay s'inspire surtout directement de Cicéron. Pourtant il convient de rappeler que cette question est longuement traitée chez Speroni, dans le *Dialogue de la Rhétorique*, et chez Gelli, dans le *Ragionamento* des langues. (Cf. p. 11).

P. 262, l. 3. *Comme par chesnons le vers françois lié et en-*

chaisné... Chez Speroni, Lazzaro Buonamico traite la rime de « catena » (chaîne) (cf. p. 127).

P. 265, l. 7. *Loys alleman*... A propos de l'influence d'Alamanni sur l'œuvre de la Pléiade, cf. p. 79.

P. 268, l. 1. *Si l'orthographe françoise*... Au sujet de l'influence de l'Italie sur la réforme orthographique, cf. Introd. p. XXXIV, et p. 82-97.

P. 301, l. 6. *En la maniere des ours*... Montaigne, dans son *Apologie de Sebond*, a repris cette image qui se rencontre également chez Rabelais : « Les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les en les maniant et polissant plusieurs fois comme les ours façonnent leurs petits en les lechant à loisir. » (II.-12, t. IV, p. 86.)

P. 309, l. 6. *Et si les estrangers*... Du Bellay exprimera de nouveau avec force cette idée dans la seconde préface de l'*Olive* (1550). (Cf. p. 7).

P. 320, l. 3. *La gloire du peuple romain*... Cette comparaison se retrouve quelquefois dans les écrits italiens sur les langues. Alberti, dans son dialogue *Della famiglia* (début du livre III), nous présente plusieurs personnages discutant sur la question de savoir si Rome mérite plus d'admiration pour sa langue et ses lettres ou pour sa puissance politique. Dans le dialogue de Speroni, Lazzaro Buonamico déclare qu'il aimerait mieux parler le latin comme Cicéron que d'être le pape Clément, et qu'il préfère la langue latine à l'empire romain : Bembo se contente de la préférer au marquisat de Mantoue.

P. 326, l. 1. *Caton l'aisné*... Le même fait est mentionné dans le *Ragionamento* de Gelli (cf. p. 12).

P. 327, l. 3. *Ne porter du boys en la forest*. Ce souvenir se

retrouve avec la même application dans les *Prose* de Bembo. (Cf. Introd. p. XXII, et p. 13).

P. 327, l. 5. *Et quand la gloire seule...* Dans divers écrits italiens on discute la question de savoir s'il y a plus de renom à tirer des ouvrages latins ou des ouvrages vulgaires, en particulier dans les *Prose* de Bembo. (Cf. Introd. pp. XXI, XXII, XXIII).

P. 328, l. 12. *Petrarque semblablement et Boccace...* Dans le dialogue de Speroni, Bembo dit davantage qu'il n'y a pas d'œuvres latines inférieures aux leurs, et pas d'œuvres italiennes supérieures à celles qu'ils ont laissées. (Cf. p. 121).

P. 329, l. 6. *Ce docte cardinal Pierre Bembo.* La defection du cicéronien Bembo, qui avait passé au parti des écrivains en langue vulgaire, est souvent rappelée dans les écrits italiens sur les langues. (Cf. Introd. p. XXIII, et p. 11).

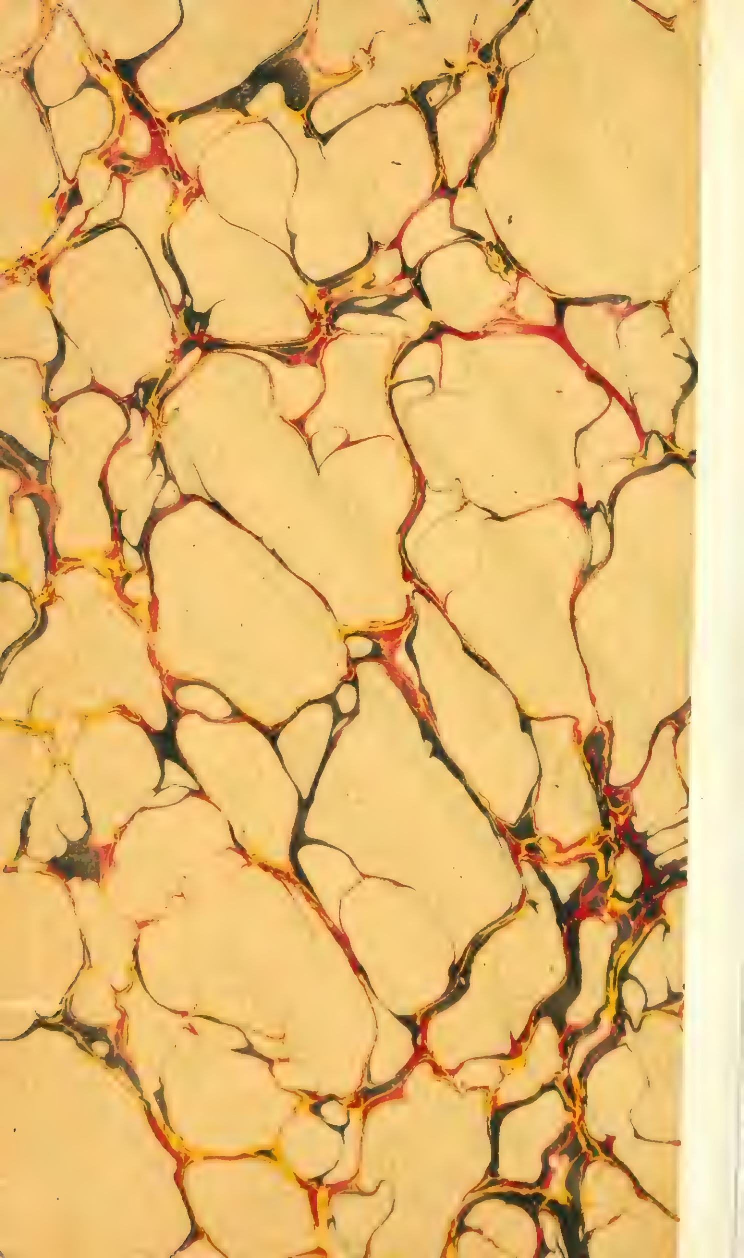
P. 345, l. 6. *Les arz et sciences...* Montaigne s'est peut-être souvenu de ceci dans un endroit de son *Apologie de Sebond :* « Ayant essayé par experience que ce à quoy l'un s'estoit failly l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siècle, le siècle suyvant l'a esclairci, et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant plusieurs fois. » (II.-12, t. IV, p. 86.)

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

TABLE DES MATIÈRES

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.



re

s

